

COLLECTION G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor









CHATEAUX  
ET  
RUINES HISTORIQUES  
DE FRANCE

Cet ouvrage étant la propriété de l'éditeur, tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de sa signature sera poursuivi comme contrefaçon.

*Charly Hariz*





von...

TH FPERE

CHATEAUX  
ET  
RUINES HISTORIQUES

DE FRANCE,

PAR

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

ILLUSTRATIONS DE THÉODORE FRÈRE.



PARIS,  
CHARLES WARÉE, ÉDITEUR,

RUE RICHELIEU, 45 BIS (PLACE MOLIÈRE).

—  
1845

699207

13.4.59

de présenter le résumé des impressions que lui ont laissées les nombreux documents dont il a dû prendre connaissance avant d'entreprendre l'accomplissement de sa tâche.

Si, quelquefois, l'auteur s'est laissé entraîner, sous l'influence de ces mêmes impressions, à dramatiser les événements qu'il avait à retracer, pensant leur donner ainsi une forme plus saisissante, il a toujours pris soin de s'appuyer sur la réalité, ou, du moins, sur les témoignages qui constituent un fait, historiquement parlant. Au surplus, il doit s'empresser de le déclarer, il n'a point la prétention de se poser ici en annaliste bénédictin, pas plus qu'en peintre, en sculpteur, en architecte, à propos de tous les chefs-d'œuvre de l'art qu'il a eu à décrire. A la vue des fragments encore debout de tant de merveilleuses constructions qui ont fait la gloire et l'honneur des siècles écoulés, au récit des événements accomplis dans ces antiques résidences, l'auteur a éprouvé des sensations vives et profondes, et il a cherché de bonne foi à les faire partager à ceux qui voudront bien lire son livre. Tel a été, tel est encore son seul but. C'est au lecteur à décider s'il a su le remplir.

On s'étonnera peut-être qu'un ouvrage qui porte pour titre : *Châteaux et Ruines historiques de France*, ne contienne pas une seule ligne sur Fontainebleau, Versailles, Saint-Germain, Saint-Cloud, Meudon, Compiègne, Eu, le Louvre, les Tuileries, et tant d'autres palais qui ont joué un si grand rôle dans nos annales ; mais il fallait d'abord déblayer le terrain avant de songer aux constructions puissantes qui ont su braver les outrages des ans,

et dont la masse imposante et encore intacte fait toujours l'admiration des contemporains. Le passé avant le présent, c'est dans l'ordre immuable des choses. Aussi bien, le temps marche si vite! Tous les jours, à toutes les heures, à défaut de la main sacrilège des hommes, il enlève quelques vestiges de nos belles ruines de France, et il faut se hâter d'en fixer le souvenir, avant qu'elles aient complètement disparu, effacées par son aile jalouse. Dans cette partie de sa tâche, l'auteur a été merveilleusement secondé par le crayon plein de finesse et de poésie d'un artiste éminent, M. Théodore Frère. En proclamant ici sa reconnaissance pour une collaboration si utile, l'auteur est persuadé de rencontrer bien des échos. Il doit aussi un tribut de gratitude à son éditeur, M. Charles Warée, qui n'a reculé devant aucune dépense, pour faire de ce livre l'un des monuments les plus remarquables de luxe et d'élégance qu'ait produits la librairie française.

Plus tard, si le lecteur daigne accueillir avec bienveillance notre travail, nous essayerons de le compléter, en présentant dans une seconde série l'histoire des palais et châteaux de France qui n'ont pu trouver place dans le présent recueil, où, comme au Panthéon de l'Escurial, nous n'avons accueilli que ce qui était frappé de mort.

De nobles, d'illustres familles même, s'étonneront aussi peut-être de ne point voir figurer dans notre galerie les résidences seigneuriales de leurs ancêtres. A celles-ci nous répondrons que notre livre est, avant toutes choses, une suite d'é-

tudes *historiques*, et qu'à ce titre, nous avons dû en écarter tout ce qui n'avait point reçu d'une manière vraiment indélébile cette haute consécration.

Des dix-huit études dont se compose le présent volume, il n'en est pas une seule, en effet, on pourra s'en convaincre aisément, où les plus grands souvenirs de notre histoire ne se trouvent évoqués presque à chaque instant, et où l'on ne voit apparaître les personnes royales, à une époque où, il convient de le rappeler, le mot célèbre de Louis XIV avait presque la valeur d'un axiome, et où l'État e'était véritablement le roi de France.

Que si l'on voulait résumer par quelques noms seulement l'histoire des dix-huit palais, châteaux ou monastères que nous avons essayé de faire revivre pendant quelques instants, tels qu'ils étaient aux anciens jours, voici ce qu'on trouverait :

Pour CHELLES, la puissante abbaye, deux reines et une fille de France, Frédégonde et Bathilde, puis Louise d'Orléans, sans compter même un empereur, et quel empereur ! Charlemagne.

Pour JUMÉGES, le savant monastère, Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre, Charles VII, roi de France.

Pour CHINON, sombre donjon royal, Henri II, roi d'Angleterre, et ses quatre fils ingrats, Charles VII et la Pucelle, Louis XI et l'un de ses héritiers les plus directs, bien que non issu comme lui de sang royal, le terrible cardinal de Richelieu.

POUR LOCHES, à la fois palais et prison, Charles VII et Agnès Sorel, Louis XII et Anne de Bretagne, c'est-à-dire des amours royales, puis le cardinal la Balue, Charles de Melun, Ludovic Sforce, c'est-à-dire des cages de fer, des tortures et des exécutions à mort.

POUR BLANDY, l'un des plus inexpugnables châteaux forts de la Brie, le comte de Dunois, la belle Marie de Clèves et la triste dynastie des comtes de Bourbon-Soissons.

POUR AMBOISE, château royal, Charles VIII, François I<sup>er</sup>, Louis XII, tous nos rois enfin, jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

POUR le CHATEAU DE L'ÉVÊQUE, le duc de Bedford, comme jadis Attila, devenu un moment le ministre des vengeances divines.

POUR CHANTILLY, manoir féodal du premier baron chrétien, les Montmorency et les Condé, c'est-à-dire, et à la fois pour les uns comme pour les autres, la gloire et le malheur. -

POUR CHAMBORD, château royal aussi, François I<sup>er</sup> et la duchesse d'Étampes, Louis XIV et la duchesse de la Vallière.

POUR CHENONCEAUX, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, Margnerite de Valois, Marie-Stuart, tout ce qui a brillé, enfin, par l'esprit et la beauté durant le seizième siècle.

POUR ANET, Diane de Poitiers encore, et toute la dynastie des

ducs de Vendôme, ces rejetons des amours du Béarnais et de la charmante Gabrielle.

Pour GAILLON, les cardinaux d'Amboise et de Bourbon, l'un qui faillit devenir pape, l'autre qui faillit devenir roi.

Pour MARLY, ce magnifique palais, dont il reste à peine quelques vestiges, Louis XIV et les deux anges gardiens de sa triste vieillesse, madame de Maintenon et la duchesse de Bourgogne.

Pour l'abbaye de PORT-ROYAL DES CHAMPS, Arnauld, Blaise Pascal, Jean Racine, les gloires les plus pures du dix-septième siècle.

Pour le château de SCEAUX, dont il ne reste pas plus de vestiges que du palais de Marly, Colbert et la duchesse du Maine, un grand ministre et une grande ambitieuse.

Pour CHANTELOUP, qui n'existe plus que par sa pagode, la princesse des Ursins et le duc de Choiseul, une camarera-mayor et un premier ministre.

Pour CHOISY-LE-ROI, Mademoiselle, la grande Mademoiselle, l'épouse du beau duc de Lauzun, puis Louis XV et madame de Pompadour, c'est-à-dire une double dérogation.

Pour MALMAISON, enfin, Napoléon et Joséphine, encore et plus que jamais la gloire et le malheur.

Ces prémisses posées, l'auteur doit s'empresse d'ajouter qu'il

n'a point cherché à soumettre ses récits à un ordre méthodique, à une classification régulière et chronologique. Loin de là, après avoir salué une sainte abbaye, berceau des premiers âges de la monarchie, il conduira volontiers son lecteur dans quelque château, célèbre par les galants mystères dont il a été le théâtre ; en sortant d'un donjon féodal, il aura plaisir à se rendre dans l'un des boudoirs de madame de Pompadour. Après avoir admiré les larges peintures du Rosso et du Primaticci, ne peut-on donc passer, sans transition, aux mignardises de Boucher et de Vanloo ? Les rubans, les dentelles et les vertugadins ne reposent-ils pas les yeux fatigués du spectacle continu de la guimpe et de la bure monastique ? On l'a dit depuis longtemps :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

C'est pour éviter, autant que possible, un semblable écueil, que l'auteur a semé ses récits au hasard, comme un jeu de cartes, sans s'inquiéter de l'ordre dans lequel ils allaient être placés. Cependant les esprits positifs qui voudraient se rendre un compte exact de la division qu'on eût pu adopter pour les matériaux dont se compose le présent ouvrage, arriveront aisément à le grouper dans cinq époques distinctes.

La première époque, qui embrasse les dynasties mérovingienne et carlovingienne jusqu'au temps des croisades, s'applique aux abbayes de Chelles et de Jumièges. C'est l'époque de la puissance ecclésiastique dans sa plus haute extension et le règne de l'architecture lombarde.

La deuxième époque s'étend jusqu'à la mort de Louis XI, et compose tout le moyen âge. C'est le temps de l'architecture féodale dont on peut étudier les phases diverses dans ce qui reste des donjons de Chinon, Loches, Amboise et Blandy.

La troisième époque, la plus riche de toutes, est celle de la Renaissance, et a produit, au seizième siècle, Chantilly, Gaillon, Anet, Chambord et Chenonceaux.

La quatrième époque est celle de Louis XIV. Marly, Sceaux, et ce qu'on appela d'abord Choisy-Mademoiselle, se rattachent à cette époque, qui est personnifiée, en quelque sorte, dans les deux Mansard.

La cinquième et dernière époque est celle de Louis XV, qui a vu l'épanouissement d'un nouveau style d'architecture, dont le château de Choisy-le-Roi, celui de Chanteloup et celui de Malmaison même étaient l'expression.

Hélas, de ces palais, de ces châteaux, de ces monastères, que nous reste-t-il aujourd'hui?... A part Chenonceaux et Chambord, deux résidences royales à présent découronnées, et bien que toujours debout, elles aussi frappées de mort, n'est-ce pas bien le cas de répéter encore avec le poète :

Aujourd'hui, parmi les cascades,

Sous le dôme des bois touffus,

Les piliers, les sveltes arcades,

Hélas ! penchent leurs fronts confus :

Les forteresses écroulées,  
Par la chèvre errante foulées,  
Courbent leurs têtes de granit :  
Restes qu'on aime et qu'on vénère !  
L'aigle à leurs tours suspend son aile,  
L'hirondelle y cache son nid.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

Paris, 27-28 novembre 1844.

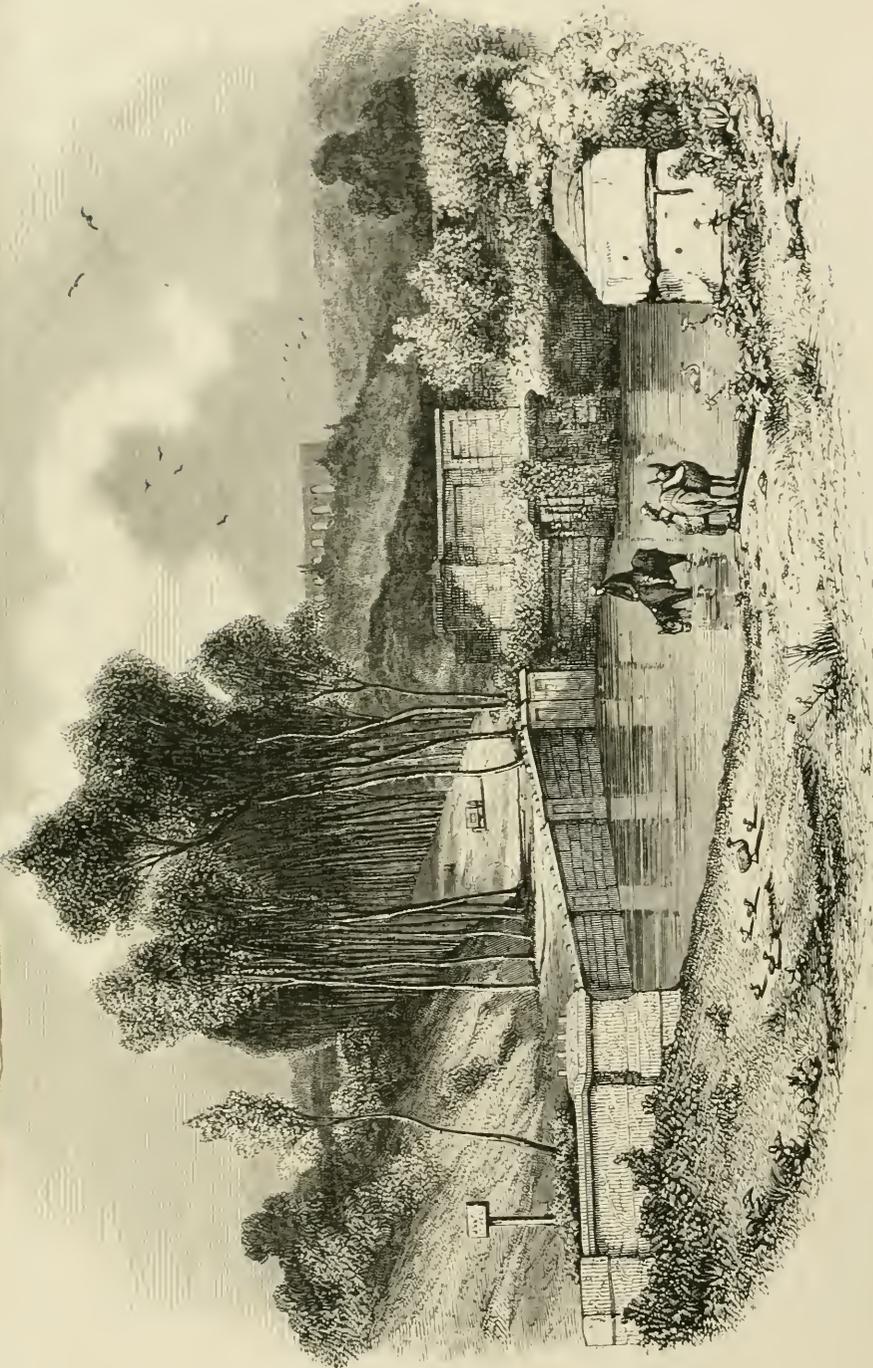
CHATEAUX  
ET  
RUINES HISTORIQUES  
DE FRANCE.



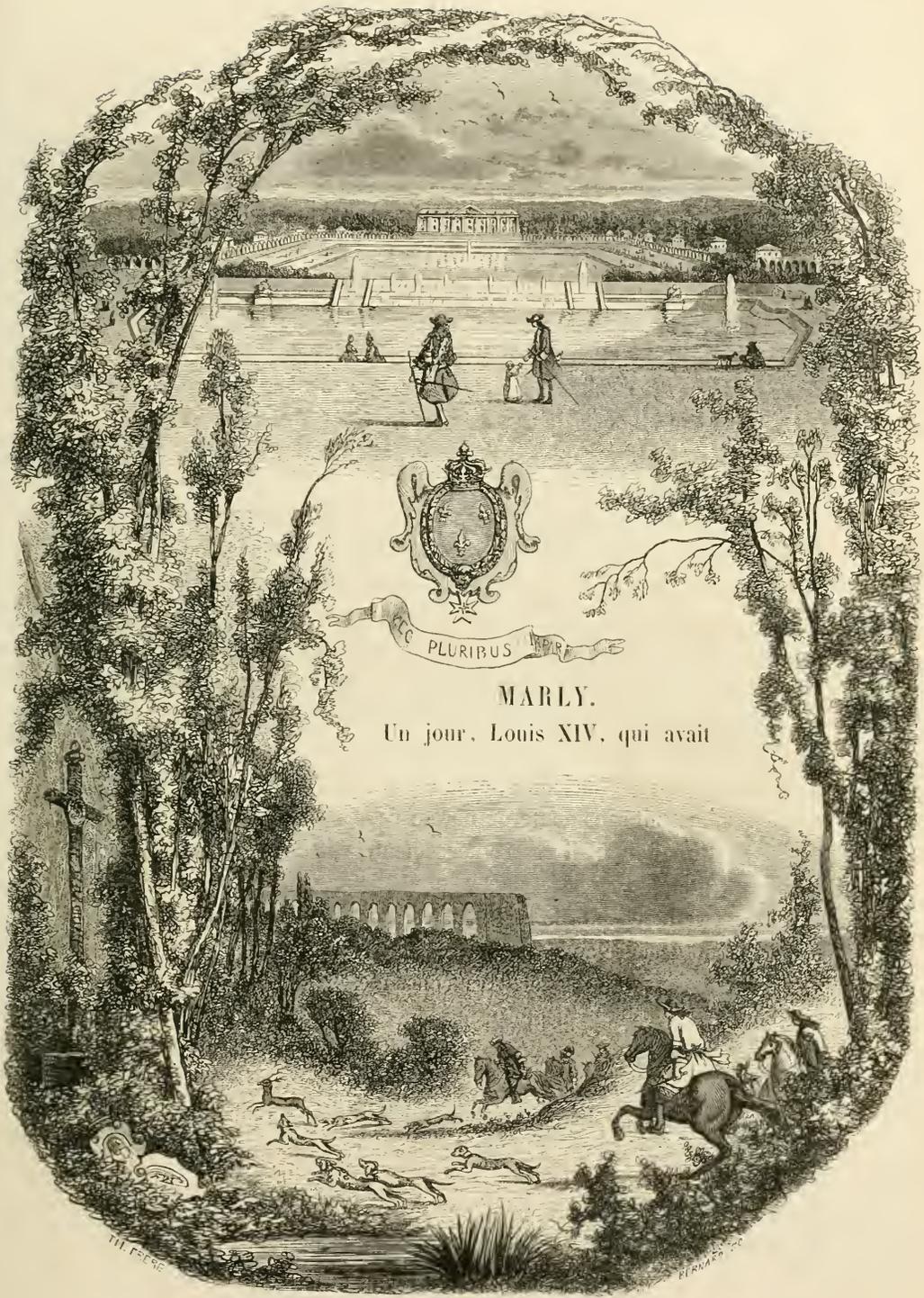








MARLY.



EC PLURIBUS

MARLY.

Un jour, Louis XIV, qui avait

M. F. F. F.

B. M. M. M.

Durant trois lustres entiers, de 1697 à 1712, Louis XIV s'est promené dans ses jardins de Marly entre ces deux femmes, la première l'entretenant de fêtes et de plaisirs, la seconde du salut de son âme, jusqu'à ce qu'un jour on n'en vit plus qu'une seule à ses côtés. De ces deux anges gardiens de sa triste vieillesse, celui dont la voix était si pure et si douce, dont le visage était toujours animé d'un frais sourire, celui-là s'était envolé inopinément vers le ciel, dont il ne parlait jamais ; l'autre, qui en parlait toujours, était resté sur la terre, sans doute pour aider le roi à mourir. A partir de ce jour, on n'entendit plus retentir sous les ombrages de Marly que la voix qui murmurait des prières.

Madame de Maintenon et madame la duchesse de Bourgogne, voilà la reine et l'infante qui ont simultanément régné à Marly. Il faut lire dans Saint-Simon le détail de ces curieuses promenades où la favorite,



dans sa chaise à porteurs, environnée de toutes les filles du roi qui la

suivent à pied, convié du geste à travers sa glace la jeune dauphine à venir s'asseoir sur l'un des bâtons de sa chaise, pendant que Louis XIV, la tête découverte, lui explique avec galanterie la composition des groupes de la nouvelle fontaine.

Jamais, si ce n'est une fois au camp de Compiègne, le roi ne montra un respect plus marqué pour madame de Maintenon. « Il aurait été cent fois plus librement avec la reine, » s'écrie ingénument Saint-Simon, qui ne peut lui pardonner ces façons d'agir envers la veuve du poète Scarron.

Il est vrai qu'en revanche Louis XIV n'eût pas plus pardonné à madame de Maintenon qu'à la duchesse de Bourgogne de manquer un seul des voyages de Marly, dans quelque état qu'elles se trouvassent l'une et l'autre.

Qui ne se souvient de ce despotisme domestique qui, au mépris des représentations du vieux Fagon, imposa à la *pauvre duchesse*, au commencement d'une grossesse des plus pénibles, l'obligation de suivre la cour à Marly? Elle faillit en perdre la vie. On sait la réponse que fit le roi en apprenant cette terrible nouvelle :

« Eh! quand cela serait, que me ferait cela? n'a-t-elle pas déjà un fils? »

Cette réponse fut faite devant le bassin aux Carpes, entre le château et la perspective, et il faut croire, pour l'honneur du grand roi, qu'elle ne portait point de son cœur.

Louis XIV, qui à Versailles savait cacher tous les mouvements de son âme sous une auréole de majesté, n'était plus le même homme à Marly. Là il respirait à l'aise; il déponillait toute contrainte, toute dignité même, témoin ce certain jour où il fit si bien les honneurs de ses jardins à Samuel Bernard, que le traitant roturier n'eut plus rien à refuser à l'emprunteur royal.

Là il se plaisait parfois à imiter les façons bourgeoises de son aïeul Henri IV, et à vider gaiement son verre, en frappant sur son assiette comme au cabaret. Il est vrai que c'était le jour des Rois, et qu'on mettait en terre un de ses ministres, M. de Barbezieux : double sujet d'allégresse!

Hâtez-vous, sire, de dépenser de la joie. Voici que l'horizon radieux de votre règne s'obscurcit. Bientôt vous ne viendrez plus à Marly que

pour y cacher vos soucis, en apprenant la défaite de vos armées. Marchin, Lafenillade, Villeroy, assiègeront incessamment votre chevet, en murmurant à vos oreilles le nom des batailles qu'ils auront perdues. Puis un jour viendra où, non content d'avoir confondu votre cœur de roi, le ciel brisera votre cœur de père. Alors le château royal de Marly rendra un grand témoignage aux siècles à venir : il aura vu pleurer Louis XIV !

A deux années de distance l'un de l'autre, les ducs de Bourgogne et de Berry sont morts à Marly, tous deux à la fleur de leur âge et d'un mal inconnu.

Deux fois le roi septuagénaire a entendu à son réveil des sanglots s'échapper du petit salon placé entre son appartement et celui de madame de Maintenon.

Deux fois les portes de sa chambre se sont ouvertes avec une lugubre solennité, et la favorite est apparue la première à son lever. Cette visite matinale signifiait : « Sire, votre petit-fils est mort cette nuit. » Sans doute alors Louis XIV se souvint que, sur l'emplacement du château de Marly, il avait vu des croix noires et des pierres tumulaires.

Il continua pourtant d'y venir jusqu'à la fin de ses jours; mais ses successeurs craignirent peut-être d'y rencontrer l'ombre de leur aïeul, car ils abandonnèrent une résidence à laquelle s'attachaient de si tristes souvenirs.

Aujourd'hui même que toutes les merveilles de l'art accumulées dans ce lieu de délices sont tombées sous le marteau des démolisseurs; aujourd'hui que le soc de la charrue a labouré tous ces riches parterres si savamment dessinés; aujourd'hui que les fleurs et les plantes les plus précieuses des quatre parties du monde ont fait place à la ronce et à l'ivraie; aujourd'hui qu'il reste à peine quelques rares vestiges, quelques pierres isolées de ce que les contemporains du grand roi appelaient « la charmante et magnifique maison royale de Marly, » il est doux encore de parcourir ces bois, ces vignes, ces prairies, auxquels les mille accidents du terrain prêtent tant de charmes.

Par une belle matinée de printemps, couché à l'ombre d'un de ces portiques vermoulus encore surmontés du royal écusson de France, si vous avez promené vos regards sur ce riant paysage, au bas duquel

la Seine s'étend comme un ruban argenté à travers les prés émaillés de fleurs, il vous est arrivé sans doute de souhaiter, vous aussi, d'avoir la votre dernier ermitage.

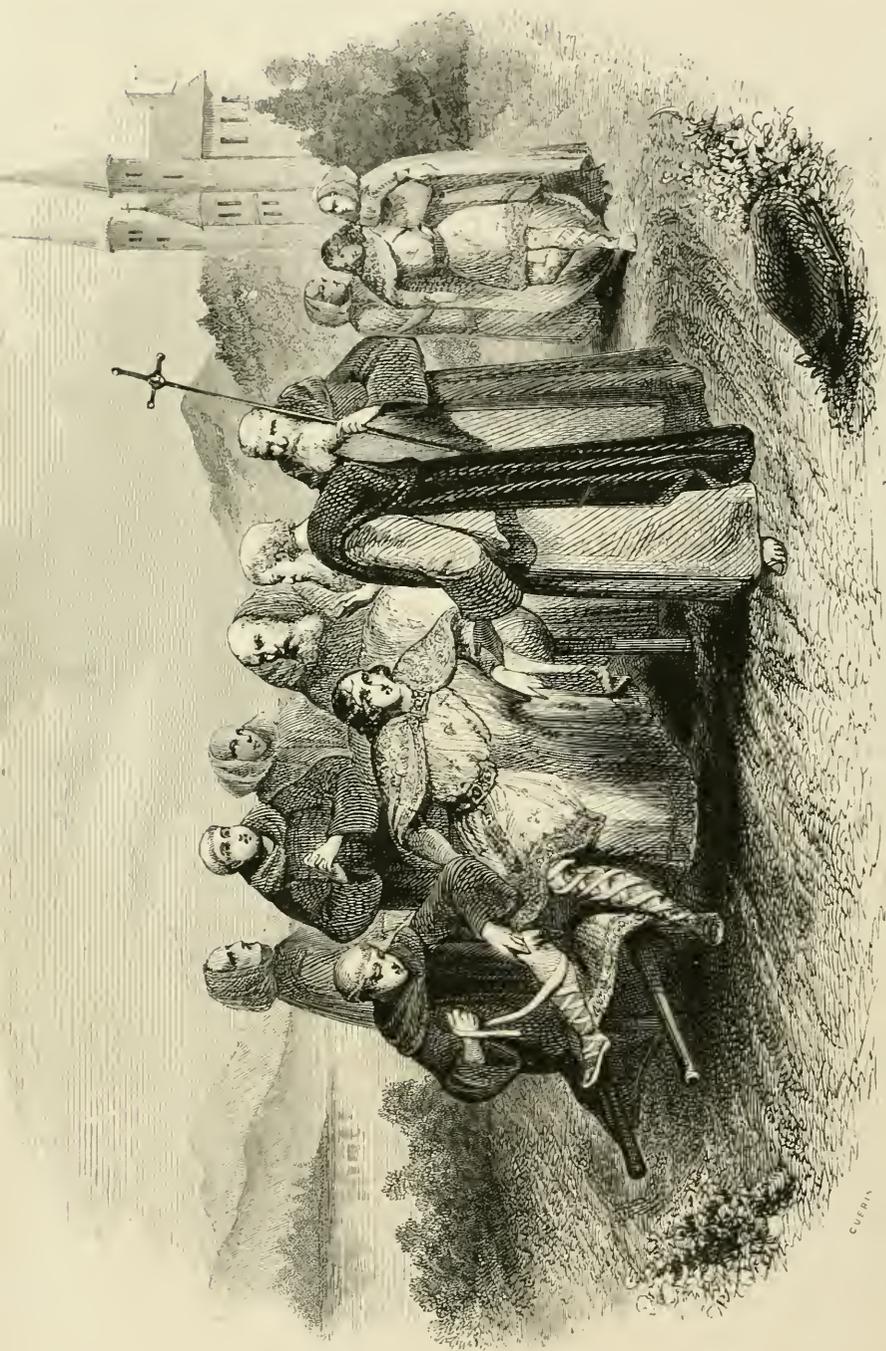






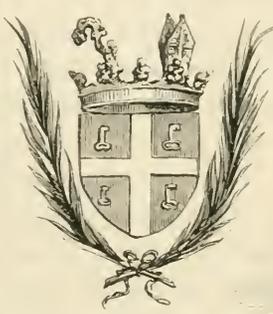






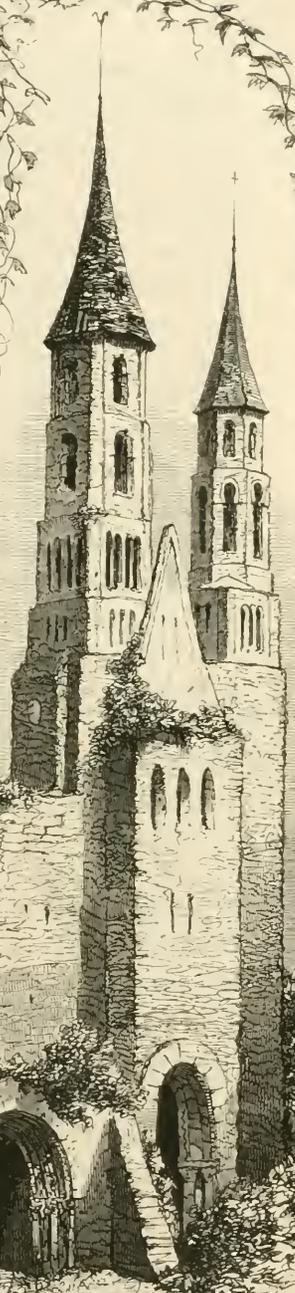
JUMIEGES.

CURRY



JUMIÈGES.

Entre Rouen et  
Candebeec, la Seine,  
dans une de ses nom-



EN F. GENTRE

breuses sinuosités, forme sur sa rive droite une presqu'île d'une lieue et demie de long du septentrion au midi, et d'une demi-lieue de large de l'orient à l'occident. Ce territoire se nommait la terre *gemetique*, d'où l'on a fait d'abord *Gemiéges*, puis enfin *Jumiéges*, nom devenu célèbre par le souvenir de l'antique abbaye de bénédictins qui florissait jadis en cet endroit, et dont les ruines imposantes attirent encore l'attention des voyageurs.

Si vous avez jamais voyagé de Rouen au Havre, emporté par le bateau à vapeur avec la rapidité d'une flèche, Jumiéges vous sera apparu avec ses hauts clochers sculptés à jour, comme une image confuse dans la brume et les vapeurs du lointain, comme une riante vision entrevue dans un songe. Eh bien, il en est de même de l'histoire de cette abbaye à son berceau. C'est un tissu transparent de fables et de vérités, d'événements surnaturels et de traditions historiques où le rêve et la réalité s'entremêlent incessamment, mais où il règne toujours un parfum de fraîche légende et de naïve poésie qui enivre l'âme et la plonge dans une douce rêverie. C'est la même image indécise et flottante que vous avez vu surgir au loin du sein des flots et que vous suiviez amoureusement dans leurs mystérieuses profondeurs. C'est la même vision qui vous a charmé durant votre sommeil, et dont vous essayez au réveil de fixer dans votre mémoire le vague et attrayant souvenir.

La fondation de l'abbaye de Jumiéges remonte à la seconde moitié du septième siècle. A cette époque il existait en cet endroit un château fort, alors démantelé, qui remontait à une très-haute antiquité, et que l'on présume avoir servi de poste militaire aux Romains pour défendre le cours supérieur de la Seine des invasions des barbares. Les rois de France y avaient depuis entretenu des garnisons pour protéger leur royaume contre les incursions des peuples de la Grande-Bretagne.

Ce fut sur les ruines de cette forteresse qu'un seigneur du nom de Filbert, qui avait renoncé au monde pour embrasser la vie monastique, obtint de Clovis II et de la reine Bathilde la permission de jeter les fondements d'une abbaye vers l'an 654. Il y fit bâtir en peu de temps trois églises de différentes grandeurs, deux dortoirs de chacun deux cent quatre-vingt-dix pieds de long sur cinquante de large, et fit ceindre un espace très-considérable de terrain par des murs flanqués de distance en distance de petites tourelles. Ces constructions témoignent

suffisamment de l'extension qu'il avait résolu de donner au monastère. Cette extension fut telle, qu'au bout de dix ans de fondation, l'abbaye renfermait huit cents religieux soumis à la règle de Cîteaux. Alors même elle avait déjà reçu une éclatante consécration.

Les Grecs, avec leur imagination pleine de grâce et de vivacité, attribuaient toujours à quelque aventure touchante et souvent tragique l'origine d'une fleur, d'un arbuste, souvent même son nom. Les hommes du Nord les ont imités presque sans s'en douter, et il n'est pas jusqu'au nom de Jumièges, nom symbolique et révérent, qui ne soit destiné à rappeler avec le souvenir de l'ancienne splendeur de l'abbaye celui du fait qu'on pourrait en quelque sorte appeler son baptême. En vérité, si l'on faisait jamais une mythologie chrétienne, nul doute que le monastère de Jumièges n'y tint un rang distingué.

La chronique rapporte que le 18 mai 658, une barque sans gouvernail ni aviron, après avoir erré à l'aventure pendant plusieurs jours sur les flots de la Seine, vint échouer sur le rivage de Jumièges. Dans cette barque étaient couchés côte à côte deux beaux adolescents vêtus d'habits magnifiques. Tous deux étaient tristes et pâles et tels qu'on nous représente les effigies des morts couchées sur leurs mausolées, mais tous deux conservaient dans cette attitude une physionomie pleine de fierté et de noblesse qui eût suffi, à défaut de leurs vêtements, pour faire reconnaître qu'ils étaient d'illustre naissance.

L'abbé, averti de cette aventure, s'en vint, accompagné de ses religieux, pour recevoir les hôtes que le Ciel lui envoyait; mais il ne fut pas peu surpris lorsque, les ayant questionnés sur la cause de leur infortune, il les vit fondre en larmes, et, pour toute réponse, soulevant leurs longues chlamydes, lui montrer leurs bras et leurs jambes, dont les nerfs avaient été coupés et dont les articulations étaient encore ensanglantées. Ne doutant pas que ces deux jeunes gens ne fussent les victimes de quelque abominable forfait, il ordonna aux religieux de les emmener au monastère et d'en avoir le plus grand soin. En effet, grâce au traitement salutaire auquel ils furent soumis, les deux beaux adolescents se rétablirent peu à peu de leurs blessures. Cependant ils étaient toujours l'un et l'autre d'une tristesse mortelle, parlaient fort peu, et refusaient surtout obstinément de dire leurs noms et de répondre à toutes les questions qui leur étaient faites tant sur leur origine que

sur le cruel traitement qu'ils avaient subi. C'est pourquoi on ne les désignait dans l'abbaye que sous le nom des Énergés. L'abbé Filbert, touché de leur malheur et renonçant à en connaître la cause, leur proposa d'embrasser la vie monastique, ce qu'ils acceptèrent l'un et l'autre avec une grande joie. Il voulut lui-même les instruire dans la discipline claustrale, où ils firent en peu de temps de si grands progrès, qu'il jugea ne devoir pas retarder davantage leur entrée en profession. Ce jour solennel étant venu, il se fit un grand bruit aux portes de l'abbaye. C'étaient le roi Clovis II et la reine Bathilde qui arrivaient en grande pompe, avec un brillant cortège de courtisans et de gardes, pour demander l'hospitalité au monastère.

Le roi et la reine ne furent pas plutôt introduits, qu'ils voulurent parler en particulier à l'abbé, et c'est alors que le mystère qui avait plané jusque-là sur la tête des deux jeunes gens se découvrit. Les Énergés n'étaient autres que les deux fils jumeaux du roi et de la reine, lesquels s'étant rendus coupables du crime de rébellion et de haute trahison envers les auteurs de leurs jours, avaient été, en punition de leur crime, abandonnés dans une barque sur la Seine, après avoir vu leurs complices décapités sous leurs yeux, « et d'autant, dit le chroniqueur, que la force et la puissance corporelle qui leur avoit servi « pour s'élever contre leur père consiste aux nerfs, avoit été ordonné « qu'ils leur seroient coupez aux bras. Soubz la conduite de Dieu, le « bateau devalla tant sur la rivière de Seine, qu'il parvint en Neustrie, « aujourd'hui Normandie, et s'arrêta au rivage d'un monastère appelé « des anciens Gemiéges. »

Plus bas, le même chroniqueur ajoute :

« Le Roy et la Roïne, touchés du repentir de leurs enfants et voyant « que leur déliet étoit suffisamment satisfait et effacé par leur entrée « en religion, qui est comme un second baptême, advisèrent à ne les « priver du tout de leur héritage et patrimoine, selon la rigueur de « leur sentence; mais au lieu de leur droict et succession, donnèrent « à ce monastère de grands priviléges et possessions pour amplifier le « bien et l'augmenter de religieux. Et ainsi finirent ces deux enfants « de France heureusement leurs jours en ce monastère, qui, à leur « occasion, est appelé en la chronique de France l'*Abbaye des Enervez*. »

Rien n'a manqué à l'illustration de cette légende, ni l'art des sculp-

teurs et des peintres, qui se sont plu à la retracer dans leurs œuvres, ni les chants des poètes, qu'elle a inspirés, ni enfin les savantes dissertations des historiens, qui ont cherché à approfondir un fait, il faut bien le dire, en contradiction évidente avec tout ce que les témoignages contemporains nous ont appris du règne de Clovis II. Peu soucieux de ces témoignages, un page de Marie Stuart, après avoir été, peut-être en compagnie de cette charmante reine, visiter l'abbaye des Énervez, consacrait dans un poème jadis célèbre le souvenir de l'aventure que vous venez de lire, et, plein d'une indignation plus poétique que fondée, il s'écriait dans le naïf langage du seizième siècle :

Leur mere adonc, ah ! mere sans mercy !  
 Fera bouillir leurs iambes, et ainsy  
 Tous meshaignez les doit jeter en Seine.  
 Sans guide iront où le fleuve les mene,  
 A l'abandon des vagues et des vents :  
 Grave supplice, afin que les enfants  
 Par tel exemple apprennent à ne faire  
 Chose qui soit à leurs parents contraire.

Le poème s'appela *la Franciade* ; le page était Pierre de Ronsard... Ne vous semble-t-il pas entendre frémir dans son sépulchre la grande ombre de Boileau Despréaux ?

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de la légende, les religieux de Jumièges, qui, tout bénédictins qu'ils étaient, se seraient donné bien de garde de chercher à éclaircir un mystère historique dont la consécration importait à l'illustration de leur monastère, s'en sont emparés comme d'un fait réel, et ils avaient pris soin de multiplier dans l'enceinte de l'abbaye les monuments propres à en transmettre la mémoire à la postérité la plus reculée. Le plus important de tous ces monuments était un tombeau placé dans l'église Saint-Pierre. Les deux jeunes princes étaient représentés couchés sur le cénotaphe, vêtus de longs manteaux retenus par des agrafes et parsemés de fleurs de lis ; leur front était orné d'un diadème enrichi de pierreries. Les moines prétendaient que Clovis II et la reine Bathilde avaient, par rapport à leurs enfants, aumôné le monastère de la quatrième partie du revenu de la couronne, jusqu'à ce qu'il eût assez de possessions pour entretenir un grand nombre de religieux. Ils célébraient chaque année, le 18 mai,

l'anniversaire des Émérés. L'abbé était tenu d'officier lui-même. Pendant l'office, le tombeau était couvert du drap mortuaire, et on mettait en branle toutes les cloches de l'abbaye. Enfin, sur la porte du cloître on lisait ces deux vers latins qui témoignent de la splendeur passée de Jumièges, en même temps qu'ils rappellent la légende à laquelle on veut que cette abbaye soit redevable de son nom :

*Gemegia, ex natis Clodovej dicta gemellis,  
Aucta refulgebat nougentis fratribus olim*

Les cénobites de Jumièges cultivaient les sciences et les arts non



moins que la religion ; ils se livraient surtout à l'étude des langues pour se mettre à portée de connaître les idiomes des nations lointaines chez lesquelles ils allaient racheter des captifs. Au septième siècle, Jumièges

et Saint-Wandrille étaient les deux seuls endroits de la Normandie où l'intelligence n'eût pas éteint son flambeau.

Il ne devait pas être donné à Filbert de jouir tranquillement de la gloire de l'abbaye qu'il avait fondée. Les uns disent qu'il osa affronter la colère du terrible Ébroïn, le maire du palais, et lui reprocher le sang qu'il avait versé. D'autres accusent le premier abbé de Jumièges de s'être laissé entraîner à des relations coupables avec la belle Austreberthe, qu'il avait faite abbesse de Pavilly, à quatre lieues de Jumièges, dans le riant pays de Caux. Quoi qu'il en soit de ces deux versions, et nul bon catholique ne doit admettre la seconde, l'abbé Filbert fut saisi un jour au milieu de ses religieux par ordre de saint Ouen, chancelier de France et archevêque de Rouen, et emprisonné dans la tour d'Alvarède, puis exilé dans l'île de Noirmoutier, ce qui ne l'empêcha pas d'être canonisé après sa mort.

Pareil honneur advint à la belle Austreberthe, dont le souvenir est aujourd'hui inséparable de celui de l'abbaye de Jumièges. Longtemps la charmante abbesse a présidé en effigie à tous les exercices religieux des moines, qui s'étaient plu à faire retracer ses traits en maint endroit de leur couvent. Était-ce en expiation de l'imputation calomnieuse dont elle avait été l'objet, ou bien faut-il voir dans cet hommage rendu à sa mémoire un témoignage de la reconnaissance des moines pour le soin pieux avec lequel elle avait, sa vie durant, employé ses jolies mains à blanchir le linge de leur sacristie? Je ne sais. Au surplus, il existe encore aujourd'hui à ce sujet une croyance généralement adoptée dans le pays. On raconte que l'âne employé par la jeune abbesse pour porter son linge à Jumièges fut un jour rencontré dans la forêt par un loup qui l'étrangla, et qu'Austreberthe étant survenue à ce moment força le loup de remplir l'office de l'âne, ce qu'il a continué avec exactitude jusqu'à la fin de sa vie. De là vient qu'Austreberthe est toujours représentée dans les fresques et dans les sculptures de l'abbaye avec un loup couché à ses pieds ou qui lui lèche les mains.

Le successeur de saint Filbert fut saint Aychadre. Nous sommes encore à la fin du septième siècle : ne vous étonnez donc pas si le merveilleux domine toujours dans ce récit ; mais, en vérité, il y a tant de gracieuse et naïve poésie dans ces détails des vieux âges, qu'on a peine à les quitter.

Les historiens rapportent dans la vie de saint Aychadre qu'étant âgé et fort caduc, cet abbé eut révélation de sa fin prochaine. Craignant alors que ce grand nombre de religieux, qu'il savait être en état de grâce, ne fit naufrage après sa mort, il pria Dieu avec ferveur de pourvoir à leur salut. Ici toute traduction serait pâle pour une telle légende, et mieux vaut citer dans toute sa franchise et son intégrité le texte du chroniqueur, texte rempli de charmantes finesses de langage, et d'où s'exhale je ne sais quel mélange de foi crédule et de religieuse terreur qui enivre l'âme :

« ... Et, la nuit ensuivante, veid un ange se pourmenant dans la  
 « salle ou dortoir où ils reposoyent tous, qui en toucha de sa verge  
 « quatre cents d'entre eux, l'assurant que dans quatre jours le Ciel,  
 « qui les envioit à la terre, les y enleveroit, et qu'il étoit l'ange gardien  
 « de cette maison, qui la conserveroit jusques à la fin. De quoi ce saint  
 « abbé les ayant advertis, et eux s'estant préparés à cet heureux voyage  
 « et pris en l'église, tous sains et allègres, le saint viatique du saint  
 « sacrement, ils s'en allèrent tenir chapitre avec leur saint prélat, qui  
 « les feit seoir chacun d'eux au milieu de deux autres des frères, pour  
 « honorer et soulager leur tant glorieux trépas. Ces sacrés confesseurs  
 « chantant les divins cantiques avec leurs confrères, commencèrent à  
 « prendre le teinet et la lueur d'une face angélique, et se tenant en  
 « leurs sièges d'un maintien tout céleste, sans y chanceler ni faire le  
 « moindre signe d'aucune douleur, passèrent tous de cette vie en  
 « l'autre en un mesme jour, le premier cent en l'heure de tierce, le  
 « second à sexte, le troisième à none et le dernier cent à vespres. »

Maintenant frémissez ! car ceci n'est point une vaine fiction. Ces quatre cents religieux moururent tous en effet le même jour ; l'histoire nous l'apprend. Seulement ce n'était point un ange qui les avait frappés, c'était un horrible fléau, la peste ! *et ils mouraient d'un maintien tout céleste en chantant les saints cantiques*, comme dit le chroniqueur. Quelle merveilleuse transformation d'une si terrible catastrophe ! Les quatre cents religieux furent mis dans des cercueils de pierre et inhumés dans le cimetière de l'abbaye, leur saint abbé au milieu d'eux. Une fresque qui rappelait cet événement existait encore dans le cloître à l'époque de la révolution.

Nous sommes maintenant au huitième siècle, hâtons-nous : aussi

bien peut-être y trouverons-nous l'explication de ce célèbre tombeau des Énergés, qui a tant occupé les annalistes; la fable commence à faire place à l'histoire. Charlemagne est sur le trône, et avec les derniers Mérovingiens ont disparu les mystères et les pieux mensonges. Voici venir à Jumièges, par une sombre soirée d'hiver de 794, deux grandeurs déclinées, deux couronnes duciales échangées tout à l'heure contre deux cilices de moines. C'est Tassillon, duc de Bavière, et son fils Théodon, qui viennent achever dans la pénitence et l'obscurité du cloître les restes d'une vie déshonorée par la lâcheté et la perfidie. On sait que, tombé au pouvoir de Charlemagne, son parent et son bienfaiteur qu'il avait si souvent trahi, Tassillon fut condamné à mort avec son fils aimé Théodon; mais, en considération de sa parenté, l'empereur leur fit grâce de la vie. Cependant, pour les punir de leur félonie, il les fit tondre et enfermer d'abord dans le monastère de Saint-Goar, d'où ils furent transférés dans l'abbaye de Jumièges. Tous deux moururent dans ce dernier monastère, où ils furent enterrés dans la salle du chapitre. Ces deux princes félons ne seraient-ils pas les Énergés? Au reste, Dieu ne devait pas accorder un long repos à leurs cendres.

Un fils de Louis le Débonnaire, le faible Charles le Chauve, recueillait en ce temps-là la terrible moisson que les dissensions du règne précédent avait semée dans le royaume. Partout, sur les côtes de France, les Danois et les Northmans promenaient le meurtre, le pillage et l'incendie. Tout fuyait devant eux que, comme jadis Attila, on avait surnommé les *fléaux de Dieu*. Les religieux de Jumièges, oublieux des funestes récits qui retentissaient à leurs oreilles, confiants dans leur nombre, dans la solidité de leurs murailles, dans l'appui des populations environnantes, formèrent le projet hardi de résister à leurs ennemis. Ces pieux reclus, auxquels l'art de la guerre était étranger, s'armèrent et se barricadèrent dans l'enceinte de leur monastère; mais à peine furent-ils en état de défense, que les Danois, avides de pillage, se présentèrent sous leurs murs. Leur résistance ne fit qu'irriter leurs ennemis. Ceux-ci, après avoir enfoncé les portes, s'élançèrent dans l'intérieur du monastère, où ils massacrèrent impitoyablement tous les religieux. Ils dépouillèrent les églises de tout ce qu'ils purent enlever, mirent le feu aux édifices, en sapèrent les fondements, et n'abandonnèrent ces lieux qu'après avoir vu le monastère s'érouler au milieu

des flammes. Pendant un siècle entier, l'abbaye de Jumièges, jadis si riche et si florissante, ne fut plus qu'un monceau de ruines, témoignage vivant de l'invasion ennemie. Un jour enfin, deux religieux, échappés jadis comme par miracle au massacre des Danois, arrivèrent à Jumièges pour saluer une dernière fois, avant de s'endormir de l'éternel sommeil, les lieux où s'était écoulée leur tranquille jeunesse. Pauvres vieillards ! en retrouvant leur ancien monastère caché sous les ronces, ils pleurèrent comme jadis les Hébreux sur les ruines de Jérusalem : puis, inspirés par le Ciel sans doute, ils formèrent la résolution de finir leurs jours au milieu de ces tristes débris, afin que là où ils avaient eu en quelque sorte leur berceau, ils pussent aussi avoir leur tombe.

Avec l'aide de quelques paysans du voisinage, ils construisirent une petite cabane ; et les voilà désormais passant leurs journées à extirper les ronces au milieu desquelles ils avaient établi leur retraite, et consacrant les heures du repos à prier pour ceux dont les ossements reposaient dans cette enceinte désolée et qui les attendaient eux-mêmes. Un jour qu'ils étaient livrés à cette pieuse occupation, ils furent distraits tout à coup par les sons de la trompe ; puis un chasseur, l'œil en feu, la poitrine haletante, l'air plein de fierté et de résolution, et tenant à la main un épieu, s'avança vers eux et leur demanda brusquement s'ils n'avaient pas vu passer le sanglier. Leur réponse négative parut vivement contrarier le chasseur, qui, les regardant d'un œil courroucé, s'écria : « Qui êtes-vous donc, vieillards, et que venez-vous faire dans cette solitude ? »

— Mon frère, répondit tristement le plus décrépît des deux vieillards, à cette place que vous foulez il y avait jadis une abbaye et dans cette abbaye neuf cents moines. Aujourd'hui il n'y a plus d'abbaye, et des neuf cents religieux deux seulement ont survécu : c'est nous. Mais nous sommes bien vieux ; demain peut-être nous ne serons plus, et alors il ne restera rien du saint monastère de Jumièges, ni homme ni chose.

— Que m'importe tout cela ! reprit le chasseur ; c'est le sanglier qu'il me faut. — Mon frère, répondit le vieillard, je voudrais vous mettre sur sa trace ; mais je vous répète que nous ne l'avons pas vu. Il fait chaud, entrez dans notre cabane, cela vous reposera.

Le chasseur sourit dédaigneusement ; puis il dit : « Je suis Guillaume Longue-Épée, votre seigneur et due souverain de Normandie. »

Ayant ainsi parlé, il passa orgueilleusement son chemin, sans même saluer les deux vieillards. A peine arrivé dans la forêt voisine, en un lieu qu'on nomme aujourd'hui *Sausimare*, il rencontra le sanglier qu'il cherchait et courut droit à lui pour le percer avec son épée ; mais le bois ayant rompu, l'animal se retourna soudain avec rage. C'était un



sanglier monstrueux, et le duc était sans armes ; nul des siens n'était à portée de le secourir. Malgré tout son courage, il pâlit, et recom-

manda son âme à Dieu. Le sanglier fit un bond terrible, et, d'un coup de boutoir, il renversa Guillaume Longue-Épée sans connaissance sur le sol. C'en est fait du puissant duc de Normandie, et déjà son sauvage ennemi se dispose à lui déchirer les entrailles d'un second coup de boutoir, quand soudain, ô miracle ! il semble changer de résolution et s'enfuit au plus profond de la forêt.

Lorsque le duc reprit ses sens, et que, sauf quelques contusions, il se retrouva sain et sauf, il bénit le ciel, et ne doutant pas que son aventure ne fût un avertissement du Très-Haut qui avait voulu le punir de son orgueil envers deux pauvres religieux, il ordonna, le jour même, de réédifier à grands frais le monastère de Jumièges. Il racheta de ses propres deniers les biens de l'abbaye, dont il fit présent aux moines, et peu s'en est fallu que ce chef barbare ne donnât par anticipation au monde l'exemple que six cents ans plus tard le monde devait recevoir de Charles-Quint. Quelques historiens prétendent même qu'il fit secrètement profession à Jumièges. Ce qui est certain, c'est qu'à sa mort on trouva dans une cassette mystérieuse, dont il portait toujours la clef sur lui, un froc, un scapulaire et une discipline.

O vous qui, élevés à l'école du dix-huitième siècle, avez appris de bonne heure, avec Voltaire et Diderot, à sourire de pitié, sinon à frémir d'indignation sur ce pouvoir mystérieux et sans bornes exercé par les moines envers les princes et les rois, par l'intelligence et la civilisation envers la matière et la barbarie, ne vous hâtez pas trop de condamner les uns et les autres; car si les princes et les rois sont prodiges dans leurs bienfaits, qui sait si les moines ne le seront pas aussi dans leur reconnaissance? Ces mêmes religieux, qui reçoivent avec tant d'avidité l'aumône de quelques moulins, de quelques bois, de quelques écus d'or, rendent parfois en échange l'aumône d'un royaume. En doutez-vous? Voyez se promener sous les cloîtres de Jumièges cette pâle et mélancolique figure d'enfant que les moines environnent de tant d'attentions et de respects. Cet enfant sera un jour roi d'Angleterre : c'est Édouard le Confesseur.

Entendez-vous les moines lui dire tout bas : « Édouard, tu seras roi d'un grand royaume, mais la véritable royauté c'est celle du ciel, et pour la conquérir il faut abjurer tous ces vils instincts de la terre qui ravalent l'homme au niveau de la bête. C'est pourquoi, Édouard, il

« faut porter sur le trône la chasteté du monastère. Que t'importe d'a-  
« voir une longue lignée? Laisse cela aux hôtes des forêts. Que t'im-  
« porte d'avoir un successeur issu de ton sang, pourvu que ton trône  
« soit bien rempli après toi? Édouard, à ce titre, nul ne serait plus  
« digne de te succéder que notre glorieux seigneur, le duc souverain  
« de Normandie. »

Et un beau jour, il part, l'enfant, il part pour être roi; et les religieux l'accompagnent jusqu'au rivage en lui répétant à voix basse : « Édouard, souviens-toi. »

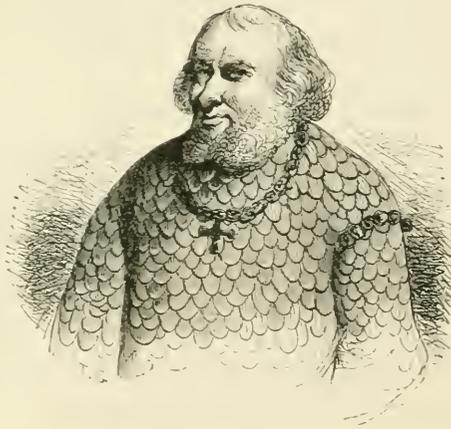
Il s'en souvint en effet, le roi confesseur, des préceptes des religieux de Jumièges le jour où il envoya Harald, le grand sénéchal d'Angleterre, prêter serment en son nom devant le maître-autel de la grande église de l'abbaye, sur les reliques de saint Cande et sur un missel couvert d'un drap d'or, que la couronne d'Angleterre, après la mort d'Édouard le Confesseur, appartiendrait à Guillaume, duc de Normandie, à Guillaume le Conquérant.

Il existait jadis dans le cloître de Jumièges des lames de cuivre incrustées dans les murailles, et sur lesquelles les religieux avaient gravé de leurs mains un poème latin de plus de deux cents vers où était célébrée l'histoire des fastes de leur abbaye, glorieuses annales qui mettaient incessamment et sans relâche sous les yeux des vivants les illustres exemples des morts. Pour les religieux de Jumièges, c'était plus encore, c'était comme ces tablettes où les nobles vénitiens inscrivaient autrefois les noms de leurs créanciers et de leurs débiteurs. Le poème s'arrêtait à la restauration de l'abbaye par les soins de Guillaume Longue-Épée. Chaque jour, en se promenant sous les voûtes du cloître, les moines voyaient flamboyer sur la plaque de cuivre le nom de ce glorieux bienfaiteur, et chaque jour sans doute ils se disaient qu'ils avaient une dette à acquitter envers sa race.

Savez-vous maintenant ce qu'ils ont fait pour cela? A Guillaume le Conquérant, vous l'avez déjà vu, ils ont donné la couronne d'Angleterre. Si Harald, son compétiteur, a été frappé à mort dans les champs d'Hastings, croyez bien que les moines de Jumièges ont conduit la main qui l'a tué. Plus tard, lorsqu'abandonné par ses courtisans et ses domestiques, ce même Guillaume le Conquérant expirait à Rouen, savez-vous qui lui a donné les derniers soins et qui lui a fermé les yeux?

Ce sont les religieux de Jumièges. Savez-vous qui a veillé sur son cadavre et qui a fait les funérailles? Ce sont les religieux de Jumièges.

Plus tard encore, lorsqu'un autre duc de Normandie, Richard Cœur-de-Lion, languissait dans les cachots de l'empereur Henri VI, savez-vous qui a offert de payer sa rançon? Ce sont les religieux de Jumièges. Vous les retrouverez toujours auprès de chaque duc de Normandie comme des anges gardiens, priant pour eux pendant leur vie, et après leur mort écrivant l'histoire de leur règne, léguant à la postérité dans leurs livres savants le souvenir des grands faits d'armes de leurs maîtres et seigneurs, et leur donnant l'immortalité lorsqu'ils ne peuvent plus leur donner ni rançon ni royaume. Après cela, ne pensez-vous pas que, bien mieux que Lorédan sur le cercueil du doge Francesco Fos-



cari, les religieux de Jumièges auraient été en droit d'inscrire sur la plaque de cuivre où flamboyait le nom de Guillaume Longue-Épée, leur bienfaiteur, cette simple formule : « L'abbaye a payé. »

Hélas! pourquoi faut-il que les sentiments humains ne puissent jamais être contenus dans de justes bornes, et est-ce donc encore par un reste de dévouement pour les intérêts des successeurs de leurs glorieux ducs que les moines de Jumièges envoyèrent en 1450 leur abbé grossir le nombre des juges et des bourreaux de Jeanne d'Arc? Cet abbé se nommait Nicolas Leroux, et fut l'un de ceux qui montrèrent le plus de

zèle et de dévouement au duc de Bedford, le plus d'inhumanité et de barbarie envers l'illustre et malheureuse victime. Son nom est une tache pour l'abbaye de Jumiéges. Passons ! Aussi bien, à vingt ans de là, voici que le flambeau de l'histoire va éclairer le monastère d'une grande lueur.

Le roi Charles VII a passé à Jumiéges, avec sa belle maîtresse Agnès Sorel, l'hiver de 1449 à 1450, et cette époque mémorable de sa vie a été marquée là par deux événements de nature bien diverse. C'est à Jumiéges que le comte de Dunois est venu lui apprendre qu'il ne restait plus un seul Anglais en Normandie ; c'est à Jumiéges que le 14 février 1450, vers six heures du soir, le page bien-aimé d'Agnès Sorel est entré en pleurant dans la salle qu'on nommait la Salle des hôtes et a dit au roi cette funèbre parole qui depuis, dans la bouche du plus grand des orateurs chrétiens, devait acquérir une immortelle consécration : « Madame se meurt, madame est morte. »

On montre encore à une demi-lieue de Jumiéges le manoir où s'éteignit inopinément dans toute la force de l'âge, et, dit-on, dans tout l'éclat de la beauté, cette femme qui a joué un si grand rôle dans notre histoire, et qui, seule entre toutes les maîtresses de nos rois, a peut-être droit, selon l'expression de François I<sup>er</sup>, à « louange et honneur. » On sait que Jacques Cœur, trésorier de Charles VII, fut accusé de l'avoir empoisonnée par ordre du dauphin, qui fut Louis XI, car il y a ici plus d'une analogie avec la mort de Henriette d'Angleterre. Quoiqu'il en soit d'un fait qu'on peut ranger au nombre des problèmes historiques, les moines de Jumiéges ont dit que la belle Agnès mourut dans de grands sentiments de pénitence et qu'elle regretta ses égarements. Il est vrai qu'en mourant elle leur avait légué 800 saluts d'or fin, en les chargeant de dire tous les jours, à perpétuité, une messe basse et de célébrer tous les ans un service solennel pour le repos de son âme.

On assure que dès le règne suivant l'engagement cessa d'être rempli. Agnès demanda que son corps fût enterré à Loches, où elle était née, et que son cœur et ses entrailles fussent déposés à Jumiéges. C'est à Jumiéges, en effet, que pour la dernière fois l'amour avait fait battre son cœur. Ce double vœu a été accompli, et l'on voyait avant la révolution, dans la grande église de l'abbaye, au milieu de la chapelle de la Vierge, un sarcophage de marbre noir élevé d'environ trois pieds au-

dessus du pavé. Ce sarcophage était surmonté d'une statue de marbre blanc qui représentait la *gente* Agnès à genoux, tenant entre ses mains un cœur qu'elle offrait à la Vierge pour la supplier de la réconcilier avec Dieu.

Le cœur de la dame de Beauté au milieu d'un couvent de bénédictins ! oh ! ce fut peut-être un funeste présent pour Jumièges. Il sembla en effet qu'à partir de cet instant une étincelle du feu qui animait jadis ce cœur ait jailli sur le monastère et y ait allumé toutes ces passions mondaines jusqu'alors inconnues des pieux cénobites. Voici d'ailleurs que commence à poindre à l'horizon l'aube voluptueuse du seizième siècle. La révolution qui s'opère alors dans les mœurs et les usages de toute l'Europe s'infiltré jusque dans les communautés religieuses. A la foi naïve et grossière des premiers temps de notre histoire succède l'esprit de doute et de recherche ; aux austérités de la vie monastique, demeurées empreintes de la barbarie du moyen âge, je ne sais quoi d'élégant et de raffiné qui touche de bien près à la corruption, et qui caractérise au plus haut point l'époque qu'on a nommée de la Renaissance.

Adieu les belles légendes de saint Filbert, de saint Aychadre, de sainte Austreberte ! adieu surtout les veilles de nuit, les jeûnes, le silence, la retraite ! Dans cet antique monastère de Jumièges si renommé pour sa vertu, sa science, sa piété, l'esprit du monde a remplacé l'esprit du cloître. On ne connaît plus pour lois que la vanité et la satisfaction des sens. Les abbés ont des écuyers et des pages ; les religieux courent les champs, montés sur des chevaux de chasse. Tout est changé, jusqu'à la forme des habits, et le jour n'est pas loin où ce redoutable réduit, cet *in pace* destiné à servir à la fois de prison et de tombe au religieux qui a violé ses vœux, sera métamorphosé en glacière pour faire rafraîchir les vins de l'abbaye.

Parfois, quelque abbé s'éveille un beau matin avec la résolution de mettre fin au scandale, et alors ce sont des luttes curieuses, des luttes dignes d'être décrites par le joyeux curé de Meudon, entre le pasteur et son indocile troupeau. Le brandon de la discorde est allumé dans l'abbaye. C'est un assaut perpétuel de ruses et d'intrigues de part et d'autre ; car l'autorité n'est pas assez forte pour employer la violence. Un jour, Philippe de Luxembourg, soixante-cinquième abbé de

Jumièges, introduit nuitamment dans le monastère des chazalistes pour prêcher la réforme, et les moines chassent les chazalistes, et les gens du dehors, leurs parents ou amis, se mêlent dans la querelle : si bien que le parlement de Normandie, jugeant à propos d'intervenir, fait fouetter les laïques rebelles par la main du bourreau.

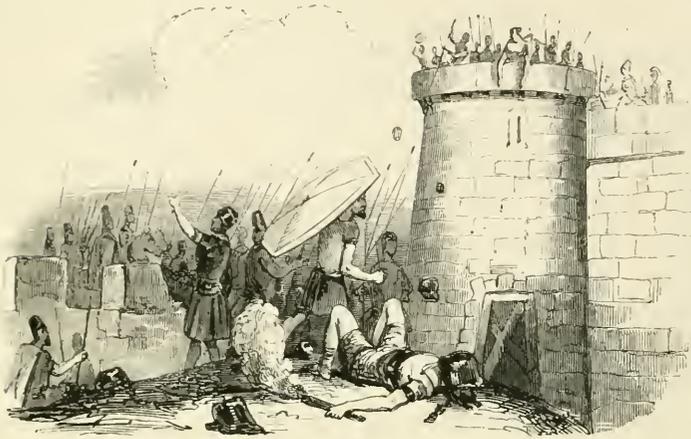
Un autre jour, c'est un nouvel abbé qui entreprend de soumettre à des processions pieds nus autour du cloître, en expiation de leurs péchés, les indolents bénédictins commis à sa tutelle. Bien plus, il ose étendre la réforme jusqu'au réfectoire, et donne l'ordre au cellerier d'échanger toutes les précieuses barriques de vins d'Espagne et de Guienne contre des tonneaux de cidre. L'un des plus sévères parmi tous ces abbés, le croirait-on ? fut Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, le fils d'Alphonse d'Este et de l'empoisonneuse Lucreèce Borgia, le protecteur de l'Arioste.

Puis c'est le cardinal de Bourbon, celui-là même qui fut proclamé roi sous le nom de Charles X, et qui s'en vint dans son abbaye de Jumièges, accompagné de soixante-dix gardes à cheval et de trente arquebusiers, lancer une sentence d'excommunication contre les femmes qui pénétreraient dans le monastère, *fût-ce même une duchesse*, et contre les religieux qui oseraient les y introduire. Pauvres moines de Jumièges ! Et comme si ce n'était pas assez de toutes ces réformes, de tous ces ennuis, les fermes et les bois de l'abbaye sont mis en vente pour payer les repas que le cardinal donne à son neveu le roi de Navarre, un hérétique ! Il est vrai que, par compensation sans doute, le roi François II et le roi Charles IX leur demandent leur argenterie et jusqu'au plomb qui recouvre les flèches de leur monastère pour subvenir aux frais de la guerre contre les calvinistes.

Le lendemain, ce sont les populations d'alentour qui viennent chercher un refuge derrière les hautes murailles de l'abbaye contre ces mêmes calvinistes. Pendant des mois entiers, Jumièges, la royale hôtellerie des rois et des reines de France, des princes et des grands, est tenue d'héberger des milliers de bourgeois et manants qui dévorent sa substance. Aussi le monastère reçoit-il en échange le beau nom d'*Aumônier* ; mais les religieux ont si bien fait l'aumône, qu'ils sont sur le point de la demander pour eux-mêmes.

Enfin, et pour couronner tant de tribulations, les calvinistes, prenant

exemple des Northmans du neuvième siècle, font irruption dans l'abbaye et la mettent à sac. Est-ce assez, bon Dieu! et comment s'é-



tonner après cela qu'au temps de Henri IV les neuf cents religieux qui s'épanouissaient jadis à Jumièges se trouvaient réduits à vingt-neuf religieux profès, quatre novices, un précepteur et trente-trois domestiques, y compris *les servantes de la basse-cour et les lingères*, lesquelles, à ce qu'il paraît, se trouvaient exceptées de l'excommunication de monseigneur le cardinal de Bourbon?

Cette ère de décadence ne devait point s'arrêter pendant les deux siècles suivants. Le temps de la puissance des moines était alors passé. Une société célèbre avait hérité de cette puissance qu'elle conserva pendant de longues années. Ce n'était plus dans l'ombre des cloîtres, mais à ciel ouvert et dans les palais des rois, qu'elle exerçait hautement une influence dans laquelle toutes les autres étaient venues s'absorber; et l'on pourrait dire maintenant, en terminant ce résumé rapide des phases diverses qui ont marqué l'histoire de Jumièges: « Silence! et laissons passer la Société de Jésus. »

Pourtant, quelque obscures que puissent être désormais ces annales, de temps à autre encore on voit apparaître au milieu des ténèbres un point lumineux qui attire l'attention, en même temps qu'il rattache par un lien souvent presque imperceptible l'histoire de Jumièges à l'histoire générale de notre pays. L'un des abbés commendataires de Ju-

umiéges a nom Louis de Bourbon-Soissons ; c'est lui qui fut tué d'une façon si mystérieuse, le 6 juillet 1641, dans le bois de la Marée, au moment où il tentait de rentrer à main armée dans le royaume, d'où le cardinal de Richelieu l'avait fait exiler. Dans le même temps, le célèbre exorciste dom Pierre Barré, le plus ardent persécuteur d'Urbain Grandier, venait chercher à Jumiéges, dans les macérations du cloître, l'oubli des étranges visions depuis lors perpétuellement présentes à ses yeux, et un refuge contre les ursulines de Loudun que, même à sa dernière heure, il vit danser autour de son lit de mort. Plus tard, le religieux dom Garet publie son magnifique commentaire de Cassiodore.

Plus tard encore.... Mais à quoi bon retracer de tels souvenirs en présence des faits pompeux inscrits dans le passé? Déjà, au dix-huitième siècle, le nom de Jumiéges n'est plus qu'un nom sonore inscrit sur une tombe. La salle des Hôtes où sont venus s'asseoir tant de rois et de reines tombe en ruines; et lorsque Jean Casimir, le dernier des souverains qui se sont arrêtés à Jumiéges, mais aussi un souverain déchû et prêt à échanger sa couronne contre un cilice et un froc, viendra demander l'hospitalité au monastère, qui sait si les religieux ne seront pas obligés d'engager les revenus de la mense conventuelle pour recevoir dignement un pauvre petit roi détroné?

Pendant la nuit que l'ex-roi de Pologne passa à Jumiéges, il y eut un violent orage, et la foudre, après avoir longtemps menacé l'abbaye, alla tomber à une demi-lieue, sur le manoir du Mesnil, et détruisit la salle dans laquelle Agnès Sorel avait rendu le dernier soupir. Les religieux rendirent grâces à Dieu, qui avait épargné leur monastère. Ils ne savaient pas qu'à cette heure même grondait sourdement sur Jumiéges, comme sur toutes les abbayes, comme sur tous les châteaux de France, un orage bien autrement terrible qui, dans sa course furieuse, devait emporter en un moment l'œuvre de tant de siècles. Chaque année qui s'éconlait apportait un poids de plus dans cette balance où, d'un côté, se trouvaient amoncelés tant de sceptres de rois, tant de crosses et de mitres d'évêques et d'abbés, tant de parehemins féodaux, tandis que l'autre plateau ne contenait que ce simple mot écrit en lettres de feu : *Révolution.*

A la fin, l'heure vint où la balance s'affaissa avec fracas de ce dernier côté et fit voler en éclats tout ce qui se trouvait dans l'autre plateau.

Alors l'antique abbaye de Jumièges éprouva le sort de toutes ses sœurs, la veille, comme elle, encore si fières et si belles, si bien parées et si resplendissantes de toutes les merveilles des arts. Ainsi que Saint-Wandrille, ainsi que Chelles, ainsi que Fontevault, elle fut vendue et abandonnée aux démolisseurs. Sa bibliothèque, l'une des plus riches de France, fut livrée à l'incendie. Déjà son dernier abbé avait péri sur l'échafaud.

Aujourd'hui, à la place où fut Jumièges il n'existe plus que des ruines; mais le caractère imposant qu'elles présentent et leur étendue attestent l'ancienne splendeur de ce monastère. Il serait difficile de trouver en France un site plus propre à inspirer une tristesse religieuse et à livrer l'âme au culte des souvenirs. On ne saurait faire un pas dans cette enceinte sans y rencontrer de merveilleux débris qui accusent la destination de chaque partie de l'édifice. Ici, les restes du logis abbatial; là, quelques arceaux du cloître demeurés debout ainsi que le vieil if; plus loin, la salle du chapitre, puis la salle des gardes, dite *le vieux Charles VII*, où l'on remarque les traces des fresques destinées à rappeler les anciennes traditions du monastère; on aperçoit même encore la petite porte par où l'on dit qu'un page introduisit Agnès Sorel auprès de son royal amant. Les hauts clochers de l'abbaye étendent leur ombre sur toutes ces ruines, et dominent fièrement toute la contrée comme au temps de la puissance des moines. On dirait que leur carillon, réputé le plus parfait de toute la Normandie, va se réveiller de son long silence pour sonner en l'honneur de l'anniversaire des Énergés ou de l'entrée de Guillaume le Conquérant dans le monastère. Mais les cloches n'existent plus, elles ont été fondues depuis longtemps; et si quelque bruit vient troubler la paix de l'abbaye, c'est le cri des choucas qui se sont emparés des clochers, ou le gémissement lugubre du hibou et de l'orfraie qui sortent, au déclin du jour, des vieux murs où ils ont établi leur retraite. Et pourtant, dans cette enceinte où tout ce qui est dû à la main des hommes porte un caractère si profond de vétusté et de désolation, la nature, qui seule ne vieillit jamais, est toujours luxuriante de séve et de verdure: des saules ont poussé sur les voûtes de l'aile septentrionale de la grande église; le lierre, la clématite et la ronce étendent leurs longues tiges sur presque tous les décombres, et semblent les protéger contre une destruction complète. Étrange

et incessante union qu'on retrouve partout entre la mort et la vie!

Rien ne manquerait à l'impression mélancolique et solennelle qu'inspire la vue des ruines de Jumiéges, si aux souvenirs qui s'y rattachent les voyageurs et les touristes n'avaient la sotte manie de joindre les leurs. Pourtant, au milieu de toutes les inscriptions dont on s'est plu à charger les vieux murs du monastère, il en est une qui m'a semblé de nature à être conservée. Dans l'ancienne salle du chapitre on a gravé le quatrain suivant :

    Du besoin du passé notre âme est poursuivie,  
Et sur les pas du temps l'homme aime à revenir.  
Il faut aux jours présents de la plus belle vie  
    L'espérance et le souvenir.







RÈGNE DE FRANCE

MARGUERITE

1564

TH. FRÈRE

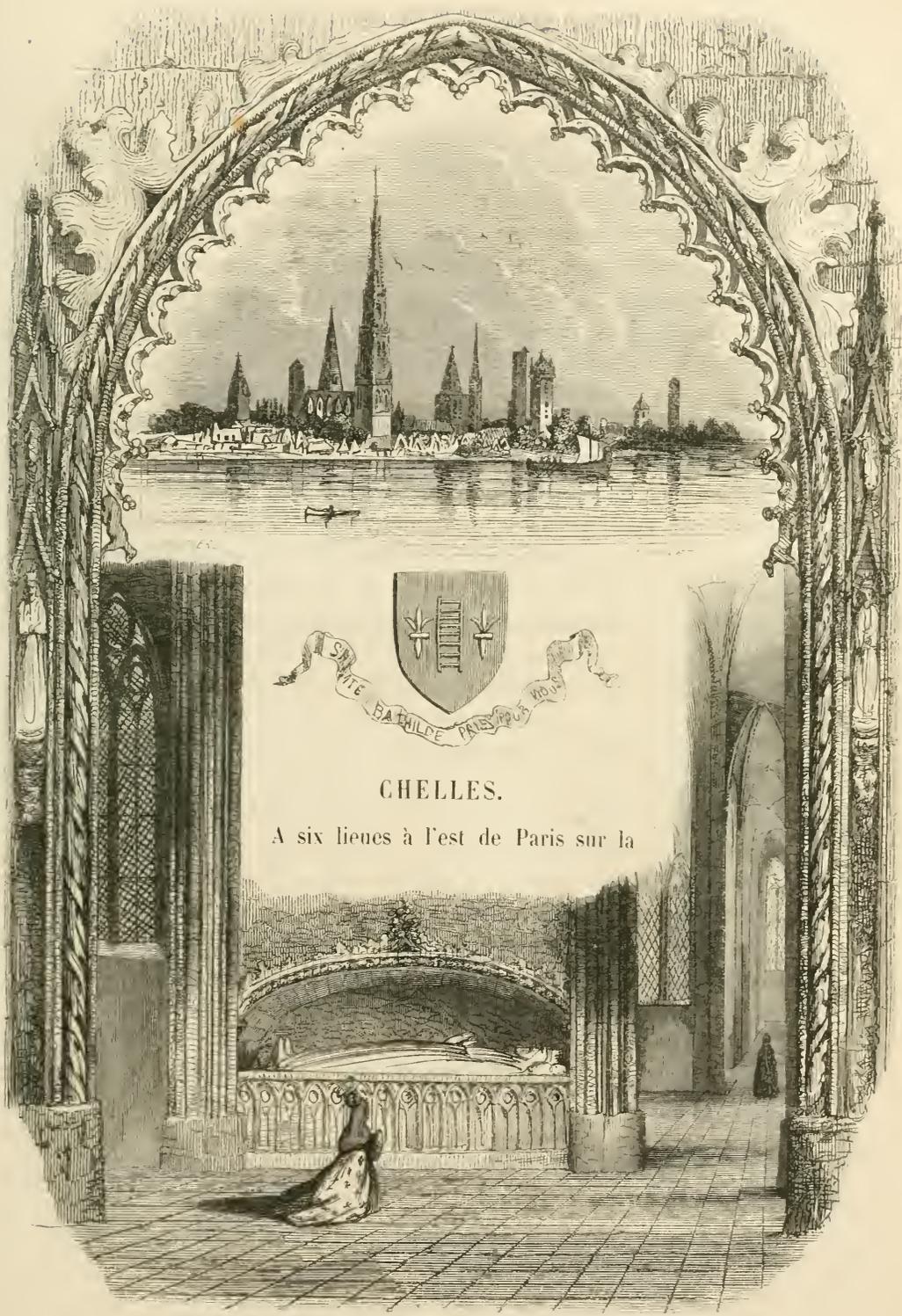
LEONARD







CHELLES.



**CHELLES.**

A six lieues à l'est de Paris sur la

route de Lagny, au milieu d'une verte ceinture de vignobles et de prairies qui s'étendent en amphithéâtre jusqu'aux bords de la Marne, on aperçoit un gros bourg que domine à l'une de ses extrémités une vieille église gothique. Cette église, dont la construction accuse le travail du treizième siècle, est la seule qui reste en cet endroit de neuf qu'on y comptait jadis. Ce bourg, où l'on ne voit que des toits de chaume et de tuile moussue, où la maison du Seigneur est si délabrée, c'est le bourg de Chelles; Chelles, le palais dans lequel ont trôné tant de nos rois; Chelles, l'abbaye dans laquelle sont mortes au monde tant de nos reines, durant les premiers âges de la monarchie.

Une vieille tradition rapporte que, quelque temps après la mort du roi Clovis II, la reine Bathilde, sa femme, étant allée prier sur son tombeau, eut une vision; il lui sembla voir nue échelle dressée devant l'autel de Notre-Dame, comme celle qui apparut en songe à Jacob. Cette échelle, d'une hauteur prodigieuse, avait percé la voûte de l'église, et, s'élevant dans les airs, paraissait monter jusqu'au ciel. En même temps, des accords d'une ineffable harmonie se firent entendre, et une troupe d'anges étant apparue, Bathilde les vit s'approcher en lui souriant. Bientôt elle se sentit mollement transportée jusqu'au pied de l'échelle, dont elle commença à gravir les degrés avec une merveilleuse facilité. Pendant qu'elle montait soutenue sur les ailes des séraphins, les harpes célestes retentissaient mélodieusement à ses oreilles, et déjà elle entrevoyait au sommet des degrés des myriades d'anges qui s'apprétaient à la recevoir au milieu des nuages. Tout à coup, éblouie par les torrents d'une lumière d'en haut, elle abaissa ses regards sur la terre : alors en voyant sous ses pieds l'abîme incommensurable qui l'en séparait, elle fut prise d'un horrible vertige; elle voulut se cramponner à l'échelle, mais dans leur étroite convulsive ses deux mains ne saisirent que de l'air, et il lui sembla que, lancée violemment dans l'espace, son corps allait retomber brisé sur la terre...

La vision était passée, et Bathilde se retrouva agenouillée devant la tombe de son époux. Seulement, bien qu'elle y fût venue dès le matin, elle reconnut avec surprise que les rayons de la lune, pénétrant à travers une des fenêtres de l'église, donnaient déjà en plein sur le sarcophage. Effrayée, la reine regagna précipitamment son palais, et ordonna d'aller chercher sur-le-champ l'évêque de Paris pour lui demander

l'explication de cette terrible vision. On le nommait Sigebrend. Introduit devant sa souveraine, le prélat répondit que Dieu lui avait fait connaître ainsi sa volonté, qui était qu'elle fondât un monastère à Chelles. Vous voyez que les jeux de mots ont été de tout temps en honneur : celui-là est du septième siècle.

Chelles, à cette époque, était une résidence royale fort affectionnée des rois de la première race, parce qu'elle se trouvait dans le voisinage d'un grand nombre de bois et de forêts, ce qui leur permettait de se livrer ainsi au plaisir de la chasse, leur plus cher exercice après la guerre. La reine Bathilde partit donc pour Chelles, accompagnée de l'évêque Sigebrend, afin de se conformer aux intentions du Seigneur, en surveillant elle-même la construction du monastère. Bathilde était d'une rare beauté : enlevée dans son enfance par des corsaires, et vendue par eux à Erchinoald, maire du palais de Clovis II, elle n'avait même dû qu'aux charmes puissants dont la nature l'avait dotée l'honneur de partager le trône de ce monarque fainéant. L'évêque Sigebrend, fier de la confiance de sa souveraine, et admis journellement dans son intimité, ne tarda pas à concevoir pour elle la plus vive passion. Toutefois, connaissant toute sa piété, il demeura longtemps sans oser lui déclarer son amour.

Un soir qu'ils se promenaient ensemble sur les bords de la Marne, la reine se sentit fatiguée et s'assit sur une grosse pierre au milieu d'une prairie. Sigebrend la contempla quelques instants. Bathilde était pâle de fatigue, mais cette pâleur donnait encore plus d'attraits à sa physionomie. « O ma belle reine, lui dit Sigebrend, connaissez-vous l'histoire de cette pierre sur laquelle vous êtes assise ? » Effrayée du trouble profond avec lequel le prêtre avait prononcé ces paroles, Bathilde ne répondit que par un signe négatif. « Voulez-vous que je vous raconte cette histoire ? » ajouta Sigebrend ; et, sans attendre même la réponse de la reine, il se coucha à ses pieds. « Il y a environ soixante ans, dit-il, vivait dans le palais de Chelles une reine non moins belle que vous, mais aussi criminelle que vous êtes vertueuse : on la nommait Frédégonde. »

A ce seul nom, Bathilde ne put réprimer un mouvement d'horreur. Le prêtre continua : « Un matin qu'elle était à sa toilette, un homme s'approcha d'elle et la frappa légèrement sur l'épaule avec une baguette

qu'il tenait à la main. Frédégonde pensant que c'était son amant, Landry, le maire du palais du roi Chilpéric, s'écria sans se retourner : « Ce « n'est point ainsi qu'on doit frapper une femme, ô mon Landry ; tu « m'as fait mal. » L'homme à qui s'adressaient ces paroles sortit précipitamment après les avoir entendues. Ce n'était point Landry, c'était le roi Chilpéric. Frédégonde reconnut son erreur ; il était trop tard pour la réparer ; mais le soir même, en revenant de la chasse, Chilpéric fut assassiné, et c'est sur cette pierre où vous êtes assise qu'il est venu expirer. »

Bathilde se leva épouvantée, et se mettant à marcher précipitamment vers le palais. « Il est tard, dit-elle ; rentrons!... — Eh bien, s'écria Sigebrend en s'attachant à ses pas, ma belle Bathilde, fussiez-vous aussi criminelle que Frédégonde, et dussé-je être forcé de devenir homicide, je voudrais être votre Landry. » La reine ne répondit pas. Le lendemain Sigebrend se présenta au palais comme d'ordinaire et demanda à voir la reine. « Seigneur évêque, nous ne pouvons vous laisser entrer, répondirent les gardes ; la reine ne reçoit personne aujourd'hui. — Excepté moi, pourtant, répondit avec arrogance le prélat, qui se mit en devoir de se frayer un passage. — Si vous faites un pas de plus, s'écria un officier du palais, vous êtes mort. — Qu'est-ce à dire ? répliqua l'orgueilleux Sigebrend enhardi peut-être par le silence que Bathilde avait gardé avec lui la veille. Insolent sujet, si vous ne respectez pas l'élu du Seigneur, respectez au moins l'élu de votre reine. » A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il fut assailli de toutes parts et frappé à mort. Son sang rejaillit sur les murs du palais de Chelles. A quelque temps de là, renonçant au monde, dont elle était l'ornement par sa beauté, au trône qu'elle honorait par ses vertus, la reine Bathilde, après avoir commandé en souveraine à la plus belliqueuse de toutes les nations, devenait la plus humble et la plus obéissante de toutes les religieuses dans le monastère fondé par ses soins. Elle y vécut quinze années dans toutes les austérités du cloître, sans regretter un seul instant, ajoute son historien, son beau palais de Chelles, dont elle n'était séparée que par un mur, ni les hommages qui l'y environnaient. Aussi, l'Église l'a canonisée. Priez pour nous, sainte Bathilde !

Quel que soit le degré de confiance qu'on doive accorder à ces traditions des âges de barbarie, il est constant que les armoiries de l'abbaye

de Chelles étaient une échelle accostée de deux fleurs de lis, en témoignage de sa royale origine, et qu'on montre encore dans une prairie, voisine du bourg, une grosse pierre qu'on appelle la pierre de Chilpéric.

Comme l'histoire de notre monarchie, l'histoire de Chelles présente trois époques bien distinctes, auxquelles trois systèmes différents d'architecture ont imprimé chacun un sceau caractéristique. Jusqu'au onzième siècle, la lourde architecture lombarde pèse sur le sol, comme la règle de Saint-Benoît, avec son joug de plomb, sur l'âme et sur le corps des religieuses; c'est le temps où le flambeau de la foi répand seul au milieu des ténèbres de la barbarie une lumière pâle et étouffée. Viennent les croisades, et sa lumière rayonnera vive et pure sous des voûtes spacieuses au milieu des prodiges de l'art gothique qui s'éveille aux rayons du soleil d'Orient; mais aussi ce soleil a fait germer dans les têtes chevelues des guerriers francs toutes ces idées d'amour et de galanterie qui, écloses au sein des palais et des châteaux, franchiront bientôt les grilles des couvents traînant à leur suite toutes les passions et tous les vices. Malheur! malheur à l'abbaye de Chelles! voilà que le flambeau pâlit. Luther est venu, les trèfles, les ogives, toute la dentelle de pierre disparaissent avec le seizième siècle. L'architecte emprunte ses souvenirs aux temps antiques dont il cherche à ressusciter les lignes pures et harmonieuses. Le temps du doute et de la philosophie approche; déjà la foi ne jette plus à Chelles qu'une faible lumière, jusqu'à ce qu'éteinte par la tempête de 1789, elle tombe enfin renversée sous les débris de l'abbaye.

Laissons passer les Mérovingiens.

Un siècle s'est écoulé depuis la mort de la reine Bathilde; une nouvelle dynastie occupe le trône. Au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, partout, de tous côtés, entendez-vous des bruits de guerre? Le cor des preux retentit à la fois sur le sommet des Alpes et des Pyrénées, et dans les forêts de la Germanie. Place! place! voici venir le grand empereur d'Occident, Charlemagne, traînant à son char les nations enchaînées. Il vient à Chelles pour assister à une double prise de voile. Sa sœur et sa fille, fatiguées de suivre les pas du conquérant, de son palais de Vérone à son palais d'Aix-la-Chapelle; de la cathédrale de Milan au temple d'Irminjul, ont résolu de se reposer dans l'abbaye de Chelles, en pratiquant la règle de Saint-Benoît. L'église du monastère s'est émue

jusque dans ses fondements lorsqu'elle a vu l'un des plus grands conquérants du monde escorté de ses douze pairs, des hommes les plus savants de l'Europe, Alcuin, Pierre de Pise, Éginhard, et d'un cortège de rois vaincus, s'agenouiller en pleurant sur les dalles, et tendre une dernière fois les bras aux deux femmes qu'il avait le plus aimées, et que le cloître lui enlevait pour jamais. Qui sait si l'une de ces femmes, celle qu'il nommait sa fille, ne s'arrachait pas ainsi à un amour réprouvé par le ciel, à cet amour sacrilège qui a fait des parricides comme Béatrix Cenci ? Oh ! quoi qu'il en soit, il y a un grand souvenir attaché à l'abbaye de Chelles : Charlemagne a pleuré là ! Puis il est reparti, le cœur navré, pour combattre Witikind.

Au milieu de toute sa gloire, sentant peut-être sa fin approcher, il voulut revoir encore, avant de mourir, les deux religieuses qu'il avait laissées à l'abbaye de Chelles. En 808, il vint y faire un séjour de plusieurs semaines. Il revit sa sœur et sa fille qui lui firent admirer les changements qu'elles avaient opérés dans le monastère. Les bâtiments avaient été agrandis par leurs soins, l'église reconstruite dans le style byzantin : elles étaient heureuses, ces deux femmes ; mais lui ?... Il avait reçu des présents du calife Haroun-al-Raschid, et il avait refusé la main de l'impératrice Irène.

Vous savez quel triste sort attendait ses successeurs. Le palais de Chelles a retenti plus d'une fois des dissensions de ses petits-fils. Plus d'une fois Louis le Débonnaire s'y est jeté aux genoux de ses propres enfants en les suppliant d'attendre qu'il eût fermé les yeux pour se disputer entre eux le vaste héritage de Charlemagne. Les insensés ! pendant qu'ils s'arrachent les lambeaux de la monarchie, les hommes du Nord apparaissent à l'embouchure de la Seine, dans leurs barques grossières dont ils ne descendent que le fer et la flamme à la main. Les moissons, les récoltes sont incendiées ; les populations s'enfuient épouvantées. Priez, nonnes de Chelles, priez Dieu qu'il délivre le beau royaume de France des Northmans. Les rois et les fils de rois ont bien autre chose à faire que de le défendre : ils s'entretuent.

Vers la fin du neuvième siècle, il y eut encore une mémorable prise de voile à l'abbaye de Chelles ; mais ce fut la dernière de la famille des Carolingiens. C'était Hermantrude, femme de l'empereur Charles le Chauve.

A quelque temps de là, et comme par compensation, le roi Louis II enleva une religieuse de l'abbaye et en fit sa concubine.

Dans ces temps funestes, le couvent n'était même plus un asile. Au fléau des guerres intestines s'en était joint un autre plus terrible encore : l'invasion des barbares au cœur de la France. Voyez-vous comme le



ciel est rouge aux deux points opposés de l'horizon, à l'est et à l'ouest !

C'est Crécy, c'est Lagny, c'est Paris qui brûlent. N'entendez-vous pas dans le lointain des hurlements sauvages? Fixez bien vos regards sur le cours de la Marne, vous reconnaîtrez qu'elle charrie des cadavres, puis vous apercevrez des barques remplies de guerriers inconnus. Fuyez, nonnes de Chelles! Fuyez! voici les Northmans! Mais il n'est plus temps: ils approchent du rivage, ils ont amarré leurs barques. Épouses du Christ, songez à votre divin époux! Oh! s'il est dans les caveaux de votre abbaye quelque obscure et humide retraite où le pied ne foule que les ossements des morts, quelque retraite qui puisse bien tromper tous les regards, il faut vous hâter de vous y ensevelir. Dussiez-vous être dévorées par les reptiles qui y font leur séjour, mieux vaudrait, pour vous, une telle mort que de tomber vivantes entre les mains des Northmans!

Je renonce à vous peindre le dénoûment du premier acte de cette trilogie sacrée dont se compose l'histoire de l'abbaye de Chelles.

Au onzième siècle, les Capétiens, craignant sans doute de rencontrer dans le palais de Chelles les ombres des successeurs de Charlemagne qu'ils avaient dépossédés du trône, abandonnèrent ce séjour où s'étaient tenus tant de plaids, de synodes, de cours plénières sous les rois des deux premières races. Les bâtimens se trouvèrent ainsi réunis à ceux de l'abbaye, qui désormais devient la seule consécration du bourg de Chelles. Vers la même époque retentissaient dans toute la France les prédications des pèlerins, appelant tous les hommes en état de porter les armes à la délivrance du saint sépulchre. D'abord, vous le savez, les pastoraux répondirent seuls à leur appel; mais bientôt, les barons s'émurent au fond de leurs manoirs, et il vint un moment où toute la noblesse du royaume, renonçant aux douceurs de l'oisiveté et aux gentils propos d'amour, partit pour la guerre sainte. Que vouliez-vous que devinssent alors dans leurs châteaux déserts les tristes épousées? Les pages, les varlets avaient fui sur les traces de leurs maîtres; les hommes d'armes eux-mêmes étaient en Palestine et ne pouvaient plus défendre les hautes murailles du manoir contre les tentatives d'escalade des paysans révoltés ou des chevaliers félons. Dans ces douloureuses circonstances l'abbaye de Chelles devint un refuge pour les châtelaines délaissées. Là, du moins, sous la protection de Dieu et du roi de France, elles pourraient attendre en paix, et sans danger pour leur vertu,

le retour de la croisade. De tous les châteaux de la Champagne et de la Brie, voyez-les venir sur leurs palefrois et descendre à la porte du monastère. Le couvent n'est plus assez vaste pour satisfaire aux devoirs de l'hospitalité ; Gisèle, la sœur de Charlemagne, avait fait construire une église, double en grandeur de celle de la reine Bathilde, et voilà que l'église de Gisèle ne suffit plus. Les moines bénédictins du couvent voisin ne savent plus à qui entendre, tant ils ont de pénitentes à confesser. Chelles, séjour de paix et de silence depuis que les rois francs n'y viennent plus se reposer bruyamment, au sein d'une orgie, des fatigues d'une chasse dans les forêts prochaines, Chelles est redevenu tout tumulte et tout bruit. Entendez piaffer dans les écuries, qui, aujourd'hui encore, bordent la route de Lagny, les palefrois, les haquenées et les genets d'Espagne. Puis, quand la nuit est venue, voyez briller mille clartés aux étroites fenêtres du couvent. Quelquefois une de ces fenêtres s'ouvre, un chant retentit, et ce ne sont point paroles de psaume ou de litanie, c'est quelque doux refrain de ballade d'amour murmuré par une noble dame, un écho du passé qui retentit dans une âme tendre, un souvenir échangé contre une vague espérance.

Las ! on ne revient pas toujours de la croisade : souvent, les hommes d'armes et les arbalétriers sont rentrés au manoir féodal avec leurs enseignes couvertes d'un voile noir, et les trompettes ont fait entendre de loin un air funèbre. Leur noble sire était mort en terre sainte ; quelque impie Sarrasin lui avait fait gagner le Paradis au lieu de dix années d'indulgence. Que de veuves inconsolables, que de tristes fiancées ont repris alors la route de Chelles ! mais cette fois pour ne plus sortir de l'abbaye. Elles ont laissé derrière la grille du couvent leurs pages, leurs varlets en splendides livrées ; elles ont échangé leurs riches vêtements de drap d'or, de velours et d'hermine, contre une robe de bure blanche et un grossier scapulaire. La seule chose qu'elles aient oublié de déposer à la grille du couvent, c'est leur orgueil. En 1225, elles font construire un clocher : il faut que la flèche de ce clocher dépasse en hauteur toutes celles des autres monastères. Plus tard, il faudra que tous les châtelains des environs leur prêtent foi et hommage, que les paysans leur apportent leurs plus beaux fruits, les prémices de leurs moissons et de leurs récoltes. Enfin, au quatorzième siècle, le bourg de Chelles, fier de compter dans son sein neuf églises, ayant osé s'ériger en

commune et prendre un sceau, l'abbesse, Marguerite de Paey, ordonnera de dissoudre la commune et de briser le sceau, et le parlement de Paris sanctionnera sa conduite par un arrêt. Les dames de Chelles ont un bailli tout prêt pour juger celui qui tenterait de leur désobéir et un bourreau pour exécuter la sentence. La Marne qui coule au bas du coteau, les prés, les bois, les vignes, les châteaux, les chaumières, les cleres, les bourgeois, les nobles même, tout ce qui a nom d'homme ou de chose, à deux lieues à la ronde, appartient aux dames de Chelles.

Bientôt l'orgue aux graves et sublimes accents, bientôt les saints cantiques ont cessé de retentir, si ce n'est aux jours de fêtes solennelles. L'église est déserte à l'heure de matines; le bourdonnement confus de mille discours frivoles a succédé sous les cloîtres au silence et au recueillement prescrit par la règle de Saint-Benoît. Le confessionnal est vide, et, si vous parcouriez les cellules, vous en trouveriez difficilement une seule sans un vase de fleurs et un miroir de Venise. La suprématie de l'abbesse n'existe plus que de nom. Chaque religieuse vit à sa guise. Il est vrai que le trône de France est occupé par Charles VI



et Isabeau de Bavière : comment le désordre et l'anarchie ne régne-

raient-ils pas à Chelles comme dans tout le royaume! Un jour, une grande nouvelle se répand au convent : les Anglais ont débarqué sur les côtes de France, déjà ils sont maîtres de toute la Normandie, et sous peu de jours ils seront aux portes de Paris. Que deviendra l'abbaye? que deviendront les religieuses! Aux alentours chacun fuit devant l'étranger, emportant ce qu'il a de plus précieux : mais on ne fuit pas à Chelles : serait-ce donc qu'il est avec les vainqueurs des accommodements?

Vers le commencement du quinzième siècle, par une chaude nuit d'été, la nuée dont parlent les saintes Écritures, cette nuée qui engloutit Gomorre passa sur l'abbaye de Chelles. Vers minuit toute les nonnes furent réveillées en sursaut par un orage épouvantable. La lune, qui s'était levée dans un ciel sans nuages, brillait d'un éclat si pur quand elles s'étaient couchées, qu'elles croyaient rêver, en proie à un horrible cauchemar, en voyant leur monastère tout en feu et en entendant gronder la foudre. Alors elles se souvinrent de Dieu, et elles se mirent en prières : mais Dieu avait attendu trop longtemps cette marque de repentir, et la nuée éclata sur l'abbaye avec plus de violence encore ; le tonnerre tomba sur le réfectoire, et en un instant tous les bâtiments devinrent la proie des flammes. Ce fut un terrible spectacle que celui de ces murs qui s'écroulaient avec fracas, comme jadis les remparts de Jéricho, pendant que pâles, les yeux hagards, toutes les nonnes à demi vêtues s'enfuyaient à travers les débris et les poutres enflammées en poussant des cris lamentables. La foudre ne respecta pas même le repos de la mort, et, soulevant les pierres des tombeaux, elle laboura les cercueils et en rejeta des ossements et des cadavres. Une vieille tradition rapporte qu'au plus fort de la tempête on vit sept démons danser une ronde infernale autour de chacun des piliers du cloître. C'étaient sans doute les sept péchés capitaux. Une heure après, il ne restait de l'abbaye de Chelles que des ruines au-dessus desquelles s'élevait majestueusement l'église gothique du monastère restée seule debout avec son haut clocher. La nuée était passée, la lune avait reparu, et ses rayons qui commençaient à s'incliner vers le couchant inondaient de leur pâle clarté cette scène de désolation.

Pendant ce temps-là les religieuses se répandaient dans le bourg et dans la campagne, et allaient frapper à toutes les portes des chaumières.

en demandant des secours et un asile; mais les paysans, en voyant apparaître au milieu de la nuit ces blancs fantômes sur leur seuil, se signaient en tremblant, s'imaginant que c'étaient des nonnes trépassées échappées de leurs tombes, et s'empressaient de refermer leur porte. Lorsque le jour fut venu et qu'ils eurent reconnu leur erreur, alors ils changèrent de langage : « Nobles dames de Chelles, dirent-ils, vous « nous demandez aide et protection, et c'est vous qui nous les devez ; « car nous sommes vos humbles vassaux, les tenanciers de l'abbaye, « et nous ne manquerons pas d'aller vous porter les prémices de notre « récolte... à l'abbaye. » Après avoir ainsi parlé, ils tournaient brusquement le dos aux religieuses, qui s'en allaient tristes et le cœur navré le long des routes, en demandant la charité aux passants; mais les passants les tournaient en dérision, et criaient au loin sur le chemin, en les montrant du doigt : « Voilà les vierges folles qui n'ont plus d'huile dans « leurs lampes : laissez passer la justice de Dieu.

Elles errèrent ainsi pendant de longues années de couvents en couvents, car c'était là le seul asile où l'on voulût bien leur accorder l'hospitalité, jusqu'à ce qu'enfin l'évêque de Paris, les prenant en pitié, fit restaurer leur monastère et les y réintégra, sous la direction de quelques religieuses de l'abbaye de Fontevrault. Telle fut la seconde période de l'histoire de Chelles.

Pendant un siècle entier, de 1462 à 1559, le châtiment funeste infligé à l'abbaye porta ses fruits. La règle de Cîteaux avait été rétablie dans toute sa pureté; les abbesses étaient devenues triennales au lieu d'être à vie; le principe démocratique de l'élection avait épuré le mauvais levain que les prérogatives nobiliaires et seigneuriales avaient déposé dans le couvent. Heureuses les nonnes de Chelles, si cet état de choses eût pu être durable! Mais viennent les trois fils de Henri II, et une nouvelle ère va commencer, non plus une ère de libertinage et de vices grossiers comme au moyen âge, mais un mélange confus d'impiétés et de dévotion, d'austères pratiques et de vie mondaine, et jusque dans les plus coupables écarts, quelque chose d'élégant et de raffiné qui sent sa cour.

Les filles d'honneur de Catherine de Médicis et de Marie Stuart, qui prévoient sans doute le cas où l'infidélité de leurs amants les forcera d'entrer au couvent, veulent rendre à la royauté l'un de ses plus beaux privilèges, celui de nommer les abbesses de Chelles et de les rendre

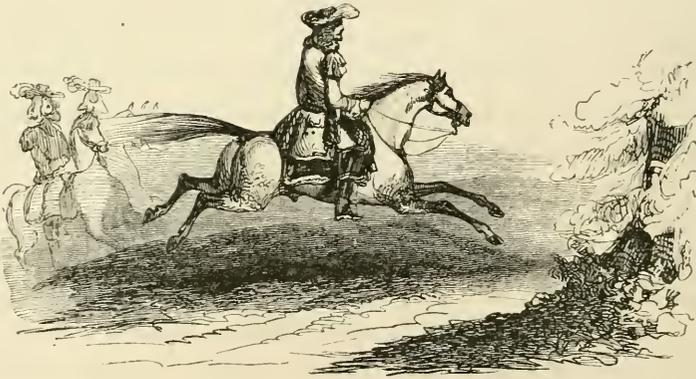
inamovibles. En fait de privilèges, les rois se laissent aisément persuader, surtout par de jolies bouches. Un beau matin, une ordonnance du roi François II enjoit aux religieuses de Chelles de renoncer au principe électif, ce principe subversif de toute morale, et de reconnaître pour leur abbesse, sa vie durant, quelque charmante duchesse encore au berceau, et dont un des astrologues suivant la cour a révélé l'immanquable vocation religieuse. Dès lors le livre d'or de Venise a trouvé son pendant en France, c'est le charrier de l'abbaye de Chelles.

Suivez-moi dans la salle du conseil où sont les portraits des abbesses; contemplez dans leurs cadres noircis cette longue suite de bustes féminins, tous uniformément vêtus, depuis 1614, du sombre costume de leur ordre. Voici Henriette de Bourbon, fille naturelle de Henri IV; Jeanne de Montmorency, Catherine de la Meilleraie, Marie de Villars; ces deux dernières, sœurs de maréchaux de France; et enfin, la plus belle, comme la plus illustre de toutes, une princesse du sang royal, Louise-Adélaïde d'Orléans. Ne sont-ce pas là de nobles noms? Quel air de béatitude et de sérénité empreint dans tous ces portraits! Que cette vie monotone et régulière du couvent est préférable aux agitations du monde! Ces femmes-là, n'est-ce pas, n'ont jamais connu les troubles de l'âme? Jamais?... Détrompez-vous: si ces yeux sont baissés si dévotement, c'est que la plupart ont à vous cacher des larmes, larmes de joie et de douleur, larmes d'amour et de haine: si ces poitrines sont si calmes en apparence sous la guimpe monastique qui les enveloppe, c'est que les passions ardentes qui y ont bouillonné jadis ont fini par les briser. Mensonges! mensonges que tous ces portraits! N'est-ce pas, Henriette de Bourbon? N'est-ce pas, Jeanne de Montmorency? et vous surtout, belle Louise d'Orléans; vous qui, pendant les vingt-six ans que vous avez passés au monastère, avez semblé prendre à tâche de résumer en vous toutes les vertus, toutes les qualités brillantes, comme aussi tous les vices de vos devancières? La mémoire de votre nom plane sur Chelles comme une éclatante auréole; et quand on l'a prononcé, ce nom, on oublie tous les autres.

C'était, s'il faut en croire le portrait que Saint-Simon nous a laissé de cette princesse, une des femmes les plus vives, les plus changeantes, les plus spirituelles de son époque, que cette fille du régent. Tour à tour passionnée pour les exercices les plus violents du corps et pour les

plus nobles occupations de l'esprit, pour les arts et pour la théologie, comme le docteur Faust, elle voulut tout connaître, et, dans sa soif de la science, elle épuisa la coupe jusqu'à la lie. Jamais existence plus romanesque ne s'écoula dans un plus étroit espace : et quand on songe que c'est entre les murs d'une abbaye que s'est épanchée cette imagination fiévreuse et déréglée, on frémit en se demandant ce que serait devenu un empire livré aux caprices de cette femme.

Au commencement du dix-huitième siècle, la communauté de Chelles était régie par une sœur du maréchal de Villars, lorsque Louise d'Orléans, alors à peine âgée de quatorze ans, se mit en tête de lui succéder. Louis XIV, ce monarque si absolu, dut céder au caprice d'un enfant, et la pauvre abbesse obtint, en échange de son sceptre abbatial, une pension de 12,000 livres, avec invitation de venir en jouir à Paris. Pendant ce temps, la route de Paris à Chelles retentissait d'un fracas inaccoutumé. C'étaient tous les grands seigneurs de la cour qui accou-



raient voir de quel air une jeune princesse, placée si près du trône et dont les précoces attraits avaient déjà fixé l'attention des connaisseurs, renoncerait à tous les attributs de sa haute naissance. Mademoiselle d'Orléans parut accomplir ce sacrifice le plus gaiement du monde, et le vieux cardinal de Noailles, entre les mains duquel elle fit profession, en fut lui-même étonné. Seulement, la nouvelle abbesse fit observer que les bâtiments étaient bien noirs et bien enfumés, et que l'intérieur de l'église était d'une simplicité presque rustique. Le lendemain, des ou-

vriers furent mandés de Paris, et on leur ordonna de restaurer l'abbaye de fond en comble. Pendant six mois entiers, il ne fut question à Chelles que de détails de sculpture et de maçonnerie. Des marbres précieux, des châsses, des tabernacles d'or et d'argent arrivaient de tous les points de la France. Pierre Denys, le plus habile ouvrier en fer d'Europe, était en conférences perpétuelles avec madame l'abbesse pour une grille du chœur qui devait être et qui fut en effet un chef-d'œuvre.

Le septième mois, Louise d'Orléans se réveilla un matin avec un goût des plus vifs pour la musique : nouveaux courriers à Paris ! Cette fois ils ramenèrent, devinez qui?... des chanteurs de l'Opéra. Grand scandale au cloître parmi les vieilles nonnes ! grande joie parmi les jeunes néophytes ! Ce n'était rien encore : un jour que la communauté se rendait au réfectoire, les sœurs converses vinrent inviter les religieuses à rebrousser chemin. Madame l'abbesse voulait donner la comédie, et les ouvriers étaient en train de construire un théâtre. Une autre fois, après avoir mûrement réfléchi sur les dangers de l'oisiveté, elle métamorphosa la salle du conseil en atelier de peinture et enjoignit à toutes ses religieuses de se livrer à ce travail. Enfin, il vint un moment où, lasse de tous ces divertissements, elle en rêva d'autres assez inconciliables avec le vœu de claustration auquel elle s'était soumise, la chasse, par exemple. Obtint-elle à cet effet une dispense du pape ? Il faut le croire, car on la vit souvent montée sur un cheval fougueux et précédée d'une meute nombreuse, courre le cerf dans les bois du voisinage. Ne pensez-vous pas comme moi que c'était un doux métier que celui des abbesses de Chelles, sous l'ancien régime ? Madame de Chelles, qui entretenait une correspondance des plus suivies avec son père, aimait à lui rendre compte de toutes ces fantaisies, et, comme elle ne manquait jamais d'ajouter sous sa signature la qualité d'épouse du Christ, un jour le régent ne put s'empêcher de s'écrier : « Vous verrez qu'elle fera tant, qu'elle finira par me brouiller avec mon gendre. »

Bientôt, en effet, les dérèglements de la régence trouvèrent un écho jusque dans l'enceinte du cloître. L'ange gardien de l'abbaye s'est voilé le visage : Seigneur, où est donc la nuée qui passa sur Gomorrhe, la nuée qui passa sur Chelles ? La voilà qui approche ! c'est en vain, belle Louise d'Orléans, que, frappée par un pressentiment prophétique, vous avez dit à vos nonnes : « Mes filles, le temps est venu de faire péni-

tence ; » c'est en vain que votre cellule est tendue de noir et que vous couchez tous les jours dans votre tombe de marbre en faisant chanter autour de vous le psaume *de Profundis*. il est trop tard.

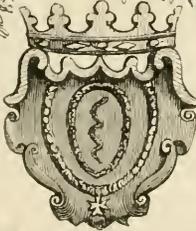
C'en est fait de l'abbaye de Chelles ! l'ouragan a passé, et elle s'est écroulée avec la monarchie, coupable comme elle, et comme elle frappée au cœur. Quand l'été sera venu, allez à Chelles contempler ce qui reste de l'antique monastère royal, vous pourrez voir encore le colombier féodal, signe distinctif des hautes prérogatives des nonnes, ainsi que les écuries, dont la merveilleuse architecture a résisté aux outrages du temps. Vous pourrez même visiter une partie des bâtiments que Louise d'Orléans avait fait construire au dix-huitième siècle, et qui sont encore debout : on y a établi une auberge. Mais l'église gothique, d'un art si pur, où se trouvaient entassés tant de chefs-d'œuvre et de trésors ! mais le haut clocher dont les nonnes étaient si fières ; mais les cloîtres, les jardins, les tombeaux, vous n'en trouverez aucun vestige, et pourtant douze siècles sont couchés là, dans cette enceinte.







SCEAUA.



SCEAUX.

En suivant la grande route  
de Paris à Orléans, on trouve

CELANO 17

sur la droite, à la sortie du Bourg-la-Reine, une belle avenue qui conduit par une pente douce au haut d'une colline sur laquelle est assise la petite ville de Sceaux. Du sommet de cette colline on jouit d'une des plus belles vues des environs de Paris.

Au sud, l'œil embrasse un vaste horizon de plusieurs lieues d'étendue, parsemé de villages et de blanches fabriques, et terminé à son point le plus éloigné par le vieux donjon de Montlhéry, qui semble une dernière sentinelle oubliée là par la féodalité.

A l'est, la route d'Orléans trace un long et majestueux sillon de poussière blanche et transparente, tandis qu'à l'ouest les bois d'Aulnay et de Verrières confondent leurs massifs de verdure ; enfin, vous pouvez saluer au nord le riant coteau de Fontenay avec ses champs de roses.

Il y a quarante ans à peine, tout ce paysage était dominé par un magnifique château dont la masse imposante projetait en tout temps son ombre sur les fertiles vallées d'alentour ; on y arrivait par cette longue avenue dont je viens de parler, et qui, après avoir traversé une demi-lune, aboutissait à la cour d'honneur : alors on avait devant les yeux une reproduction assez exacte du palais de Versailles, un monument d'architecture dont les lignes froides et sévères accusaient le faire du grand siècle.

Pourtant, à voir les bâtiments, tous de différents styles, groupés sur les ailes du château, et qu'on appelait alors les Communs, il était facile de reconnaître l'empreinte de plusieurs époques, depuis les murs de brique du temps de Henri IV jusqu'aux guirlandes et aux ornements contournés en faveur sous Louis XV. Il n'était pas jusqu'aux jardins où, à côté des symétriques parterres de le Nôtre, on ne vit s'épanouir les boulingrins et les capricieuses plantations à l'anglaise du petit Trianon : c'est qu'en effet, le dix-septième et le dix-huitième siècles avaient laissé sur le sommet de cette colline plus d'une page de leur histoire.

Le 20 mai 1657, la cour était à Saint-Germain ; le cardinal Mazarin, déjà souffrant des premières atteintes de la maladie qui le conduisit quatre ans après au tombeau, était demeuré dans ses appartements ; il y avait grande foule de gentilshommes autour du fauteuil de Son Éminence, pendant que le jeune roi Louis XIV, alors âgé de dix-huit ans, entretenait à voix basse, dans une embrasure de fenêtre, une conver-

sation qui paraissait des plus tendres avec mademoiselle Olympe de Mancini, l'ainée des nièces du cardinal. M. le duc de Tresmes entra : il paraissait fort soucieux.

« Qu'est-ce donc, monsieur le duc ? s'écria Mazarin : vous est-il survenu quelque nouveau château en héritage, que vous êtes si triste, ou dois-je croire que votre baronnie de Sceaux vous est si chère, que vous ne la quittez qu'à regret pour venir à la cour ? On dit que c'est une admirable résidence que vous a léguée à votre frère, et qu'il a dépensé pour la faire construire tous les profits qu'il avait retirés de sa charge de secrétaire d'État sous le feu roi. Hélas ! messieurs, ils sont passés les temps où les ministres du roi faisaient bâtir des châteaux avec les produits de leur charge ! »

Ici le cardinal poussa un soupir plein d'une merveilleuse hypocrisie, et chacun se regarda en faisant une récapitulation mentale de tous les trésors enfouis dans le palais Mazarin et dans le château de Vincennes, mais tous gardèrent le silence : le cardinal reprit bientôt :

« Quand je serai tout à fait rétabli, monsieur le duc, il faudra que j'aille vous visiter dans votre château de Sceaux.

— Ce sera un grand honneur pour moi, monseigneur, répondit M. de Tresmes ; mais je supplierai Votre Éminence de différer de quelque temps sa visite : car, au retour d'un voyage que je viens de faire dans les terres de madame la duchesse de Tresmes, j'ai trouvé ma baronnie de Sceaux dans un piteux état ; mon coquin d'intendant m'a volé tout ce qu'il a pu emporter.

— Volé ! s'écria le cardinal qui pâlit sous l'épaisse couche de rouge étendue sur ses joues ; votre intendant vous a volé pendant que vous étiez absent ?... A-t-on des nouvelles de Vincennes ? cria-t-il avec anxiété à un de ses familiers qui entra dans la chambre.

— Oui, monseigneur, répondit cet homme, voici une lettre.

— Ah ! donnez !... »

Et il arracha convulsivement la lettre des mains du porteur ; puis il se mit à lire avec avidité. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, son front s'épanouissait.

« Écoutez cela, monsieur le duc, dit-il enfin d'un air ravi, et vous aussi, mademoiselle ma nièce. »

La belle Olympe, visiblement contrariée de cette apostrophe, s'avança

les joues animées d'un vif incarnat, et le roi la suivit en attachant sur elle un regard brûlant d'amour. En même temps, le cardinal commençait à haute voix et avec une plaisante gravité la lecture de la lettre suivante :

« Monseigneur.

« Nous avons deux veaux à Vincennes qu'il faut incessamment manger, parce qu'ils sont trop grands. Si Votre Éminence désire qu'on les lui envoie au lieu où elle sera, elle me le fera savoir, s'il lui plaît : j'y pourrai joindre deux dindonneaux de la ménagerie, des faisandeaux et de gros poulets. Mais la dépense de cette voiture sera bien grande, parce qu'il faut une charrette exprès pour cela ; si Votre Éminence en voulait envoyer une des siennes, nous épargnerions pour le moins quarante écus.

« P. S. Nous avons ici deux grands limiers qui nous mangent chacun huit sous par jour. Si Votre Éminence a dessein de les donner ou de les envoyer prendre, il faudrait s'en défaire au plus tôt. »

La lettre était signée COLBERT.

« Qu'en dites-vous, messieurs ? s'écria le cardinal tout triomphant de l'esprit d'économie de son homme d'affaires : voilà un honnête intendant ! »

Puis se tournant vers le roi :

« En vérité, sire, quand je ne serai plus, c'est le seul homme qui soit en état de me remplacer auprès de vous. »

Le roi se mit à rire, et tous les courtisans l'imitèrent.

« Oh ! monsieur le cardinal, s'écria-t-il gaiement, je ne demande pas mieux que d'en faire un premier ministre ; mais j'ai bien peur que M. de Tresmes ne le prenne pour intendant à son château de Sceaux. »

A quelques années de là, Mazarin était descendu dans la tombe ; et l'obscur bourgeois auquel il avait confié le soin de sa basse-cour et de sa ménagerie de Vincennes, devenu contrôleur général des dépenses, marquis, membre de l'Académie française (probablement parce qu'il ne savait pas le latin), mariait ses trois filles à trois dues et pairs des

plus illustres familles du royaume, et on ne le nommait plus déjà que le grand Colbert.

Alors l'ancien intendant du cardinal-duc pensa que le moment était venu d'avoir une maison de plaisance où il pût se délasser de temps à autre du poids des affaires publiques. Sully avait en Rosny : Richelieu, Ruel; Mazarin, Vincennes : il lui fallait, à lui, un séjour dont la magnificence pût effacer le souvenir de ces trois châteaux. Versailles, cet admirable palais, le plus beau peut-être des temps modernes, devait avoir un pendant : n'était-il pas juste que ce fût le château de Colbert ? Oh ! pourquoi donc l'orgueil humain va-t-il toujours s'élevant d'autant plus qu'il est parti de plus bas ?

Colbert chercha longtemps parmi tous les châteaux des environs de Paris s'il en trouverait un à sa convenance ; enfin il fixa son choix sur celui de Sceaux, et un jour que le duc de Tresmes avait une grâce à lui demander, il lui proposa de lui acheter sa baronnie. Le duc était vieux et avare, le ministre ambitieux et riche : le marché fut bientôt conclu. Colbert devint baron de Sceaux. M. de Tresmes, réduit à son duché, se coucha sur des sacs d'or.

Ce fut son linceul.

Le jour même de cet accommodement (50 mars 1670) naissait à Versailles un fruit des amours de Louis XIV et de madame de Montespan : c'était le duc du Maine. Lui aussi devait être baron de Sceaux.

La vente est signée : à l'œuvre donc tous les grands artistes de l'époque, peintres, sculpteurs, architectes ! Vous avez assez travaillé pour le roi, maintenant c'est le ministre qui vous réclame.

Chacun son tour, mes maîtres ! Ce château de Sceaux était peut-être une belle résidence pour un duc, mais pour M. Colbert, fi donc ! Abattez ces murailles de briques, c'est de la pierre de taille qu'il faut ! et puis cet espace est trop étroit : monsieur le duc n'y recevait que ses amis, le ministre veut y loger tous ses flatteurs, entendez-vous ? Multipliez les salons, les galeries. Lebrun, apporte tes pinces ! voilà des plafonds qu'il faut rendre pareils à ceux de Versailles. Girardon, Puget, voilà du marbre ; où sont vos ciseaux ?

Le Nôtre, ces jardins sont bien mesquins : on n'y trouve pas même un labyrinthe ; que ton génie s'échauffe au rayon du soleil qui vient dorer ce site enchanté ! Voilà six cent soixante arpents qu'on l'aban-

donne; est-ce assez pour y réunir tous les prodiges dont ton art a doté Versailles? Il faut de vastes parterres d'une parfaite symétrie, comme tu les mesures si bien : il faut de larges allées d'arbres bien peignés, des bosquets, des jets d'eau, des cascades; est-ce tout? Non, il faut encore quelque chose qui rappelle la pièce d'eau des Suisses et qui puisse faire un beau séjour de carpes : il suffira pour cela d'un canal de cinq cent vingt-cinq toises de longueur; si l'on ne trouve pas assez d'ouvriers, on prendra des soldats pour le creuser. Allons! que le bronze bouillonne dans la fournaise; que le fer retentisse sous l'enclume, la pierre sous le marteau; que les grues et les machines gémissent dans l'air.

De l'or, de l'argent, vous en aurez tous : c'est le roi qui paye; le roi ou le peuple, qu'importe! n'est-ce pas la même chose? A l'œuvre! à l'œuvre!

En voyant ce manoir, élevé à si grands frais par deux grands seigneurs, renversé de fond en comble et reconstruit pour l'ex-intendant de Mazarin, on se rappelle involontairement ces dernières lignes d'une des plus admirables pages de la Bruyère, où l'éloquent moraliste nous montre ce pâtre qui, devenu riche par les péages des rivières de sa souveraine, achètera un jour à deniers comptants son palais, pour le rendre plus digne de lui et de sa fortune!

Mais l'œuvre est achevée, le château est ouvert; l'or étincelle sur les panneaux, sur les lambris.

A vous, poètes, maintenant! Mécène veut bien vous donner l'hospitalité dans sa villa de Tusculum, mais à condition que vous chanterez ses louanges. Voici venir à Sceaux une immortelle pléiade : Molière, Racine, Boileau. Pourquoi donc Chapelain? N'en dites pas de mal, c'est celui dont Colbert estime le plus le talent.

Un jour enfin, pour couronner toutes ces grandeurs, Louis XIV lui-même vient rendre visite à son ministre dans son château de Sceaux. Ce jour-là, Lulli et Quinault ont été conviés; il y a musique, bal, comédie. Le roi a daigné envoyer ses vingt-quatre violons; l'Opéra et l'hôtel de Bourgogne font relâche, car tous les arts, tous les talents ont été convoqués à Sceaux pour cette éclatante solennité. La nuit est sombre, et les voyageurs qui arrivent du Poitou et de la Touraine aperçoivent de loin, au milieu des ténèbres, la colline de Sceaux resplendis-

sante de mille feux. C'est comme un phare immense destiné à apprendre à Paris et à tous les habitants d'alentour que Louis XIV est chez Colbert. Oh! que ne peut-il ce phare, triomphant des distances, rayonner sur la France et sur l'Europe entière!

Jouissez bien, ô monseigneur, puisqu'on vous nomme ainsi maintenant, jouissez bien de tout l'éclat de votre triomphe. Le grand roi est capricieux, et vous qui avez supplanté Fouquet, vous devez vous souvenir mieux qu'un autre que les visites de Louis XIV ne portent pas toujours bonheur.

Vous avez beau faire, vous n'êtes rien qu'un bourgeois anobli, et Louvois a des aïeux, lui! A vous la paix et les bâtiments, à lui la guerre et les armées! Qui l'emportera de vous deux? Le roi flotte encore irrésolu: mais prenez garde que, pour terminer ses irrésolutions, votre fier rival ne jette son épée dans la balance! Alors, ô monseigneur, il vous arrivera plus d'une fois dans votre beau château de Sceaux de regretter votre petit logement de Vincennes et le temps où vous administriez la basse-cour du cardinal Mazarin.

On raconte dans les mémoires de l'époque que, vers les derniers temps de sa vie, on vit, par une belle soirée d'automne, Colbert descendre seul sur sa terrasse de Sceaux, et qu'à l'aspect de toutes les merveilles de l'art rassemblées dans ce fastueux séjour et doucement illuminées par le soleil qui se couchait radieux derrière les bois d'Aulnay, il s'arrêta saisi d'une tristesse mortelle et se prit à pleurer. A qui s'adressaient ces larmes?

Était-ce à tous ces biens qu'il lui faudrait quitter? Était-ce à la faveur du roi qui de si bas l'avait élevé si haut, et qui maintenant se retirait visiblement de lui? Ou plutôt n'était-ce pas que, du haut de ce Calvaire, il entendait déjà retentir dans le lointain la grande voix du peuple qui vint insulter à son agonie et couvrir de ses clameurs lugubres les dernières exhortations de son confesseur?

Il mourut peu de temps après, et le lendemain de sa mort, on trouva affiché sur les murs de son château de Sceaux, le quatrain suivant :

Ci git le père des impôts,  
Dont chacun à l'âme ravie,  
Que Dieu lui donne le repos  
Qu'il nous ôta pendant sa vie!

Peut-être était-ce un des gens de lettres qu'il protégeait qui s'était chargé de son épitaphe. Son fils, le marquis de Seignelay, hérita de Sceaux : on nous dispensera de vous parler du marquis de Seignelay.

Maintenant vient le dix-huitième siècle, et une nouvelle ère va commencer pour le château de Sceaux, une ère d'ambition et de fêtes, d'intrigues et de bruit.

En 1700, le duc du Maine se rend acquéreur de ce beau domaine ; il vient y installer sa cour avec la petite-fille du grand Condé. D'abord la jeune princesse est toute au plaisir. De nouvelles constructions sont faites au château : c'est un théâtre, une salle de bal, une autre de musique.

Du temps de M. de Seignelay, les Muses avaient oublié le chemin de Sceaux, il faut qu'elles le réapprennent.

Le ban et l'arrière-ban des beaux-esprits est convoqué. On ne demande pas aux conviés s'ils ont des parehemins, mais bien s'ils ont composé qui une tragédie, qui des odes, qui enfin une histoire. Madame la duchesse est jalouse de la gloire de Colbert ; elle aussi veut être un Mécène.

A Versailles, les favoris reçoivent le collier de l'ordre du Saint-Esprit ; à Sceaux, c'est de l'ordre de la Mouche-à-Miel, ordre précieux dont Louise-Bénédicté de Bourbon s'est plu elle-même à rédiger les statuts.

Pendant que Louis XIV traîne une vieillesse languissante sous les lois de l'étiquette, on n'entend retentir dans le château de son fils que des chants, des danses et de gais éclats de rire. Mais tout à coup l'horizon s'obscurcit du côté de Versailles et de Marly. C'est le temps des empoisonnements et des intrigues pour les droits éventuels à la couronne de France.

Oh ! que de fois l'ambitieuse Louise de Bourbon s'est promenée dans ses jardins de Sceaux, en rêvant à cette couronne que tous ces cercueils descendus en si peu de temps dans les caveaux de Saint-Denis allaient peut-être enfin faire tomber sur sa tête ! Pendant ce temps, que faisait l'élève dévot de madame de Maintenon ? Il traduisait en vers français le poème latin de l'*Anti-Lucrèce*. Qui ne se souvient de ce jour où il entra radieux dans la chambre de sa femme, à Sceaux, pour lui mon-

trer un troisième chant qu'il venait d'achever. La duchesse haussa les épaules et lui répondit :



« Un beau matin, monsieur le duc, vous trouverez, en vous éveillant, que vous êtes de l'Académie et que M. d'Orléans a la régence. »

Ce jour-là, il n'y avait plus entre le trône et le duc du Maine qu'un vieillard de soixante-dix-sept ans et qu'un chétif enfant qu'on assurait ne devoir pas vivre. Quel était le plus heureux, de la femme qui s'en souvenait ou de l'homme qui l'avait oublié ?

On ne saurait attendre ici le récit de tout ce qui a suivi à Sceaux la mort de Louis XIV. Ce n'est plus seulement alors l'histoire d'un château, c'est l'histoire d'une nation. Je ne parlerai donc pas de la conspiration de Cellamare ourdie sous les ombrages de Sceaux pendant l'automne de 1718, et dont le dénoûment devait se faire chez une prostituée ; ni de ces mystérieux conciliabules où la duchesse du Maine faisait lire à haute voix, pour l'édification de ses partisans, les *Mémoires du cardinal de Retz* et les *Philippiques* du poète Lagrange-

Chancel. Quel tableau! Voyez-vous, au milieu de ce cercle brillant, les Polignac, les Bauffremont, les Tonnerre, et l'auteur d'*Inès de Castro*, Lamotte, et Chauvieu, et Fontenelle, et Voltaire, et ce jeune page à l'œil inspiré, qui tient tous ses auditeurs haletants?

Oh! comme alors le vieux levain de la Fronde fermente dans toutes les têtes des auditeurs de ce nouveau Tyrtée! Comme toutes ces mains de gentilshommes se portent convulsivement à leurs rapières! Malheur au régent, s'il venait à paraître en ce moment!

Un seul homme paraît inattentif; ses yeux sont fixés au plafond, où il cherche, dans quelque peinture allégorique de Lebrun, une rime fugitive ou la solution d'un problème d'astronomie. N'a-t-on pas reconnu le duc du Maine? Pauvre duc! Heureusement pour lui, le régent était un prince débonnaire, et il en fut quitte pour un an de prison dans une citadelle; mais il ne pardonna jamais à sa femme d'avoir voulu le faire roi malgré lui.

Avant la révolution, on voyait dans l'église de Seeaux, au milieu du chœur, un superbe mausolée. C'était là que reposaient les ossements du duc et de la duchesse du Maine. Cette femme si vive, si spirituelle, si aventureuse, et dont l'effrayante activité d'esprit ne pouvait se passer un seul instant de la conversation des gens de lettres, sa société habituelle, était enfin venue, à l'âge de soixante-dix-sept ans, goûter ce repos qu'elle n'avait jamais voulu connaître pendant sa vie.

Avec la duchesse du Maine disparurent tous les bruits joyeux, tous les divertissements, toutes les fêtes dont Seeaux avait été le théâtre pendant sa vie. Un crêpe funèbre semble désormais s'étendre sur cette demeure, tombeau des enfants légitimés de Louis XIV, de ces enfants pour lesquels le grand roi avait rêvé un si brillant avenir. Le duc du Maine avait laissé deux fils; tous deux moururent sans postérité, et, en 1775, le duc de Penthièvre, fils unique du comte de Toulouse, et dernier rejeton de cette race, quasi royale, issue des amours de la Montespan, est venu clore la liste des barons de Seeaux. Frappé dans ses affections les plus chères par la perte de sa femme et de son fils, il aimait aussi à se promener dans ces magnifiques jardins, riches de tant de souvenirs, mais seul, à l'écart, et pour y verser des larmes.

A côté de ce nom, il en est un autre qu'il est impossible de passer sous silence quand on parle du château de Seeaux, c'est celui du bon,

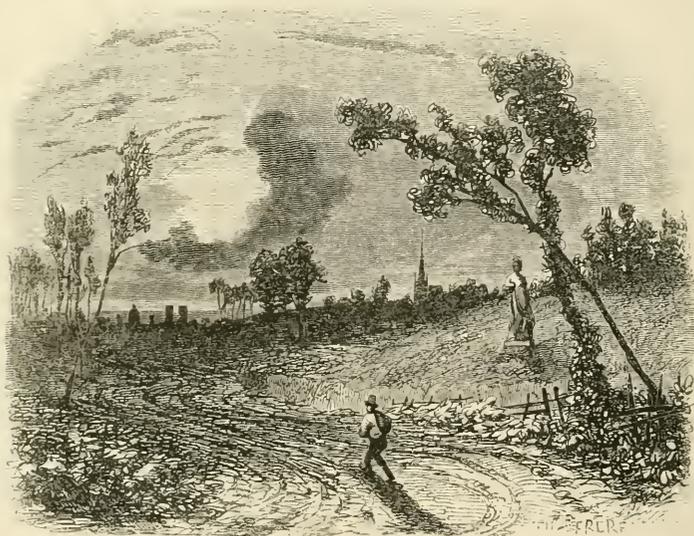
du tendre Florian, de ce jeune page qui parvenait seul à distraire les ennuis de son seigneur, en composant pour lui des fables que la Fontaine n'eût pas désavouées; de ce charmant capitaine de dragons qui, plus tard, devenu le distributeur des dons et des aumônes du prince, a consacré ses loisirs à des écrits qui ont charmé notre enfance. Infortunés tous deux, et le seigneur et son page! tous deux proscrits, malgré le souvenir de leurs bienfaits et de leurs vertus, tous deux morts de douleur à quelques mois de distance, en gémissant sur les maux de leur patrie! Du moins, le poète s'est éteint doucement, par un beau jour d'automne, entouré de soins amis, dans le lieu où il avait modulé ses plus doux chants; ses yeux, avant de se fermer pour jamais, ont pu s'arrêter sur le frais et paisible asile où il allait reposer dans le cimetière du village, du village où sa tombe serait protégée et bénie. Mais hélas! il n'en a pas été ainsi du duc de Penthièvre.

Que si maintenant on veut, embrassant d'un seul coup d'œil toute l'histoire du château de Sceaux, en résumer les phases diverses, on y reconnaîtra trois époques bien distinctes, auxquelles s'attache une triple consécration poétique. La première époque sera celle de Colbert: la poésie est courtesanesque; sous la duchesse du Maine qui commence la seconde, elle est factieuse, et s'en va à la Bastille, à Vincennes, aux îles Sainte-Marguerite; enfin vient la troisième époque, celle du duc de Penthièvre: alors on a les idylles et les bergeries de Florian, quelque chose de doux et de triste comme un son qui s'éteint avant que vienne retentir le tocsin de 1795.

On le voit, les poètes de Sceaux se sont faits les fidèles représentants des goûts et du caractère de leurs Mécènes. Bourgeois-gentilhomme, princesse ambitieuse, vieillard mélancolique, ces trois souverainetés du château de Sceaux, si distinctes, si opposées même, présentent pourtant un trait commun d'affinité: c'est ce sentiment profond de satiété et de tristesse qui les saisit à Sceaux, au milieu de toutes ces merveilles de l'art qui les entourent, quelquefois même, comme la duchesse du Maine, dans le cours de la conversation la plus brillante et la plus animée. Serait-ce donc que dans les sous de cette lyre des poètes sans cesse retentissant à leurs oreilles, les trois Mécènes avaient recueilli quelques notes mélancoliques comme celles des harpes éoliennes qui annoncent la tempête?

Depuis ce jour d'automne de 1794, où le dernier poète du château de Sceaux est venu y rendre son âme à Dieu, l'ange de la poésie s'en est envolé. Alors, à quoi bon un palais sur cette colline? Les princes et les poètes, ces deux grandes aristocraties du passé, étaient tombés : André Chénier et Roucher avaient porté leurs têtes sur l'échafaud, comme les gentilshommes des plus grandes maisons du royaume. Un spéculateur vint qui acheta le château de Sceaux pour le démolir et en vendre les matériaux à l'encan. Il détruisit les jardins, arracha les arbres du parc et convertit ce beau domaine en ferme; seulement il laissa subsister, au milieu des champs de blé, quelques statues, tristes et derniers vestiges de la splendeur de ce séjour, et qui sont encore debout après un demi-siècle.

La nuit, si vous passez dans le bas de Sceaux, sur le versant de la colline qui regarde le sud, un sentiment de superstitieuse rêverie s'emparera peut-être de vous à la vue de ces blanches figures immobiles au milieu des épis que le vent agite avec un bruit lugubre. Puis le vent vous apportera le bruit lointain de la musique qui retentit dans le jardin de la Ménagerie et les gais bourdonnements de la danse. Sceaux, séjour de poésie, d'ambition et de grandeur, voilà donc ce qui reste de toi : un bal public!

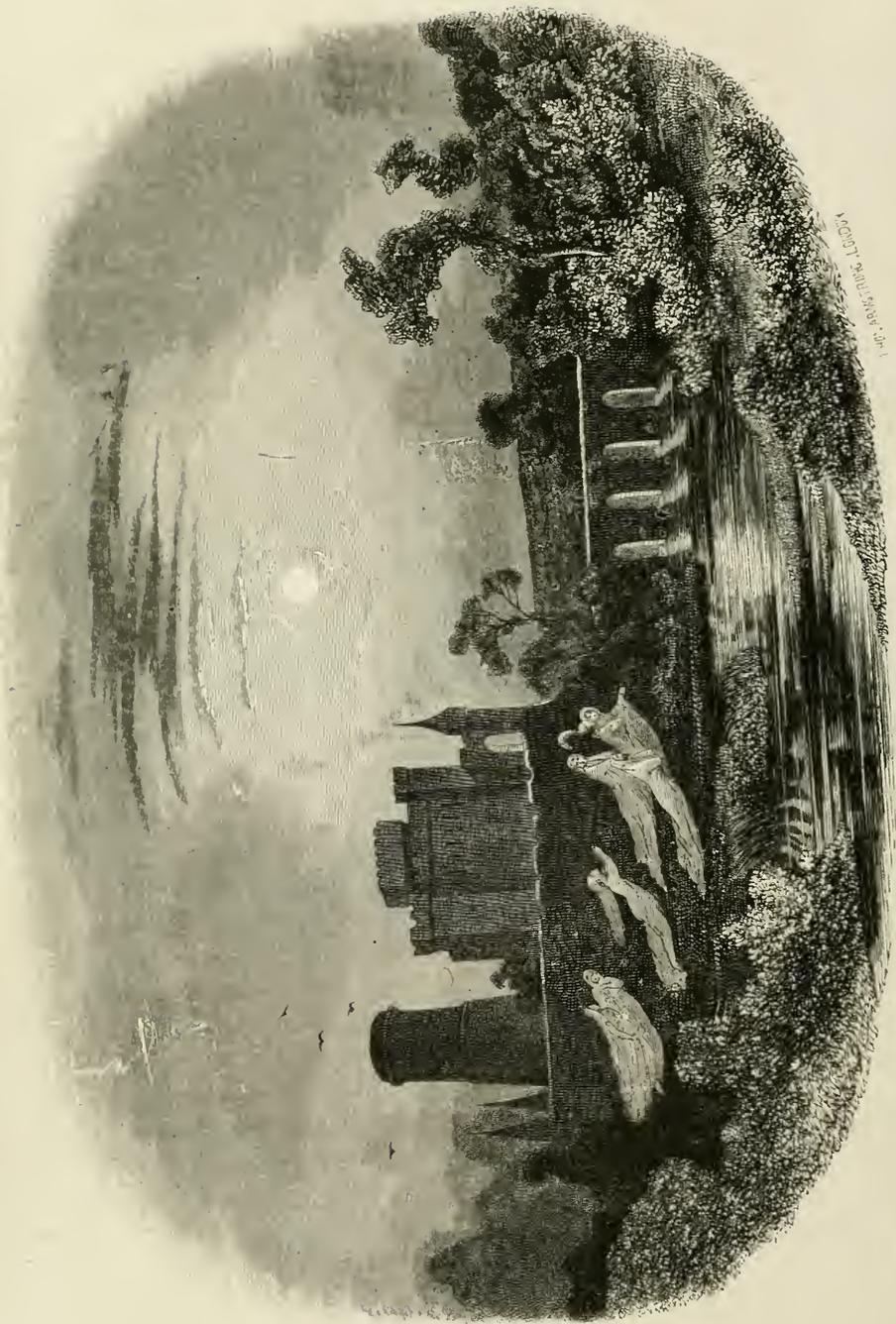




TH. FRERE

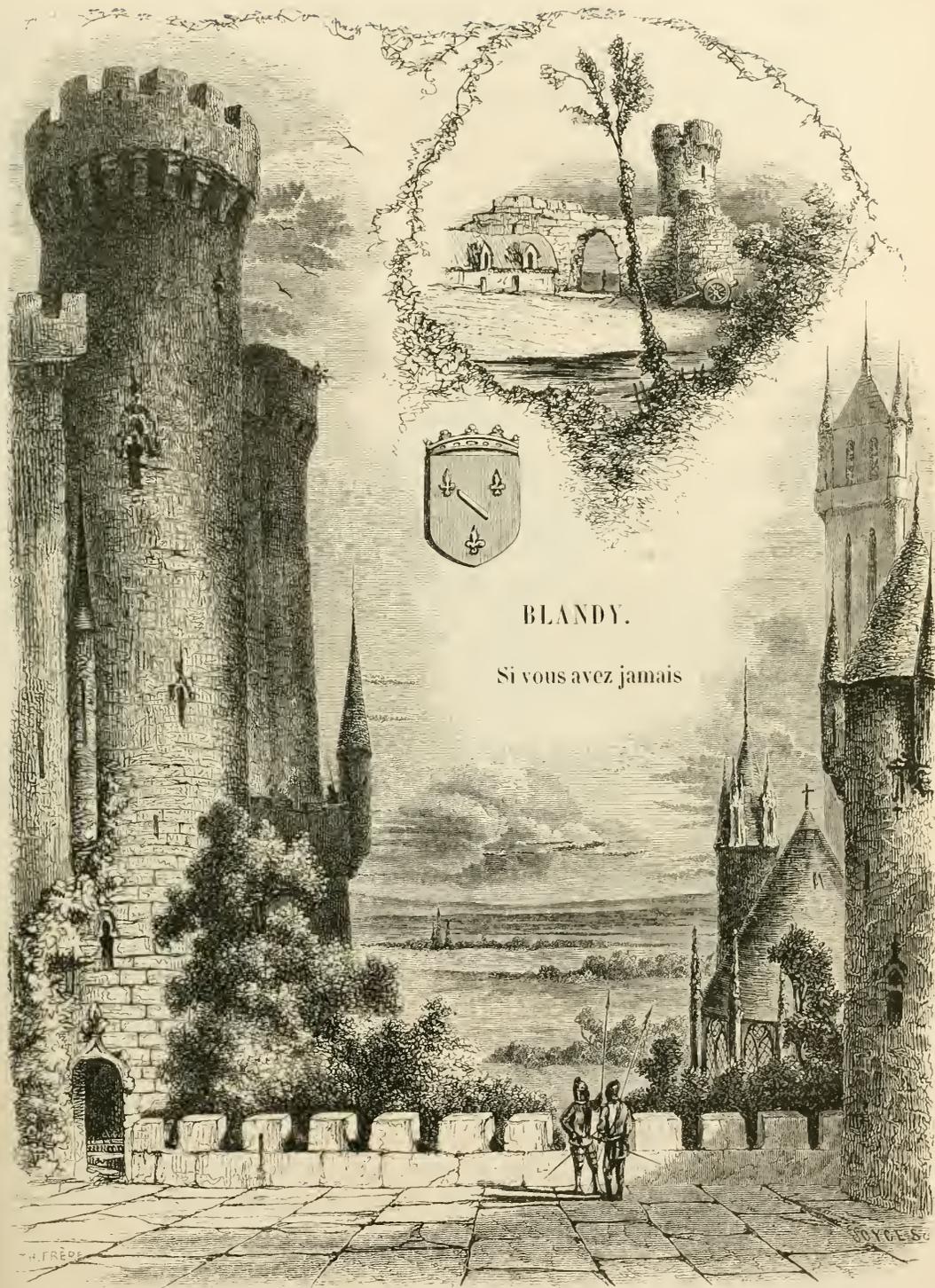






W. DODD, SCULPTOR, 1841

BLANDY.



BLANDY.

Si vous avez jamais

voyagé dans les fertiles plaines de la Brie, cette terre classique des manoirs féodaux, et si vous avez parcouru les environs de Melun, vous aurez sans doute traversé le bourg de Blandy, qui est distant de cette ville d'environ trois lieues dans la direction du nord-est. Vous souvient-il alors d'avoir vu au milieu de ce bourg les ruines d'un château fort, consistant en cinq tours inégales, avec des murs de clôture de dix pieds d'épaisseur, autour desquels subsiste encore la trace d'un fossé circulaire large de soixante pieds? Peut-être vous aurez remarqué au pied de la plus grosse des cinq tours l'entrée d'un souterrain qu'on nomme dans le pays la Cave-Barrois, et dont l'issue va déboucher à une demi-lieue de là dans le flanc d'un coteau. Le caractère de grandeur empreint dans ces débris aura fixé quelques instants votre attention: puis, vaincu par la chaleur du jour et attiré par cette bonne odeur d'étable qui s'exhale du sein de ces ruines aujourd'hui transformées en ferme, vous aurez franchi la poterne du manoir pour demander une tasse de lait. Je me trompe fort si ce n'est pas là tout ce qui reste dans votre esprit ou sur les pages de votre album de l'antique château de Blandy.

En effet, pour peu que, frappé du spectacle à la fois imposant et pittoresque des constructions qui vous entourent, vous ayez interrogé l'agreste châtelaine qui trône aujourd'hui dans ce domaine féodal, elle n'aura pas manqué de vous répondre que ce domaine est depuis longtemps la propriété de sa famille et qu'elle n'en sait pas davantage.

Qui sait si, partageant alors cette insouciance historique, il ne vous est pas arrivé de vous coucher sur le gazon qui désunit les pavés de la cour d'honneur pour y reposer vos membres abattus par la fatigue de la route; et là, étendu mollement à l'ombre de la tour où l'on montre encore la salle des gardes, de vous endormir en murmurant tout bas: Blandy! qu'est-ce que Blandy?

Dormez, insouciant pèlerin: les hautes tours abritent si bien des feux du soleil, l'air est si pur, l'herbe est si fraîche au château de Blandy! et puis, à cette heure où les bestiaux sont aux champs, il règne dans cette enceinte un tel silence, qu'à peine on distingue par intervalles le bourdonnement confus des insectes. Dormez donc, dormez en paix, mais gardez-vous surtout de prolonger votre sommeil jusqu'au déclin du jour, si vous ne voulez, comme jadis Richard III, être réveillé en sur-

saut par un essaim de fantômes qui viendront tous successivement vous crier à l'oreille :

« Éveille-toi, voyageur, et va-t'en, car la nuit est venue, et ce château est à nous.



— Je suis Jean de Dunois, bâtard d'Orléans : éveille-toi et va-t'en !...

— Je suis Jacqueline de Rothelin, veuve de François III, duc d'Orléans-Longueville : éveille-toi et va-t'en!...

— Je suis Louis de Bourbon, prince de Condé, que l'on a ~~en~~ mort à Jarnac, mais j'existe : éveille-toi, voyageur, et va-t'en!...

— Je suis le comte de Soissons, grand maître de France!... — Je suis son fils, que le cardinal de Richelieu a fait tuer près du bois de la Marlée, et dont Louis XIII a défendu de porter le deuil!...

— Je suis le vainqueur de Denain, le maréchal de Villars : éveille-toi, va-t'en! va-t'en!... »

Les reconnaissez-vous tous maintenant, les illustres suzerains de ces ruines? Eh bien, oui, c'est ici dans ce château de Blandy, qui fut le leur, qu'ils ont aimé, prié, pleuré pendant leur vie : c'est ici que plusieurs sont venus reposer après leur mort.

Pensez-vous maintenant qu'on puisse passer indifférent devant les ruines du château de Blandy?

Lorsque le bâtard de Louis de France et de la belle Mariette d'Engliien eut, de concert avec Jeanne d'Arc, rétabli le roi Charles VII sur le trône de ses pères et qu'il l'eut ramené victorieux dans sa bonne ville de Paris, il pensa que le moment était venu de goûter à son tour un repos si chèrement payé par tant de combats. Comblé des témoignages de la reconnaissance de son souverain, investi du superbe comté de Longueville, rien ne manquait désormais à son bonheur qu'une compagne pour le partager.

Bien qu'il entrât alors dans sa trente-septième année (c'était en 1429), le beau Dunois était encore un des chevaliers les plus accomplis de la cour de France. Il se souvint que, blessé dans une escarmouche aux environs de Melun, il avait trouvé un asile et les soins les plus tendres dans le château de Blandy, auprès d'une veuve de vingt ans, la belle Marie de Harcourt, fille d'un de ses compagnons d'armes, le comte de Montgommery.

Trois ans s'étaient écoulés depuis cette époque, trois ans, pendant lesquels, entraîné par les hasards de la guerre, il avait vécu loin de la jeune châtelaine de Blandy, emportant d'elle, pour tout souvenir, une écharpe brodée par ses mains et la promesse qu'elle ne serait jamais à un autre qu'à lui, tant qu'il ne lui aurait pas renvoyé cette écharpe.

Trois ans de constance ! c'était beaucoup , même au quinzisième siècle.

Ce ne fut donc pas sans de vives angoisses qu'un beau jour du printemps de 1450, le bâtard d'Orléans arriva, suivi de ses pages et de ses écuyers, en vue du château de Blandy. Le comte de Harcourt, ayant fait abaisser le pont-levis, s'avança lui-même à la rencontre de l'illustre guerrier dont il avait reconnu de loin le blason sur la livrée des pages ; et l'ayant introduit dans la grande salle du château, il ordonna de faire venir sa fille. Celle-ci pâlit et rougit tour à tour en apercevant l'hôte en compagnie duquel elle avait passé jadis de si doux moments, et que peut-être elle n'espérait plus revoir. Pour lui, en la retrouvant plus belle encore qu'il ne l'avait laissée, en lisant dans ses yeux tendrement fixés sur lui à la dérobée tout l'amour qu'il lui avait inspiré, la parole lui manqua, et il ne put que lui baiser respectueusement la main. Mais, dans ce mouvement, son pourpoint s'était entr'ouvert, et avait laissé voir sur sa poitrine l'écharpe qu'il avait reçue jadis en don de la jeune châtelaine.

A quelques jours de là, on célébrait dans la chapelle du château de Blandy l'union de Marie de Harcourt avec le beau Dunois, qui recevait en dot ce manoir deux fois témoin de son bonheur.

C'est ainsi que la seigneurie de Blandy passa dans la maison d'Orléans-Longueville, qui l'a gardée jusqu'au milieu du seizième siècle. On sait que, sous Louis XII, cette maison, en récompense des services que le petit-fils de Dunois avait rendus à ce roi pendant la minorité de Charles VIII, devint maison ducalé ; mais elle n'en garda pas moins dans ses armoiries la barre d'illégitimité dont son chef s'était toujours montré si fier, préférant, disait-il, le titre de bâtard d'Orléans à tous ceux dont il avait plu au roi de le combler.

Ce fut une ère de gloire et de joie pour le château de Blandy que celle où l'écusson d'Orléans-Longueville décora seul les parois de ses murailles ; mais plus tard, lorsque la maison de Bourbon y eut écartelé le sien, une nouvelle ère commença, et celle-là fut une ère de deuil.

François III, duc d'Orléans-Longueville, était mort, en 1551, sans laisser d'enfants mâles. Jacqueline de Rothelin, sa veuve, pour assurer un protecteur à ses filles, offrit la main de l'aînée, avec le domaine de

Blandy pour dot, à Louis de Bourbon, prince de Condé, frère du roi de Navarre et tige de cette illustre famille des Condés qui s'est éteinte si misérablement de nos jours.

Tout frère de roi qu'il était, Condé n'en était pas moins l'un des plus pauvres gentilshommes de France, et l'histoire rapporte que son revenu n'excédait pas 600 livres. En revanche, il était doué de toutes les grâces du corps et de toutes les qualités de l'esprit, et, bien que fort jeune encore, il s'était déjà signalé à la défense de Metz, assiégée par l'empereur Charles-Quint. Il accepta avec empressement la main de Françoise d'Orléans-Longueville, accompagnée d'une des plus magnifiques châtelainies de la Brie.

Hélas! ni la châtelainie ni ses hôtes ne trouvèrent en lui la protection que Jacqueline de Rothelin avait rêvée.

A peine était-il marié, que, s'échappant des bras de sa jeune épouse, et disant adieu pour toujours à son manoir de Blandy, il commença le cours de cette existence aventureuse qui, après avoir failli se dénouer si tragiquement à Amboise sous la hache du bourreau, devait finir d'une manière non moins fatale, sur le champ de bataille de Jarnac, sous les coups d'un meurtrier.

Pendant ce temps, on priait, on pleurait derrière les hautes murailles de Blandy : deux femmes, un enfant se rendaient tous les matins à la chapelle pour entendre la messe que célébrait le chapelain du château, et quand la messe était terminée, femmes, enfant, chapelain restaient agenouillés devant l'autel; et alors on eût pu distinguer ces mots à travers leurs ferventes oraisons :

« Mon Dieu, rends-moi mon époux !

— Mon Dieu, rends-moi mon fils d'adoption !

— Mon Dieu, rends-moi mon père ! »

Puis la voix grave et solennelle du vieux chapelain, dominant la voix plaintive des deux femmes et de l'enfant, reprenait :

« Mon Dieu ! rends-nous monseigneur Louis de Bourbon et rends-nous le catholique ! »

Mais Dieu était sourd à toutes ces supplications; et le soir, quelque messager de malheur venait annoncer à Blandy que les huguenots avaient pris les armes, qu'ils parcouraient les campagnes en brûlant les églises et blasphémant le saint nom du souverain pontife, et que

la tête de Louis de Bourbon, qui s'était déclaré leur chef, était mise à prix.



Quand la paix de 1565, qui suivit la bataille de Dreux, vint mettre un terme à toutes ces angoisses, le château de Blandy reprit un aspect de fête : le châtelain allait enfin revenir au sein de sa famille ; ses lettres, pleines de mille protestations de tendresse, annonçaient sa prochaine arrivée ; il était attendu de jour en jour : mais on avait compté sans Catherine de Médicis. Cette reine avait trouvé un moyen de dompter ce fier courage du premier Condé, moyen plus sûr que les fers dans une prison et les efforts réunis des plus vaillants hommes de guerre sur un champ de bataille. Elle avait dit à cet essaim de jeunes beautés qu'elle promenait en tous lieux à sa suite : « Il ne faut pas que Louis de Bourbon retourne dans son château de Blandy ! » Et soudain la cour de France s'était transformée en palais enchanté pour retenir le jeune héros. Les nymphes étaient trouvées, il ne manquait plus qu'une Armide : ce fut la belle maréchale de Saint-André. Louis de Bourbon ne retourna pas au château de Blandy.

Or, un jour vint où dans la chapelle de Blandy on ne vit plus, le matin, au pied de l'autel, qu'une seule des deux femmes qui avaient coutume d'y venir faire leurs prières : c'était la plus âgée. A ses côtés était l'enfant, vêtu de noir. Tous deux pleuraient, car l'un n'avait plus de mère, l'autre n'avait plus de fille. Le chagrin avait tué la jeune châtelaine, après avoir brisé son cœur.

A quelque temps de là, le colloque suivant eut lieu, dans le palais du Louvre, entre Charles IX et Catherine de Médicis :

« Eh bien, ma mère, vous le voyez, tous nos projets sont renversés. Mon cousin, Louis de Bourbon, nous échappe, et j'apprends que déjà il a pris les armes.

— Je le savais, mon fils.

— Ah!... Et que prétendez-vous faire?

— Eh quoi! mon fils, vous si habile en l'art de la chasse, vous me le demandez! Quand on veut s'emparer de l'aigle, on commence par prendre les aiglons.

— D'accord; mais si escarpé que puisse être le rocher où l'aigle a établi son aire, il est plus facile d'y parvenir que d'emporter d'assaut un des meilleurs châteaux forts de la Brie. Par la mort-Dieu! voilà une mauvaise affaire! »

Comme le roi parlait ainsi, un bruit de trompettes retentit à l'extérieur du Louvre, et un gros de cavaliers entra en même temps dans le palais, escortant une litière. Catherine de Médicis ouvrit tranquillement une portion de vitrail, et appelant son fils :

« Regardez, lui dit-elle, qui va sortir de cette litière. Reconnaissez-vous ces gens-là? » En même temps, un sourire vraiment infernal se peignit sur son visage et se refléta sur celui du roi. C'était Jacqueline de Rothelin, accompagnée du dernier fils de Condé, qui entrait prisonnière au Louvre.

— Comment avez-vous fait? reprit Charles IX avec stupéfaction.

— Rien de plus simple, répondit Catherine : j'ai envoyé prendre la duchesse par d'Entragues, son neveu. Vous voyez qu'elle ne pouvait avoir aucune défiance. Et maintenant que M. de Condé retourne à Blandy, si tel est son bon plaisir : voilà des prisonniers et des otages! »

Condé ne retourna pas à Blandy; et quand il fut permis à Jacqueline de Rothelin d'y finir ses jours, le vieux chapelain, qui existait encore,

n'avait plus à prier le ciel de dessiller les yeux de Louis de Bourbon en l'enlevant à l'hérésie, car ces yeux si vifs, si petillants d'esprit et de courage, étaient fermés pour jamais : le pistolet de Montesquiou les avait crevés à Jarnac.

Trois ans après la mort du premier des Condés, au mois d'août 1572, une grande solennité eut lieu à Blandy. Henri 1<sup>er</sup>, fils aîné du défunt, épousa dans ce château sa cousine, cette belle Marie de Clèves, dont tous les poètes du temps se sont plu à célébrer les attraits. Henri de Bourbon, roi de Navarre, et Marguerite de Valois, qui devaient être unis eux-mêmes peu de jours après, assistaient à ce mariage avec toute la cour de France.

Il y eut à cette occasion des fêtes splendides dans le château de Blandy. Si l'on en croit le témoignage des contemporains, ce double hyménée présenta plus d'un point de ressemblance. Comme Marguerite de Valois, Marie de Clèves apportait à l'autel un cœur brûlant déjà des feux d'un amour adultère, depuis ce bal funeste, au palais du Louvre, où le jeune duc d'Anjou (depuis Henri III), s'étant essuyé le front par mégarde avec un vêtement qu'elle venait de quitter, était devenu profondément épris d'elle et avait osé lui déclarer son amour.

Dieu ne bénit point cette union, dont la lune de miel devait s'achever au milieu des massacres de la Saint-Barthélemy. On sait que lorsque le duc d'Anjou, appelé peu de temps après au trône de Pologne, en descendit pour venir recueillir l'héritage de son frère Charles IX, heureux d'une circonstance qui allait le rapprocher enfin de celle qu'il aimait, il retrouva sa belle Marie de Clèves au Louvre, mais mourante sur un lit de douleurs dont elle ne devait plus se relever. C'est alors qu'oubliant et le trône et les intérêts sacrés commis à sa garde, l'insensé monarque s'enferma dans un appartement tendu de noir, et ne consentit enfin à reparaitre en public qu'avec un habit de deuil parsemé de têtes de mort. Quant au prince qu'il outrageait ainsi par cette puéride ostentation de douleur, après avoir été déshonoré par Henri III dans la personne de Marie de Clèves, il lui restait à être déshonoré par Henri IV dans la personne de sa seconde femme, Charlotte de la Trémoille, qui est soupçonnée, en outre, de l'avoir fait empoisonner.

Telles furent les suites des fêtes splendides dont le château de Blandy avait été le théâtre en 1572.

Quelle destinée que celle des Condés!

Jacqueline de Rothelin, cette femme qui avait mené tant de deuils, survécut à tant de catastrophes, et qui, les personnifiant toutes en elle, semble encore aujourd'hui planer sur le vieux manoir de Blandy, comme le génie de ces ruines. Jacqueline était morte dans l'abandon. Elle fut inhumée dans la chapelle, sous la lampe du chœur. On dit qu'au temps de nos discordes civiles, on retrouva sa chevelure encore presque entière, lorsque en brisant son cercueil, on vint troubler une dernière fois ce repos qui lui avait été refusé pendant sa vie.

Charles de Bourbon, comte de Soissons, né du mariage de Condé avec Françoise d'Orléans-Longueville, avait hérité du château de Blandy à la mort de son père : mais encore en bas âge à cette époque, il était demeuré sous la tutelle de son aïeule.

En 1587, lorsque la Ligue se forma, le duc de Guise songea un instant à le faire roi de France. C'était un prince ambitieux, mais borné que le comte de Soissons, et, après avoir passé toute sa jeunesse à changer de parti, combattant tantôt avec les protestants, tantôt avec les catholiques, il termina ses jours dans les mêmes irrésolutions, sans qu'on pût savoir s'il était réellement l'ami ou l'ennemi du roi. Tel il s'était montré à la cour de Henri III, tel il fut en effet à la cour de Henri IV et de Louis XIII. Toutes les fois qu'il croyait avoir à se plaindre, il s'en allait se renfermer dans son château de Blandy. C'est là qu'il se trouvait, lorsqu'un messenger vint lui apporter la nouvelle de l'assassinat de Henri IV.

Sentant aussitôt se réveiller toutes ses idées d'ambition, il accourt à Paris avec trois cents lances pour se faire déclarer régent du royaume; mais le duc d'Epemon l'avait prévenu en faisant déférer la régence à Marie de Médicis. On lui offrit pour le consoler le gouvernement de Normandie avec un don de 50,000 écus. Pas n'est besoin de dire que le faible châtelain accepta et se consola. Mais deux ans s'étaient à peine écoulés, que, mécontent de n'avoir pas été consulté pour le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, il se retira de nouveau dans son manoir de Blandy, et cette fois pour n'en plus sortir, car en arrivant il fut pris d'un violent accès de fièvre qui l'emporta le 4<sup>er</sup> novembre 1622, à l'âge de cinquante-six ans.

La seule qualité qu'on n'ait pu refuser au comte de Soissons, c'est

le courage en quelque sorte héréditaire dans sa famille. Il en avait donné des preuves dans vingt batailles, et notamment dans une circonstance où, si l'on considère l'esprit superstitieux du siècle, il y eut quelque mérite de sa part. Un jour, dans les derniers moments du règne de Henri IV, ce roi, chassant dans la forêt de Fontainebleau, crut entendre dans le lointain un bruit semblable à celui qui aurait été causé par les sons du cor mêlés aux aboiements des chiens. Ce bruit lui causa d'autant plus de surprise que toute sa suite était autour de lui et au repos. Il interrogea les courtisans sur ce bruit qui, par une étrange hallucination de son esprit, lui semblait s'approcher de plus en plus à mesure que le crépuscule du soir s'étendait sur la forêt : tous se regardèrent avec inquiétude, et l'un d'eux se hasarda à dire que ce pourrait bien être le fantôme du grand veneur conduisant sa chasse infernale à travers le taillis voisin.

« Vous êtes fou ! » dit le roi à ce courtisan. Mais l'impression produite par ces paroles avait été telle, qu'en un moment tous les visages, depuis les piqueurs jusqu'aux plus grands seigneurs, étaient devenus d'une pâleur mortelle, et que déjà plusieurs se signaient en tremblant.

« Il faut pourtant que j'en aie le cœur net ! s'écria le roi. Qui de vous, messieurs, veut pousser une reconnaissance dans ce taillis ? »

Il y eut un effrayant silence qui dura environ une minute, et ne fut interrompu que par le comte de Soissons, qui s'écria d'une voix forte :

« Ce sera moi, sire ! »

Et il pénétra en même temps dans le taillis.

Lorsqu'il reparut, ses yeux étaient hagards, ses cheveux hérissés, et il paraissait près de défaillir.

« Eh bien, mon cousin, lui dit le roi, qu'avez-vous vu ? »

— Il m'a semblé, répondit le comte en frissonnant, que je voyais à travers la feuillée quelque chose de semblable à un homme d'une taille gigantesque.

— Vous a-t-il parlé ?

— J'ai entendu distinctement une voix qui a murmuré à mon oreille ces mots :

— « M'entendez-vous ? »

— Et puis ?..

— Et puis, je n'ai plus rien vu. »



On pensait alors que celui qui était entré en communication avec un être surnaturel devait le revoir à l'heure de sa mort ; et trois ans après cette aventure, lorsque le comte de Soissons mourut dans son château de Blandy, on prétendit que le fantôme du grand veneur était entré dans sa chambre, au moment où il rendait son dernier soupir.

Son fils, Louis de Bourbon, qui lui succéda, avait hérité de son caractère ambitieux. Il signala son début à la cour par une querelle avec le prince de Condé, son proche parent, querelle que partagea toute la noblesse. Il s'agissait de savoir auquel des deux princes appartiendrait l'honneur de présenter la serviette au roi ; et peu s'en fallut qu'en raison de cette grave contestation, le château de Blandy ne redevint encore une fois, comme sous le précédent propriétaire, un lieu de refuge et de méditation sur l'instabilité de la faveur des rois ; mais il en fut autrement. Le ciel avait marqué dans ses décrets que le vieux manoir

n'ouvrirait plus ses portes à la maison des Bourbons-Soissons que quand le dernier rejeton de cette famille quasi royale, éteinte à la seconde génération, reviendrait à Blandy, après une existence non moins aventureuse que celle de son aïeul, comme lui rebelle au roi, comme lui frappé à mort par un assassin, après une bataille, et comme lui enfin cloué dans un cercueil.

Grand maître de France, ainsi que l'avait été son père, placé par sa naissance sur les degrés du trône, le dernier comte de Bourbon-Soissons ne put se résoudre à plier le genou devant le cardinal de Richelieu, et il osa refuser la main de sa nièce, Marie de Vignerod, depuis duchesse d'Aiguillon. Le cardinal ne lui pardonna jamais cet outrage ; seulement il crut devoir différer sa vengeance, mais elle n'en fut que plus terrible. En 1641, le comte de Soissons, qui avait associé sa cause avec celle de Gaston d'Orléans, las de la pusillanimité de ce prince, quitta la principauté de Sedan, où il s'était réfugié, et, ayant levé une armée, s'avança dans la Champagne. Le cardinal envoya contre lui le maréchal de Châtillon. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Bazelle, près du bois de la Marfée. Le choc fut terrible. Au cri de : Vive le roi ! qui retentissait également dans les deux lignes, se mêlait dans celle du comte le cri de : Mort au cardinal ! A la fin, les troupes royales commencèrent à se débander ; les rebelles étaient vainqueurs sur tous les points ; c'en était fait de Richelieu, lorsqu'un inconnu, passant avec la rapidité de l'éclair, frappa le comte à mort d'un coup de pistolet dans la tête.

Ainsi périt le dernier châtelain de Blandy, à l'âge de trente-sept ans. Il n'était pas marié, et en lui tombait, détaché violemment du tronc, l'un des rameaux de cet arbre royal de la maison de Bourbon qui a couvert de son ombre tant de palais et tant de châteaux. Désormais le manoir de Blandy était sans suzerain. Le cardinal avait étendu sur ses tours un crêpe funèbre, comme, dix ans auparavant, sur celles de Chantilly. Ainsi, au nord et à l'est de Paris, les deux grandes résidences féodales étaient vides. A l'ouest, trônait dans le château de Saint-Germain un pâle fantôme de roi ; au sud, le donjon de Montlhéry menaçait ruine. Richelieu pouvait dormir tranquille.

Longtemps Blandy subsista comme une demeure abandonnée, jusqu'à ce que, vers la fin du règne de Louis XIV, le maréchal de Villars

en devint possesseur. Son premier soin fut d'opérer une métamorphose complète dans le vieux manoir. Mansard et Le Nôtre avaient achevé l'œuvre du cardinal de Richelieu, dont ils s'étaient montrés les continuateurs en détruisant tout le système des constructions féodales, et en y substituant de beaux châteaux abordables de tous les côtés, avec des charmilles et des boulingrins pour défense. En conséquence, le grand capitaine fit découvrir les tours et démolir tout ce qui, sous le nom de remparts, herses, meurtrières, mâchicoulis, pouvait rappeler la destination première de Blandy et porter quelque ombrage au grand roi. On ne saurait trop pourtant s'expliquer le choix que le vainqueur de Denain fit de cette triste solitude pour résidence d'été, si l'on ne se rappelait que, jaloux au suprême degré de cette belle mademoiselle de Warengville, qu'à cinquante ans il avait épousée pour le malheur de sa vie, il avait trouvé à Blandy un de ces manoirs qui semblent consacrés par les romans de chevalerie pour séquestrer loin du regard des damoiseaux les belles et trop sensibles châtelaines. Pauvre maréchal ! il ne craignait donc pas que l'ombre de Marie de Clèves vint errer la nuit auprès de madame de Villars, et lui souffler de coupables pensées ?

C'est à Blandy que, sous le ministère du cardinal Fleury, Villars venait oublier les soucis dont l'abreuvait une cour trop disposée à perdre le souvenir de toutes ses victoires en entendant ses fanfaronnades. Étrange prédestination que celle de ce château qui, depuis cent cinquante ans, ne recevait que des mécontents ou des rebelles ! C'est à Blandy qu'échangeant le culte de Mars contre celui d'Apollon, comme on disait alors, le vieux guerrier conviait les beaux esprits du temps à venir de temps à autre distraire madame la maréchale. Car l'intelligence et la naissance, ces deux aristocraties du dix-huitième siècle, aimaient à se donner la main. On quittait Blandy pour venir assister à une première représentation à la Comédie-Française, et quand la pièce avait eu un grand succès, M. le maréchal faisait appeler l'auteur dans sa loge, et sa jalousie s'évaporant alors pour un moment sous le charme des beaux vers qu'il venait d'entendre, il offrait à l'auteur une récompense bien flatteuse, un baiser de la belle maréchale de Villars. C'est une de ces récompenses-là qui rendit le jeune Arouet de Voltaire amoureux fou de la grande dame après la représentation d'*Œdipe*. Est-ce en reconnaissance de quelques tendres œillades de la maréchale que, par

une glorieuse exception, le poète nous a montré dans sa *Heuriade* :

. . . . . L'audacieux Villars  
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,

malgré l'engagement qu'il avait pris de ne parler d'aucun vivant ?

Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, le grand capitaine ne songeait plus qu'à finir ses jours en repos; il se promenait dans ses jardins de Blandy lorsqu'un jour de l'automne de 1752 il reçut une lettre du roi Louis XV qui le suppliait de se mettre à la tête de l'armée. Il fallait partir sur-le-champ pour l'Italie; le vieux maréchal n'hésita pas un instant. Lorsqu'il sortit de son château pour aller faire ses adieux au roi qui était alors à Fontainebleau, il trouva une foule de paysans rassemblés sur son passage et qui étaient venus là pour le voir encore une fois avant son départ, pensant bien que c'était la dernière. Tous étaient tristes, lui seul paraissait joyeux et comme enivré déjà de cette atmosphère de combats où il allait s'élançer : « Adieu, mes amis, leur criait-il de son carrosse, nous nous reverrons ! » Puis il salua gaiement les tours de son château de Blandy. Hélas ! à deux ans de là, il expirait sur une terre étrangère, sans que le ciel lui eût accordé la mort qu'il ambitionnait et qu'il avait si souvent cherchée, la mort de Turenne et du maréchal de Berwick.

Après Villars, le château de Blandy n'existe plus que de nom. L'œuvre de destruction s'accomplit, non pas d'une manière instantanée, comme pour toutes ces résidences royales ou princières que le pic des démolisseurs a renversées à la fin du dernier siècle, mais par degrés et comme insensiblement. Un jour, c'est un pan de la chapelle qui s'écroule; un autre jour, c'est une toiture qui tombe; jusqu'à ce qu'enfin le chaume vienne protéger contre les outrages du temps ce que n'ont pu défendre le plomb et le fer. Alors, la métamorphose est complète, le vieux manoir s'est changé en ferme, et le bourg, jadis témoin de toutes ses splendeurs, en a perdu jusqu'au souvenir. Aujourd'hui c'est un bourg champêtre dans toute l'acception du mot. Le chant du coq y a succédé aux joyeux appels du cor; au retentissement des armes, le bruit du fléau des batteurs en grange; aux fêtes pompheuses où venaient s'ébattre toutes les beautés de la cour de Charles IX, les danses rustiques sous l'ormeau. Pourquoi en serait-il autrement? Où sont aujour-

d'hui les Dunois, les Condés, les Soissons, les Villars? Hélas! de toutes ces glorieuses familles éteintes sans postérité, il ne reste plus que des noms gravés sur des tombes, et que le temps efface tous les jours. Quand les dieux sont partis, à quoi bon des temples?











MALMAISON.

(Napoléon.)



MALMAISON.

Sur la rive gauche de la Seine.

TH. FRERE

à peu de distance de Ruel et au pied de ce riant amphithéâtre de coteaux que couronne dans le lointain l'aqueduc de Marly, semblable à un pont gigantesque jeté par les fées pour aller à Versailles, on découvre, à travers un rideau d'arbres exotiques d'un aspect plein de tristesse et de langueur, une modeste habitation bourgeoise composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, et dont tout l'extérieur accuse le deuil et l'abandon. Cette habitation, qui rappelle tant de souvenirs, se nomme Malmaison. Cette humble demeure, qu'on pourrait appeler le bercéau de Napoléon, est près de ce palais ruiné de Marly qu'on pourrait appeler le tombeau de Louis XIV; et du bercéau comme de la tombe il ne reste plus guère aujourd'hui que des débris sur lesquels planent les deux plus illustres ombres des temps modernes.

Malmaison! Malmaison! nom fatal que n'eussent que trop justifié les malheurs qui sont venus fondre sur la tête de tes derniers maîtres! Oh! lorsque, mille ans avant la chute du plus glorieux de tous, nos bons aïeux, les clercs du temps de Charles le Chauve, t'infligeaient, dans leur latin barbare, ce nom de baptême de sinistre augure, *mala domus*, est-ce donc qu'un esprit prophétique leur permettait de lire dans les désastres du présent ceux de l'avenir?

De 846 à 1780, l'histoire est muette sur Malmaison. On sait seulement que ce domaine appartenait aux riches abbés de Saint-Denis, en mémoire de l'expulsion des Northmans, qu'ils n'avaient point manqué d'attribuer à l'efficacité de leurs prières. Le roi Charles le Chauve, touché d'un pareil miracle, s'était empressé de faire don à l'abbaye du domaine de Malmaison, qu'elle conserva jusqu'en 1780. A cette époque, un fermier général, un émule de la Popelinière, en fit l'acquisition. Déjà s'opérait le déplacement des richesses; la finance, cette aristocratie qui devait un jour étouffer toutes les autres, se substituait doucement au clergé et à la noblesse dans la propriété du sol, et si elle rencontrait dès lors quelques récalcitrants, elle trouva peu d'années plus tard une terrible auxiliaire, sur laquelle elle n'avait point compté peut-être, dans la révolution, qui lui fit table rase. Aujourd'hui, à qui sont les châteaux?

Par une conséquence de cette transformation, les poètes, jadis les hôtes attirés des rois et des grands seigneurs, devenaient les commensaux des traitants, qui se constituaient leurs Mécènes comme ils étaient

déjà nos Lucullus. A tout prendre, le patronage d'un fermier général valait peut-être celui d'un prince du sang ou d'un duc et pair. On commençait du moins à penser ainsi ; et c'est à Malmaison, chez le fermier général qui avait acquis ce domaine, que Delille allait chercher des inspirations pour son poëme des *Jardins*. La révolution était donc bien proche ! Qu'eût dit le *grand roi* si on était venu lui apprendre que Racine ou Boileau s'en allaient composer des vers à Champlâtreux chez Samuel Bernard ? A coup sûr, il leur eût pour le moins interdit à tout jamais l'accès de Versailles. La langue des dieux était donc désormais à l'usage de tout le monde, même des financiers ! Profanation !

En 1792, un banquier remplaça le fermier général dans la possession de Malmaison : ce fut M. Lecouteleux de Cantelieu ; mais il la garda peu de temps.

Une année à peine s'est écoulée. Voici un règne bien glorieux qui va commencer à Malmaison. La belle veuve de M. de Beauharnais vient s'y établir. Elle est là désormais, cette Joséphine, le modèle de toutes les grâces, et dont le gracieux nom restera éternellement attaché à cette enceinte, comme la plus charmante des visions, comme le plus doux des souvenirs. Elle est là ; et pendant qu'à Paris l'enjouement, l'urbanité, la fine fleur de la conversation, tout ce qui constituait, en un mot, notre vieille société française, disparaît emporté par l'ouragan révolutionnaire, elle, par la seule magie de son esprit et de ses charmes, parvient à ressusciter tout cela dans son humble domaine. Malmaison est la fraîche oasis où, durant nos troubles civils, s'est réfugié tout ce qu'il y a de grave et de sacré peut-être dans la plus frivole en apparence de toutes les sciences, à savoir le culte du beau langage et le respect pour les femmes.

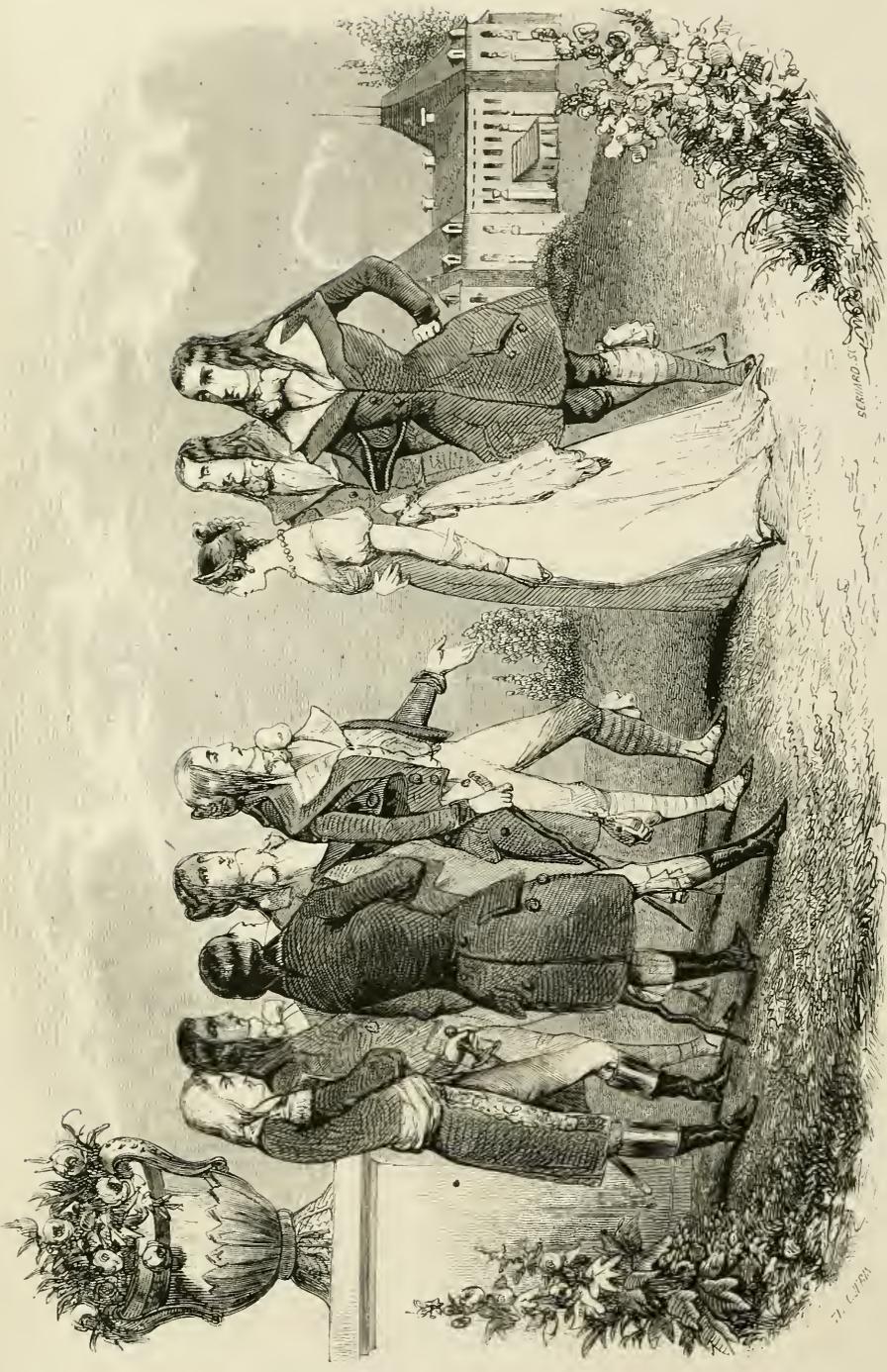
Et pourtant Malmaison n'a point échappé à l'influence de cette loi de notre nature qui détruit l'effet des meilleures intentions par l'excès même avec lequel on les applique. La reine de ce séjour avait proscrit de son palais toutes les licences qu'un ardent civisme s'efforçait d'introduire dans les vêtements comme dans le langage ; et voilà qu'au lieu de la carmagnole et des rudes dialogues républicains, commencèrent à fleurir à Malmaison, pour aller s'épanouir dans toute la France, ces mille modes plus extravagantes les unes que les autres, qu'accompagna si merveilleusement l'invention d'un nouveau phébus, le phébus *musca-*

*dit*. Qui l'aurait cru ! l'hôtel Rambouillet était dépassé par le château de Malmaison, le phébus de la monarchie absolue par le phébus de la république ; et si un homme qui n'était guère disposé à cultiver ni l'un ni l'autre n'était venu donner des lois à Malmaison, comme il en donna bientôt après à l'Europe entière, nous aurions sans doute aujourd'hui la *Guirlande de Joséphine*, comme les premiers contemporains de Louis XIV eurent la *Guirlande de Julie*.

Au temps du directoire, par quelque belle matinée d'été, voyez-vous s'acheminer vers la demeure de Joséphine ces phaétons, obscurs successeurs des lourds carrosses resplendissant de dorures et d'armoiries, emportés dans le naufrage de la royauté ? Laissez Ruel et les bords de la Seine sur la gauche, et suivez ces modernes attelages jusqu'à la grille de Malmaison. Vous en verrez descendre les merveilleux du jour, les rois du bel air et de la galanterie de l'an 5 de la république, tous, la tête ensevelie sous leur longue chevelure en cadenettes, tous, le cou profondément caché dans les plis d'une ample cravate, comme s'ils avaient peur que le bourreau ne l'aperçût ! Ne riez pas de leur grotesque jargon mi-parti de petit-maitre et de laquais, de leur grasseyement, de leurs habits à longues basques qui balayent incessamment la poussière où chacun d'eux aspire à rentrer. Ce sont les gouvernants de la France. Pauvre France ! c'est Barras, le voluptueux Barras qui, tout l'été, a son couvert mis à Malmaison ; ce sont tous ces jeunes voluptueux attachés au char du directoire. Un homme seul, un homme de petite taille et d'une mise presque commune, pâle sous ses longs cheveux noirs, vient de descendre d'un méchant carrosse de place, et a jeté un étrange regard sur tous ces évaporés qui vont répandre leur insipide encens aux pieds de l'idole que lui se contente d'adorer dans son cœur. Inclinez-vous, car cet homme c'est le général Napoléon Bonaparte.

A tous les palais qu'il a habités, Napoléon a légué plus d'un glorieux souvenir : mais il semble que le plus modeste, le plus humble de tous, Malmaison, ait un charme particulier qu'on chercherait vainement dans tous les autres. C'est là que cette âme si fière a subi le joug qu'elle ne devait connaître qu'une seule fois ; c'est là que Napoléon a aimé ! Oh ! sous l'influence d'un tel souvenir, quelles émotions n'éprouve-t-on pas à l'aspect de ces murs qui ont retenti des plus doux accents d'une voix ordinairement si brève et si sévère, de ces allées qu'il a parcourues si





SCOTT AND CO.

77. (1872)

M. L. MAISON.

souvent en s'abandonnant tour à tour aux tourments de la jalousie ou aux plus douces espérances, de ces arbres au pied desquels il s'est assis plein d'un trouble délicieux et avec elle peut-être ! Ces murs, ces allées, ces beaux arbres n'ont-ils donc rien retenu des amours de Napoléon et de Joséphine ?

Ils furent unis, et de cette union mémorable date pour Malmaison une nouvelle ère. Aux merveilleux du directoire succèdent les compagnons du grand capitaine, Lannes, Bernadotte, Augereau, tous ces hommes de fer si grands sur les champs de bataille et si peu faits pour les salons. Quelle métamorphose s'opère alors dans la résidence d'été de Joséphine ! Le temps du Phébus et des belles manières est passé ; Barras ne vient plus à Malmaison déployer en chantonnant la liste de ses conquêtes, et proposer aux discussions de l'assemblée quelque projet de mode à mettre à exécution dans les fêtes du Luxembourg. Prêtez l'oreille : au lieu de toutes ces frivolités, vous entendrez parler de redoutes emportées, d'armées vaincues, de villes prises d'assaut. Malmaison est devenue comme une succursale des bureaux de la guerre, et il semble que l'air qu'on y respire soit imprégné de soufre et de salpêtre.

Cependant Napoléon n'est déjà plus à Malmaison : il est à la fois sur vingt champs de bataille ; mais il ne se passe guère de semaine sans qu'un courrier apporte à Malmaison de ses nouvelles. Souvent c'est un tendre message destiné à calmer des alarmes bien légitimes ; plus souvent encore c'est un bulletin de victoire. Avec quelle inexprimable angoisse chaque courrier n'était-il pas attendu à Malmaison ! C'est là que Joséphine avait reçu les premiers hommages de l'amant ; c'est là qu'elle venait pleurer sur les périls de l'époux et célébrer les victoires du général. Durant les premières campagnes de Napoléon, il ne s'est pas livré un seul combat en Europe qui n'ait retenti plus profondément dans cette étroite enceinte que dans toute la France peut-être ; car il y avait là un cœur qui battait à la fois de joie, d'orgueil et d'amour à la lecture de ces mémorables messages annonçant parfois la conquête d'une province, et terminés par ces simples mots : « Mille baisers, « Joséphine ; pense à moi, et ne t'ennuie pas trop à Malmaison. »

Malmaison ! Malmaison ! Que de fois le souvenir de cette paisible et charmante retraite a dû venir se présenter à l'esprit du grand capitaine

alors que, dans ces nuits de silence et de méditation qui précédaient pour lui les batailles, il veillait seul dans sa tente, organisant la victoire du lendemain ! Sans doute alors, un sentiment involontaire de mélancolique rêverie troubla plus d'une fois ce grand cœur, en songeant à tout ce bonheur qu'il avait laissé à Malmaison. Aussi quelle joie pour lui quand, après une de ces glorieuses campagnes dont une seule eût suffi à immortaliser un nom, il lui était permis de venir goûter là quelques instants de repos ! Pour lui désormais, plus de pouvoir à exercer ; partant, plus de contrôle à subir, plus de châtiments à infliger, plus de



soucis du lendemain. Il redevenait tout simplement le citoyen Napoléon

Bonaparte. Heureux, si des rêves d'ambition que l'avenir jugera n'étaient point venus altérer la paix de son âme, et si, par quelque sombre soirée d'automne, il n'avait vu, sous les charmilles jaunies de la Malmaison, se dresser à ses côtés ces deux ombres qui lui faisaient signe de les suivre, en murmurant tout bas à son oreille les noms de Cromwell et de Jules César.

C'est à Malmaison que fut préparé le couronnement. Malmaison devient désormais inutile au maître de tous ces magnifiques palais attachés comme autant de bijoux précieux à la couronne de France. Malmaison sera abandonnée.

Abandonner Malmaison ! sire, y songez-vous ? En échange de ce frais et modeste asile où les crimes, les lâchetés, les bassesses des cours n'ont jamais eu d'accès, où la vie s'est toujours écoulée si tranquille et si douce, s'en aller habiter Saint-Cloud où l'on meurt par le poison, Versailles que l'on quitte en fugitif, les Tuileries d'où l'on sort en captif ! Ah ! sire, plus d'une fois dans votre vie, vous regretterez Malmaison.

Il semble, en vérité, que du jour où Napoléon a quitté cette résidence, l'étoile radiieuse que le peuple voyait incessamment marcher devant lui ait disparu sous un nuage ; car c'est de ce jour que datent toutes les résolutions qui devaient amener sa chute. Bientôt cet homme qui s'est trouvé à l'étroit dans Malmaison, cet homme à qui il faut les Tuileries pendant sa vie et Saint-Denis après sa mort, voudra faire souche d'empereur, et comme il a répudié ses dieux lares, il répudiera sa gracieuse compagne.

Pauvre Joséphine ! on sait qu'elle assistait à un bal de l'hôtel de ville peu de jours avant la déclaration de son divorce. Quelque temps elle eut la force de garder un visage souriant ; mais tout à coup, en songeant que ces tributs de respect et d'amour qu'on adressait à l'impératrice ne lui appartenaient déjà plus ; que cette couronne qui paraît sa tête, ces pages, ces officiers, tout cet appareil qui l'entourait étaient à une autre, elle se sentit faiblir, l'infortunée châtelaine de Malmaison, et le long de ses joues pâles on vit briller de grosses larmes.

A peu de jours de là, la grille d'honneur de Malmaison s'ouvrait à la tombée de la nuit devant un carrosse sans suite, et ce carrosse renfermait une exilée. Pendant ce temps-là, les poètes chantaient à

l'envi l'épithalame de Napoléon et de la fille des Césars, et pas une voix mélancolique ne vint se mêler à l'hymne d'allégresse. Ne fût-ce que pour cela, la poésie de l'empire mériterait le mépris et l'oubli où elle est tombée de son vivant même.

Et pourtant c'est encore une des belles pages de l'histoire de Malmaison que celle de la retraite de Joséphine. C'est le temps où tous les arts, tous les talents s'y donnent rendez-vous, comme s'il leur appartenait d'offrir à la châtelaine désolée les consolations qu'elle chercherait vainement ailleurs. Alors viennent s'épanouir à Malmaison tous les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture; alors on exhume à grands frais les vestiges des civilisations éteintes, pour les rassembler dans cette humble demeure; puis ce sont les fleurs, les plantes, les arbres les plus rares de tous les pays du monde qu'on cherche à y acclimater.

Mais ce n'est pas seulement à la contemplation du monde matériel que Joséphine va demander l'oubli de ses peines. Frappée par le malheur, elle voudrait ne voir que des heureux. Aussi partout, aux environs de Malmaison, s'exerce son inépuisable bienfaisance; et si quelquefois encore son nom retentit dans le palais impérial, c'est qu'elle a voulu essayer si du crédit qu'elle a perdu pour elle-même il lui restera quelque chose pour servir les autres. Que de gens ont pris en pleurant le chemin de Malmaison, et en sont revenus joyeux après avoir vu Joséphine! Que de larmes elle a essuyées, elle qui en avait tant répandu! Le peuple la bénissait, et les petits enfants s'agenouillaient sur son passage, pendant que leurs pères, le front découvert, la suivaient tristement des yeux, en retenant au fond de leurs poitrines cette acclamation toujours près de s'en échapper : « Vive l'impératrice ! » Au moyen âge, on en eût fait une sainte ou une fée; dans l'antiquité, elle eût été déesse, la belle et charitable châtelaine de Malmaison.

Cependant les armées s'avançaient; toutes les puissances du Nord avaient enfin brisé cette main de fer qui depuis si longtemps les écrasait de son poids. On parle de ces sympathies qui lient fatalement deux êtres. Il faut croire qu'il en est parfois ainsi, lorsqu'on voit Joséphine, frappée soudainement au sein d'une fête, mourir à Malmaison, au milieu de ce lugubre retentissement que produit dans le monde la chute de Napoléon.

Qui ne sait les détails de cette funeste soirée du 26 mai 1814? C'était une belle soirée de printemps; l'air était calme et pur, et le soleil, qui se couchait derrière les ruines du palais de Marly, illuminait doucement de ses derniers rayons le modeste château et les vertes charmilles de Malmaison. Joséphine avait voulu faire elle-même à l'empereur Alexandre les honneurs de son domaine; elle se plaisait à lui raconter tout ce qu'elle avait fait pour l'embellir, peut-être aussi à lui raconter tout ce qu'elle y avait perdu. Pauvre Joséphine! comme Andromaque, pouvait-elle s'empêcher de parler d'Hector à Pyrrhus? Comme Andromaque, elle fut éloquente et belle ce soir-là. Trois jours après, le portail de Malmaison était tendu de noir, et on déposait dans le modeste cimetière de Ruel celle qui avait dû compter, elle aussi, que ses ossements reposeraient un jour dans le tombeau des rois.

Un an à peine était écoulé; la bataille de Waterloo venait de décider de la destinée de la France. lorsque, le 25 juin 1815, Napoléon, dont la déchéance avait été prononcée, arriva à Malmaison avec les débris de sa garde. Il y trouva la fille de celle qui n'était plus, cette Hortense si belle et si dévouée aussi, qui l'attendait là pour exercer envers lui les devoirs de l'hospitalité, et qui en est partie ensuite pour revenir, après une absence de plus de vingt années, par une froide matinée d'hiver, habiter pour jamais, près de Malmaison et de sa mère, dans le cimetière de Ruel.

Il est permis de penser qu'alors Napoléon, revenu de tous ses rêves d'ambition, sentit repasser plus d'une fois dans son cœur les fraîches émotions et les simples et glorieux souvenirs de sa jeunesse. Une nuit, seul, il alla visiter le tombeau de cette Joséphine qui avait fait le charme de ses plus belles années. Les peintres et les sculpteurs ont reproduit la grande figure de l'empereur dans bien des circonstances de sa vie: mais je ne sais s'il est encore venu à l'idée d'un seul de nous montrer Napoléon dans le cimetière de Ruel, debout et méditant devant le tombeau de Joséphine. C'est là, selon la belle expression de Bossuet, un de ces grands enseignements que Dieu donne aux peuples et aux rois.

L'empereur quitta Malmaison, le 29 juin 1815, pour aller se livrer, à Rochefort, à des traîtres qui devaient le vendre à ses bourreaux. Il oubliait qu'après avoir régné comme Cromwell, on peut finir comme Charles I<sup>er</sup>.

Le surlendemain de ce départ, le 1<sup>er</sup> juillet, les soldats de Blucher envahirent Malmaison, et, ne pouvant atteindre celui qu'ils poursuivaient, ils s'en vengèrent en portant une main sacrilège sur toutes les merveilles des arts renfermées dans cette enceinte. Les statues et les tableaux furent brisés ou livrés aux flammes, les jardins furent dévastés; et si les cris de l'orgie et les affreux blasphèmes qui vinrent troubler la paix de ce séjour avaient pu réveiller d'un sommeil de dix siècles tous les morts qu'on avait couchés à l'entour; sous le règne de Charles le Chauve, sans doute ils auraient pensé que des Northmans plus cruels encore que ceux qu'ils avaient vus de leur vivant saccaageaient de nouveau le domaine de la Malmaison.

Après tant de désastres, cette résidence est restée longtemps inhabitée et ne présentait plus qu'un aspect de désolation. Une partie du parc avait été livrée à la charrue; le reste, mal entretenu, n'offrait au regard qu'une végétation appauvrie, des allées obstruées par ces mauvaises herbes qu'on rencontre toujours près des tombeaux, des bassins dont la mousse rongait incessamment les bords de marbre et que remplissait une eau verdâtre; et au milieu de tout cela, une maison démantelée, sombre masse de pierres noircies surmontée d'une toiture en ardoises presque perpendiculaire que de loin on eût prise pour un drap noir jeté sur un cercueil.

Telle était Malmaison, lorsqu'à la suite de son abdication, la reine régente d'Espagne vint, dans ces derniers temps, chercher en France une hospitalité qui n'a jamais fait défaut, dans notre pays, aux majestés déchues pas plus qu'au malheur, quelle que pût être leur nationalité.

Dans une de ses excursions aux environs de Paris, Christine de Bourbon visita Malmaison, et, séduite sans doute par les rapprochements de plus d'un genre que présentait alors sa situation avec celle des derniers hôtes de cette demeure, elle voulut en faire l'acquisition. Un moment, notre époque si tristement prosaïque a pu assister à un grand et poétique spectacle : la reine d'Espagne et des Indes venant chercher un asile sous ce toit délabré qui avait abrité, dans leurs jours de malheur, Napoléon, Joséphine et Hortense, et la majesté des ruines et des souvenirs consolant la majesté de la couronne.

Depuis lors, le domaine de Malmaison a été restauré, et les ronces et les mauvaises herbes ne viennent plus y affliger les regards. Pourtant,

si l'on vient à parcourir ce domaine, un sentiment superstitieux fait qu'on parle à voix basse et qu'on assourdit le bruit de ses pas, comme si l'on craignait de réveiller les hôtes glorieux dont les mânes semblent planer encore sur cette enceinte.

Aujourd'hui la reine Christine elle-même a quitté la France, et Dieu seul sait si elle reverra jamais Malmaison. Aujourd'hui tout ce que cette résidence a pu renfermer, à une autre époque, de délices et de merveilles, n'existe plus que dans la mémoire des hommes, comme la beauté et la grâce de Joséphine, comme le génie et la gloire de Napoléon. Aujourd'hui Marly n'a plus rien à envier à Malmaison, ni le grand roi au grand empereur.



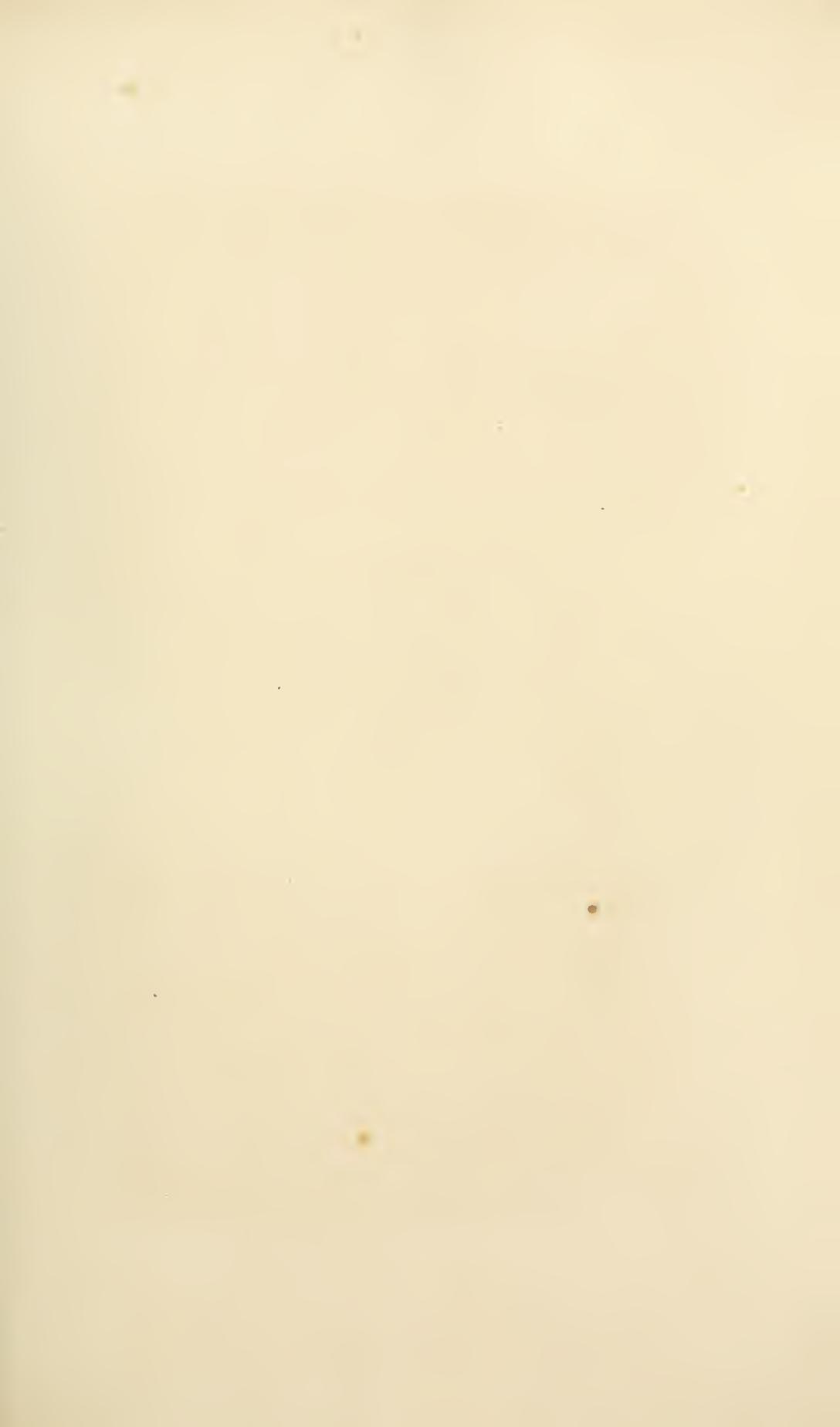




B. et G.

W. H. FREER



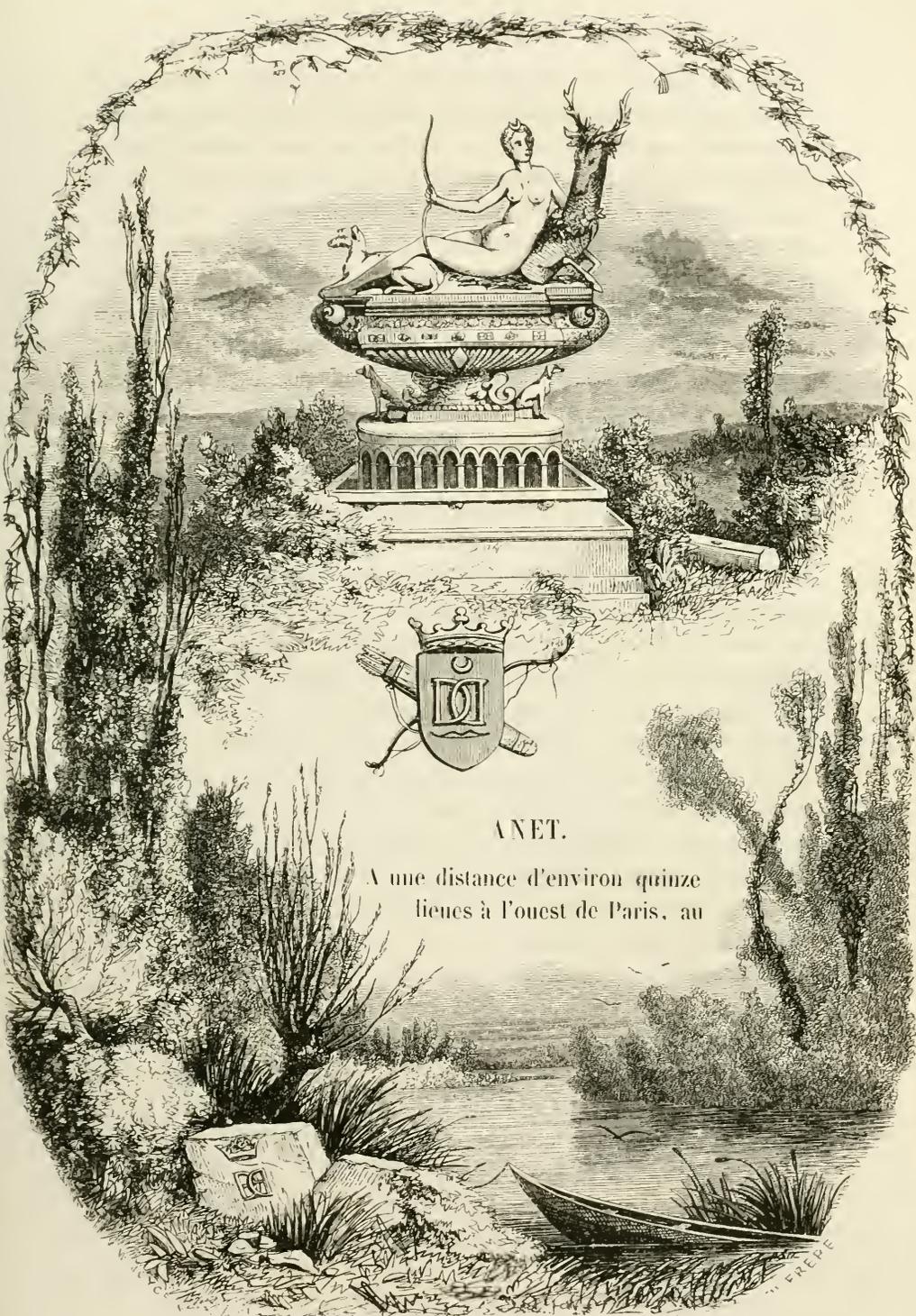




Ch. F. FRERE.

THEO. ARNOLD & CO. LONDON.

A NET.



ANET.

A une distance d'environ quinze  
lieues à l'ouest de Paris, au

G. GREPE

milieu des plaines fertiles de la Beauce et en suivant les bords de la rivière d'Eure, qui coule avec un doux murmure à travers de riantes prairies parsemées de saules et de peupliers, on découvre sous les hautes herbes quelques pierres isolées, quelques fragments de marbre moussu, où se laisse apercevoir encore l'empreinte d'une couronne royale à demi effacée. Quelquefois au-dessous de cette couronne se dessine imparfaitement un double chiffre entrelacé : HD. Alors il n'est pas besoin d'être bien savant antiquaire pour que les deux noms exprimés par ces célèbres initiales viennent errer au bord de vos lèvres, et pour que, saisi soudain par les mille souvenirs d'amour, d'histoire et de poésie qu'ils éveillent dans l'âme, vous vous preniez à murmurer tout bas, plein d'une mélancolique rêverie : « Henri ! Diane ! c'est ici qu'ils ont aimé !... »

C'était, d'après les descriptions que nous ont laissées les contemporains, un véritable palais de fée que le château d'Anet. A l'extérieur, le premier objet qui frappait la vue était un charmant portail dans le goût de la renaissance, composé de quatre colonnes d'ordre dorique, et surmonté d'une sorte de petit temple que couronnait un élégant clocheton de pierre. Dans l'archivolte étaient agencées des figures de bronze représentant Diane chasseresse, entourée de quinze à vingt lévriers et poursuivant un cerf. Par un mécanisme ingénieux, à l'expiration de chaque heure, toutes ces figures commençaient à se mouvoir, les chiens aboyaient et le cerf de son pied droit sonnait les heures : ainsi l'avait voulu le roi Henri II, jaloux de consacrer par un prodige de l'art l'amour qu'il portait à sa belle maîtresse, Diane de Poitiers. Ce portail avait été exécuté sur les plans de Philibert de l'Orme. Jean Goujon en avait dirigé les sculptures. C'était l'arc triomphal sous lequel on passait pour entrer dans le château d'Anet.

Maintenant, si vous voulez avoir une idée du château lui-même, figurez-vous au delà de ce portail une vaste cour d'honneur encadrée par un de ces merveilleux palais de la renaissance tout brodés d'arabesques, de chiffres, d'emblèmes amoureux ; un palais où la pierre, le plomb, le fer même se cachent sous un riche voile de dentelle, que perce seulement par intervalles le symbolique croissant d'or étincelant au dôme de chaque tourelle, avec la devise royale inscrite en lettres d'azur : *Donec totum impleat orbem*. A droite, à l'angle septentrional du palais, élevez en imagination quelque haut clocher de chapelle sculpté à jour et con-

ronné d'une grande croix de fer d'un curieux travail, qui semble abriter le manoir sous ses ailes.

Que n'est-il possible, après cela, de faire revivre sous vos yeux les magnificences intérieures de cette chapelle au temps de toute sa splendeur ; et là, à l'heure où le soleil sur son déclin inonde la nef d'une gerbe de lumière, de vous montrer les curieux vitraux peints par Jean Cousin sur les dessins de Raphaël d'Urbino, le pavé à compartiments d'un si précieux travail, les pilastres sculptés, les tableaux, les statues, les murs disparaissant sous un enduit d'or et d'azur, et au milieu de toutes ces merveilles, et au sein même du sanctuaire, toujours le double chiffre entrelacé HD s'épanouissant à l'ombre de la couronne royale !

Mais, au lieu de toutes ces merveilles, vous n'avez plus aujourd'hui devant vous qu'une plage solitaire veuve des pompeux édifices, des statues, des jardins qui en faisaient jadis l'ornement, mais belle encore de cette beauté que le temps ne peut enlever, parce que c'est la nature seule qui la donne ; vos yeux peuvent errer doucement sur des prairies et des massifs de verdure descendant en amphithéâtre jusqu'aux bords de la rivière qui leur donne une fraîcheur toujours nouvelle. L'atmosphère est comme imprégnée de tous les parfums qui s'exhalent la nuit du sein des plantes et des fleurs. Tout semble réuni dans ces beaux lieux pour y inspirer l'amour, même après qu'on a renversé son temple.

En 1515, lorsque François I<sup>er</sup>, qui venait de monter sur le trône, partit pour la conquête du Milanais, le château d'AUNET n'était encore qu'un vieux manoir féodal, bien triste et bien sombre, et digne en tous points du châtelain qui l'occupait. Ce châtelain n'était autre que Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, l'un des seigneurs les plus laids de la cour de France, au témoignage de Brantôme, bien qu'il fût par sa mère petit-fils de la belle Agnès Sorel et du roi Charles VII. Louis de Brézé, alors âgé de quarante-cinq ans, venait d'épouser une jeune femme qui en comptait quinze à seize, et qui était déjà citée comme une des beautés les plus accomplies de tout le royaume. C'était une des filles d'honneur de la reine Claude, et on la nommait Diane de Poitiers. Elle était issue d'une des plus illustres maisons du Dauphiné, et son père, Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, dont elle était l'idole, était en grand renom d'honneur et de loyauté à l'hôtel des Tournelles.

On était au printemps; et le sénéchal, qui se disposait à accompagner le roi à la guerre, se promenait soucieux dans la grande salle du château, en songeant sans doute aux périls de toute sorte qui assiègent la vertu d'une belle épouse pendant l'absence de son mari. Ses pages et ses écuyers s'occupaient des derniers préparatifs du départ, et déjà les chevaux harnachés piaffaient dans la cour, lorsqu'une jeune femme à la taille de nymphe apparut sur le seuil de la salle : c'était Diane elle-même. Jamais peut-être tous les attraits dont la nature l'avait si richement pourvue n'avaient rayonné d'un si vif éclat aux yeux du comte de Maulevrier que dans ce moment suprême où il allait s'en séparer peut-être pour jamais. Aussi une larme brilla au bord de ses paupières, et, comme il gardait le silence :

« Je me rends à vos ordres, monseigneur, lui dit-elle; que désirez-vous de moi avant votre départ? L'un de vos pages m'a prévenue que vous vouliez me parler sans témoins. Sont-ce de nouvelles instructions que vous avez à me donner? Parlez, je suis prête à vous entendre, et je recueillerai fidèlement toutes vos paroles, comme il convient à une femme soumise. Vous plaît-il que je les écrive comme vous m'avez prescrit de le faire pour les autres? »

— Il n'en est pas besoin, reprit le sénéchal avec une expression indéfinissable de gravité sombre et de mélancolie; suivez-moi. »

En même temps, il la conduisit par la main, à travers une longue suite de salles et de corridors, jusqu'à une chambre écartée qui se trouvait placée à l'une des extrémités du château et dont elle ne soupçonnait pas même l'existence. Lorsqu'il l'ouvrit, un vague sentiment de frayeur se peignit dans les traits de la jeune femme; il s'en aperçut, et se contenta de lui dire à voix basse :

« Ne craignez rien, il n'y a ici ni sortilège ni magie. »

La porte étant ouverte, le sénéchal et Diane de Poitiers entrèrent et se trouvèrent dans une vaste chambre tendue de noir, dans laquelle un jour douteux pénétrait à travers une portion de vitrail qu'on avait eu soin de laisser découverte. Il n'y avait aucun meuble dans cette chambre, dont la tenture était dans un état complet de délabrement. Seulement, sur la paroi du mur faisant face au vitrail, on pouvait distinguer, après que les yeux s'étaient familiarisés avec l'obscurité du lieu, un grand tableau grossièrement peint et représentant une femme dans tout l'éclat

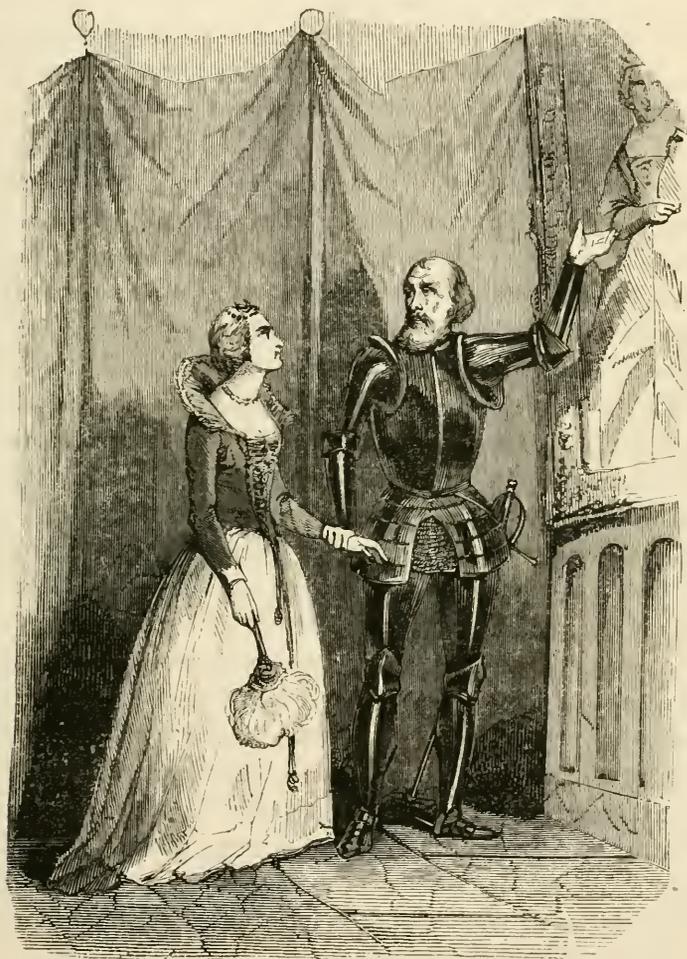




LOUIS DE BRÉZÉ.

de la jeunesse, vêtue à la mode du quinzième siècle et portant sur sa robe de brocart les armoiries de la maison royale de France. Le sénéchal s'agenouilla devant ce tableau, et Diane l'imita. Après une courte oraison, ils se relevèrent l'un et l'autre, et alors le sénéchal rompit le silence.

« Contemplez bien ce portrait, s'écria-t-il, c'est tout ce qui me reste aujourd'hui de ma mère Charlotte de France. Que Dieu sauve son âme !



Ce portrait est la seule chose avec vous qu'il me coûte d'abandonner, en suivant le roi, notre sire. Promettez-moi donc de faire ce que je m'en vais vous commander.

— Je vous le promets, articula avec émotion Diane de Poitiers.

— Non loin d'ici, continua le sénéchal, sur les bords de l'Eure, il y a une abbaye fort ancienne qu'on nomme l'abbaye de Coulombs. C'est là que reposent les ossements de celle dont vous voyez l'image. Il y aura bientôt trente-huit ans qu'elle est morte, vienne la Saint-Jean de mai. Ce jour-là, depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai jamais manqué, toutes les fois que je n'étais pas retenu hors du royaume, de me rendre seul, à pieds et tête nue, à l'abbaye, pour y entendre la messe et prier Dieu qu'il ait pitié de l'âme de ma mère. Je partirai moins triste, si je sais que vous accomplirez pour moi ce pieux pèleriage.

— Je l'accomplirai, monseigneur.

— Et ce faisant, Diane, vous serez bénie entre toutes les femmes, comme vous êtes belle entre toutes. Et moi qui serai loin de vous, je prierai Dieu qu'il sauve votre jeunesse des embûches du démon qui veille toujours dans les maisons royales où votre devoir vous appelle, et qu'il accorde un jour à votre vieillesse la mort des justes, la mort qu'il a refusée à Charlotte de France, ma mère.

— J'espère, monseigneur, que, mes prières aidant aux vôtres, Dieu donnera à madame Charlotte de France une place en son paradis. »

A ces derniers mots, le sénéchal hocha tristement la tête ; puis, fixant sur sa femme un de ces regards scrutateurs qui semblent interroger à la fois le passé et l'avenir, il s'écria avec un accent terrible, et comme si le ciel l'eût doué dans cet instant du don fatal de seconde vue :

« Il n'y a pas de place au paradis pour la femme adultère ! »

Le comte de Maulevrier partit, laissant sa jeune épouse sous l'impression lugubre de cette dernière entrevue ; et ce fut seulement après son départ que Diane de Poitiers apprit la fin tragique de Charlotte de France, dont l'infidélité avait été punie de mort par la main même de son mari, Jacques de Brézé, père du sénéchal, le 6 mai 1474. Le château de Nogent, théâtre du crime, était resté inhabité depuis cette époque, et le corps de la victime avait été transporté, avant d'être inhumé à l'abbaye de Coulombs, dans cette même chambre du château d'Anet où l'on voyait encore son portrait.

Faut-il attribuer à cet événement la vertu que la belle sénéchale, comme on l'appelait alors, garda longtemps intacte, bien que mariée à un vieil époux, dans une cour galante où son esprit et sa beauté la ren-

daient l'objet de tant d'hommages? Je ne sais; mais s'il est vrai que, huit ans plus tard, en 1525, dans une circonstance funeste, cette même vertu ait subi une atteinte dont la postérité gardera longtemps le souvenir, ne doit-on pas pardonner à Diane de Poitiers d'avoir acheté, comme dit Mézeray, la grâce de son père? Et quel est le plus coupable de celui qui dieta le prix ou de celle qui se résigna à le payer?

Ce fut en 1551, après avoir fermé les yeux à son mari, que la sénéchale revint habiter le gothique manoir d'Anet. Elle fuyait une cour où désormais il lui manquait un protecteur; elle venait chercher une égide contre les traits de l'amour qui déjà s'emparait de son cœur dans la contemplation de ce portrait et de cette chambre funèbre que, depuis seize ans, elle avait sans cesse présents à la pensée. Elle en comptait à peine trente-deux alors, et ses charmes étaient dans tout leur éclat. Quand elle quitta le palais des Tournelles, il y eut un des fils du roi qui versa des larmes amères: c'était le jeune duc d'Orléans, âgé de quinze ans, et qui fut depuis Henri II. Il venait d'accomplir sa quinzième année.

A quelque temps de là, le jeune duc manifesta tout à coup une grande passion pour la chasse dans les plaines et bois de la Beauce, et il n'était pas rare qu'après avoir couché à Dreux, il errât le lendemain, tout le jour, dans le voisinage de la châtellenie d'Anet. Quelquefois il lui arrivait de rencontrer la jolie châtelaine « aux cheveux noirs et bouclés, » comme dit Brantôme, montée sur son léger palefroi, et faisant, selon sa coutume, sa promenade du matin, escortée de ses pages et valets qui avaient bien de la peine à la suivre dans sa course rapide. Un salut révérencieux était échangé de part et d'autre avec un embarras mal dissimulé; puis chacun s'enfuyait à regret de son côté, la rougeur au front, le trouble au cœur. Il se passa ainsi bien du temps.

Un jour enfin, — c'était en mai 1555, — le duc d'Orléans s'enhardit jusqu'à venir demander l'hospitalité au château d'Anet; il avait été surpris par un orage et ne pouvait regagner la ville de Dreux, distante d'Anet d'environ trois lieues. Le lendemain, qui était le jour de la Saint-Jean et l'anniversaire de la mort de Charlotte de France, les religieux de l'abbaye de Coulombs attendirent vainement toute la matinée madame la sénéchale, qui ne manquait jamais d'ordinaire d'assister ce jour-là à la messe de leur convent: et quelques jours après, dans une fête de la cour, on remarqua que le duc d'Orléans portait au doigt une bague qu'on ne lui

connaissait pas auparavant. C'est cette bague à laquelle on attribua depuis une vertu magique par laquelle Diane de Poitiers se serait emparée à tout jamais du cœur de Henri II. La charmante veuve de Louis de Brézé assistait elle-même à cette fête dont on dit qu'elle fut le plus bel ornement. Pendant quinze ans, à partir de cette époque, le château d'Anet fut rarement habité. C'est le temps de la rivalité de Diane de Poitiers avec la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi ; rivalité qui partagea toute la cour, car Henri, par la mort de son aîné François, était devenu dauphin de France.

Lorsqu'en 1550 Diane revint visiter son château d'Anet, un grand changement s'était opéré dans sa fortune, à en juger par le pompeux appareil dont elle était environnée. Elle était nonchalamment étendue dans une litière aux armes de France, qu'escortaient, le front découvert, tous les plus grands seigneurs du royaume. Le roi lui-même se tenait debout à ses côtés, et au devant du cortège marchaient des hommes d'armes qui faisaient écarter la foule accourue sur son passage, en criant : « Place ! place pour madame la duchesse de Valentinois ! » C'est que François 1<sup>er</sup> reposait dans les caveaux de Saint-Denis depuis plus de deux années, et que Diane n'avait plus à craindre aucune humiliation de la part de l'orgueilleuse duchesse d'Étampes. Elle lui avait envoyé elle-même l'ordre qui l'exilait dans ses terres.

Le vieux manoir féodal d'Anet ne convenait plus à une aussi haute fortune. C'est pourquoi, lorsque le cortège fut parvenu au pied du pont-levis, et que la favorite eut mis pied à terre, trois hommes, trois grands artistes, se présentèrent respectueusement devant elle pour lui offrir leurs services. C'étaient l'architecte Philibert de l'Orme, abbé commendataire d'Ivry ; le sculpteur Jean Goujon et le peintre Jean Cousin. C'est par les soins de cet illustre triumvirat qu'un palais enchanteur devait surgir sur les ruines du vieux manoir, afin que le triomphe des arts consacraît aux yeux de la postérité un autre triomphe, celui de la beauté.

A l'œuvre donc, illustres artistes, le roi et Diane de Poitiers vous contemplent ! Déjà, pour faire place à vos gracieuses inspirations, voilà que le vieux château s'écroule sous le pic des démolisseurs ; les hautes tours, les remparts crénelés sont tombés. Tout a disparu, jusqu'à la chambre funèbre où était déposée l'image de Charlotte de France. Dans ce lieu, désormais consacré au bonheur et à l'amour, il ne doit plus

rester aucun emblème de deuil. A l'œuvre, mes maîtres! la table est rase maintenant, et sur ce sol libre et nu votre féconde imagination peut déployer à son aise tous ses trésors. Vous serez bien payés, car le roi Henri II est riche du produit de la gabelle et des biens confisqués sur les hérétiques, et sa belle maîtresse a de si doux sourires!

Que de temps, que de soins, que de monceaux d'or furent employés à la construction du nouveau château d'Anet! Avec quelle sollicitude Henri et Diane en surveillaient tous les progrès! combien il leur tardait de venir ressusciter dans cette délicieuse résidence les souvenirs si doux de leurs premières amours! Un jour vint enfin où l'œuvre de Philibert de l'Orme, de Jean Goujon et de Jean Cousin fut achevée. Ils s'étaient surpassés, les grands artistes! Créées sous l'influence enivrante des regards de la favorite, jamais si suaves productions n'étaient sorties de leurs mains; et lorsque déjà tous les poètes suivant la cour, Dubellay, Ronsard, Lepelletier, célébraient à l'envi tant de merveilles et l'enchanteresse qui y avait présidé; lorsque tous les courtisans briguaient l'honneur d'être admis à venir y encenser la divinité du jour, le sire de Montgomery vint d'un coup de lance briser le piédestal sur lequel elle était assise et détruire tant de riantes illusions.

Le 11 juillet 1559, qui fut le surlendemain des funestes joutes des Tournelles, la toute-puissante duchesse de Valentinois arriva à son château d'Anet, pâle, les yeux baignés de larmes et sans aucune suite, mais conservant encore dans sa douleur et dans l'abandon où elle se voyait déjà cette expression de fierté qu'elle garda toute sa vie. Le roi Henri II était mort la veille, et elle était exilée à son tour comme jadis elle avait fait exiler la duchesse d'Étampes. On sait quelle avait été sa réponse, la veille au matin, au messenger de la reine Catherine de Médicis qui lui apportait l'ordre de quitter sur-le-champ la cour, en lui annonçant que le roi ne passerait pas la journée.

« Eh bien, avait-elle dit, puisqu'il existe, je n'ai pas encore de maître! »

Sans doute, lorsque cette femme, qui avait vécu jusqu'alors au milieu de tous les plaisirs, qui s'était vue entourée de tant de flatteries et d'hommages, et qui avait tenu enchainé à ses pieds un des plus puissants rois du monde, se retrouva seule et délaissée au milieu de son fastueux palais, on doit penser qu'un triste retour sur sa vie passée

s'opéra dans son âme, et qu'il lui arriva plus d'une fois de se rendre en pèlerinage à l'abbaye de Coulombs, pour prier sur la tombe de Charlotte de France.

Les fondations pieuses auxquelles elle consacra les derniers temps de sa vie accusent le besoin qu'elle avait de se réconcilier avec Dieu et de faire oublier aux hommes le scandale qu'elle avait causé jadis. C'est au milieu de ces occupations que la mort vint la surprendre, le 22 avril 1566. Sa volonté dernière fut que son corps, après avoir été exposé dans l'église des *Filles pénitentes*, à Paris, fût transporté ensuite dans son château d'Anet. C'est là qu'avant la révolution on pouvait voir son magnifique mausolée, qui depuis a été transporté au musée des Petits-Augustins. Ce monument est ainsi composé : quatre sphinx de marbre blanc soutiennent un sarcophage, sur lequel la défunte est représentée agenouillée, dans le costume de l'époque, les mains jointes, devant un livre ouvert sur un prie-Dieu.

Quelques années après la mort de Diane de Poitiers naissait, dans un château voisin, le château de Cœuvres, près Ivry, une autre beauté qui devait, elle aussi, être maîtresse d'un roi de France, et assurer à sa postérité l'héritage de ce somptueux château d'Anet resté longtemps couvert d'un voile de deuil. C'était Gabrielle d'Estrées.

Lorsqu'elle eut mis au monde César, duc de Vendôme, elle songea à lui faire une fortune dès le berceau, et elle jeta les yeux, à cet effet, sur la plus riche héritière du royaume, la fille du duc de Mercœur, qui apportait en dot, avec tant d'autres domaines, le château d'Anet. Le duc de Vendôme avait quatre ans à peine lorsque furent célébrées les fiançailles.

Dans le cours de son aventureuse existence, ce rejeton bâtard de Henri IV résida peu à Anet. On sait qu'arrêté à Blois dans la nuit du 15 juin 1626, comme impliqué dans la conspiration de Chalais avec son frère le grand prieur, il fut emprisonné ainsi que lui au donjon de Vincennes, et qu'après trois ans d'une cruelle captivité, il eut la douleur de le voir mourir sous ses yeux. Pareil sort l'attendait sans doute, s'il ne s'était résigné à fléchir le genou devant le cardinal de Richelieu et à implorer sa clémence. A force de prières, il obtint la permission d'aller vivre dans son château d'Anet. C'est ainsi que le cardinal faisait ployer sous son sceptre de fer les têtes qu'il jugeait inutile de frapper pour les abattre.

Il y a entre Paris et Anet un intervalle de quinze lieues. C'était une grande distance sans doute pour un fils de roi, pour un frère consanguin de Louis XIII, habitué jadis, à ce titre, à vivre au sein des plaisirs de la cour, et condamné à végéter tout à coup au milieu des pompes solitaires d'un château perdu aux confins des plaines de la Beauce ; mais c'était peu pour l'ombrageux cardinal de Richelieu. Un soir de 1641, un cavalier, venant de Paris et couvert de poussière et d'écumé, traversa au grand galop le bourg d'Anet, se dirigeant vers le château, et franchit à bride abattue le magnifique portail, sans avoir égard aux injonctions des hallebardiers placés en sentinelle aux barrières ; puis, ayant mis pied à terre, il demanda à parler sur-le-champ en particulier au duc de



Vendôme. Introduit devant le prince, il tira de son sein un message

qu'il lui présenta sans mot dire. A peine celui-ci y eut-il porté les yeux, qu'il devint pâle et s'écria avec un trouble profond :

« De qui tenez-vous ce message et qui vous envoie vers moi ? »

— Monseigneur, répondit tranquillement le cavalier, c'est un secret qu'il m'est interdit de révéler; mais je puis vous dire que c'est d'un homme qui est votre ami et qui est bien informé. Ma mission est remplie maintenant. Que Dieu garde Votre Altesse ! »

En disant ces mots, le cavalier sortit précipitamment, et le bruit du galop de son cheval se perdit bientôt dans l'éloignement.

Le message qu'il avait remis au duc de Vendôme était ainsi conçu :

« Vous êtes accusé d'avoir voulu empoisonner monseigneur le cardinal de Richelieu. Son Éminence a des preuves entre les mains. Fuyez ! le messager qui vous remettra cette lettre a deux heures d'avance sur les archers chargés de vous arrêter. »

La lettre n'était point signée.

L'infortuné prince resta quelques instants atterré; puis, stimulé par l'idée du péril qui le menaçait, il fit placer à la hâte dans un de ses carrosses ses papiers et ses diamants, et une demi-heure après il avait perdu de vue les tourelles de son château d'Anet et fuyait avec rapidité sur la route de Normandie. Le lendemain il s'embarqua pour l'Angleterre. C'était sans doute tout ce que voulait Richelieu, et il est permis de penser que le poison, le cavalier et la lettre anonyme n'étaient qu'un jeu. Le tigre ne dédaignait pas quelquefois de se faire chat. Quoi qu'il en soit, le duc de Vendôme dut, pour sa sûreté personnelle, séjourner en Angleterre jusqu'à la mort du cardinal. En quittant la France, il y avait laissé Richelieu; en y rentrant, il y trouva Mazarin.

A cette époque, le cardinal Mazarin, qui, dans une de ses fuites à travers le beau royaume de France, avait pu apprécier en connaisseur toutes les magnificences du château d'Anet, songeait à faire entrer ce beau domaine dans sa famille.

Le rusé cardinal avait assez de nièces pour accaparer tous les manoirs féodaux de France sans être obligé de faucher les têtes des châtelains. Il fit entendre au duc de Vendôme que le roi, alors âgé de douze ou treize ans, verrait avec plaisir le mariage de mademoi-

selle Laure Mancini avec le petit-fils de Henri IV et de la belle Gabrielle ; car le duc de Vendôme avait un fils, celui-là même qui depuis se fit prêtre et devint cardinal. Ce pauvre duc était payé pour ne point résister aux désirs d'un premier ministre : le mariage fut conclu, et de cette union naquit, en 1654, le célèbre Louis-Joseph, duc de Vendôme, qui devait ajouter une nouvelle consécration au château d'Anet.

C'est dans cette résidence que venait se reposer des fatigues de la guerre ce voluptueux descendant de Henri IV, auquel on peut reprocher d'avoir terni, par le scandale de sa vie privée, la gloire qui s'attache au nom du vainqueur de Barcelone, de Luzara et de Villaviciosa. Comme si, une fois sorti de l'atmosphère enivrante des combats, une métamorphose complète se fût opérée dans ce grand capitaine, on le voyait à Anet passer des jours entiers couché dans son lit, sans autre société qu'une meute de chiens et quelques valets avec lesquels il ne rongissait pas de s'enivrer.

Que si, au contraire, quelque seigneur de la cour, passant devant son château, croyait devoir s'y arrêter, il le recevait avec la plus grande hauteur ; et rarement, au témoignage de Saint-Simon, il manquait alors, pour prouver à son hôte le peu de cas qu'il faisait de la noblesse, de se placer, pour le recevoir, sur sa chaise percée. Faut-il donc voir dans le duc de Vendôme un de ces êtres providentiels que Dieu envoie sur la terre comme les avant-coureurs des grands événements qui doivent bouleverser le monde ; et l'homme qui soufflait ainsi de son mépris tous ces fiers gentilshommes de la cour de Louis XIV, n'était-il pas un terrible prophète des châtimens et des outrages réservés à leurs descendants ?

Une fois pourtant il arriva à Vendôme d'ouvrir les portes de son château d'Anet à toute la noblesse française, et ces murs, dont l'écho ne répétait plus depuis longtemps que les refrains bachiques des laquais et du maître, retentirent du bruit des élégantes conversations de la cour de Versailles et des divins accords de la musique de Lulli. C'était en 1686. Monseigneur le dauphin était venu visiter son cousin M. de Vendôme, et à cette occasion l'on représentait le dernier opéra du grand *maestro* du dix-septième siècle, *Acis et Galathée*. Depuis la disgrâce de Diane de Poitiers, jamais pareille fête ne s'était vue à Anet :

le palais, les jardins, les statues resplendissaient de mille feux ; les cours étaient encombrées de pages, de valets, de carrosses armoriés. C'était



une véritable féerie, et les ossements de madame de Valentinois durent en tressaillir d'aise au fond de leur superbe mausolée.

Quand toute cette foule brillante se fut dissipée, quand tous ces bruits joyeux se furent évanouis, le châtelain reprit sa vie accoutumée, non sans murmurer de la contrainte cruelle qu'il avait dû s'imposer pendant quelques heures.

Louis XIV, qui haïssait dans Vendôme un homme dont la conduite et les goûts portaient un démenti perpétuel à cette étiquette sévère qu'il maintenait à sa cour, savait pourtant apprécier ses talents militaires. C'est sur la prière du grand roi que Vendôme sortit, en 1702, de sa retraite d'Anet, pour aller réparer les fautes de Villeroi en Italie. Huit ans plus tard, en 1710, il cérait encore aux ardues sollicitations du fils après avoir repoussé celles du père, en se mettant à la tête de cette